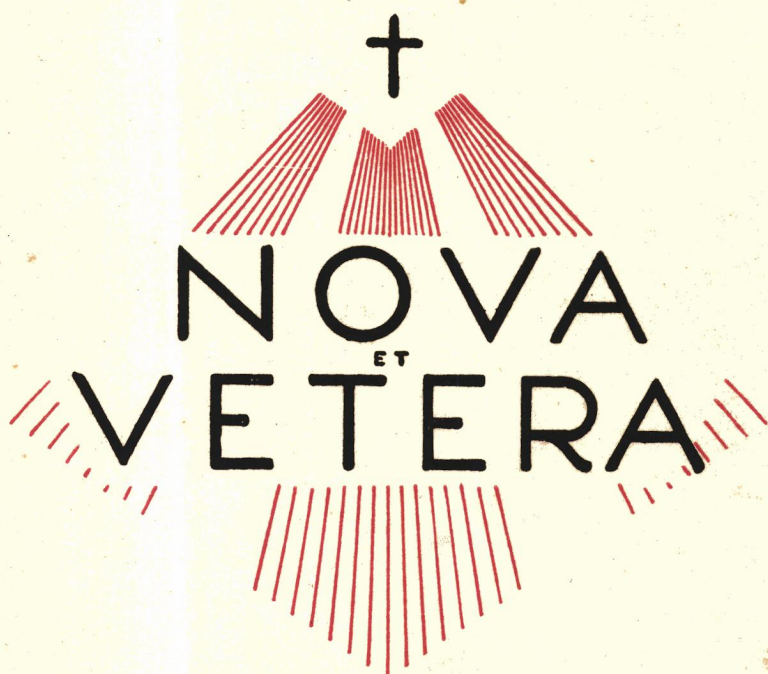


**REVUE CATHOLIQUE  
POUR LA SUISSE ROMANDE**



**N° 4 OCTOBRE-DÉCEMBRE 1926  
EDITEUR FRAGNIERE FRERES FRIBOURG**

## SOMMAIRE DU N° 4:

|                                 |                                                                                                    |     |
|---------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| P. HILARIN FELDER, O.M.C.       | <i>La personnalité et l'œuvre de saint François d'Assise . . . . .</i>                             | 397 |
| JEAN PULVER                     | <i>Les ruines. . . . .</i>                                                                         | 409 |
| RENÉ LEYVRAZ                    | <i>Les Chemins de la Montagne. V. Le Socialisme à l'épreuve . . . . .</i>                          | 422 |
| MARCEL FEUILLAT                 | <i>Planche hors texte : Le Tabernacle de l'église de Corsier.</i>                                  |     |
| CHARLES JOURNET                 | <i>Rome et Stockholm : IV. Le Royaume de Dieu : synthèse catholique et antinomies protestantes</i> | 445 |
| FERNAND DUMAS                   | <i>Planche hors texte : L'église d'Echarlens.</i>                                                  |     |
| E.-S. DUPRAZ                    | <i>Mario*** et sa conversion à Assise. . . . .</i>                                                 | 477 |
| FRANÇOIS BOUCHARDY              | <i>Chronique de Littérature .</i>                                                                  | 496 |
| CH. JOURNET                     | <i>Principes et Propos ou REVUE DES REVUES. . .</i>                                                | 502 |
| <i>Bibliographies . . . . .</i> |                                                                                                    | 518 |
| <i>Petite Lettre. . . . .</i>   |                                                                                                    | 523 |

---

### Conditions d'abonnement:

|                                                  |         |
|--------------------------------------------------|---------|
| Abonnement annuel (Suisse et Etranger) . . . . . | Fr. 9.— |
| Prix du numéro. . . . .                          | » 3.50  |



# LIBRAIRIE J. JACQUEMOUD

**Genève :: Corraterie 20 :: Genève**

COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX L. 1607

ARTICLES  
RELIGIEUX

EDITIONS

LIVRES  
DE PIÉTÉ

..

DE

..

**L'art catholique**

PARIS

IMAGES -- ESTAMPES  
(collections complètes)

Reproductions de  
STATUES et CRUCIFIX

**La revue des Jeunes**

PARIS

Somme théologique de Saint-Thomas  
en cours de publication  
texte latin,  
traduction française.

Dépositaire des

**LIBRAIRIE SAINT THOMAS D'AQUIN  
SAINT MAXIMIN**

Abbaye de St-André  
Lophem-Lez-Bruges

Apostolat de la prière  
Toulouse

Abbaye de Maredsous  
Belgique

Mame - Dessain - Pustet - Desclée, etc.

**Nouvelle Librairie Nationale :: Editions Spes, Paris**

**Service de Commission**

La Librairie J. Jacquemoud se charge de procurer très rapidement tous ouvrages de religion, d'apologétique, de littérature, romans choisis, etc. aux meilleures conditions. *En relations avec tous les Editeurs catholiques.*

**ABONNEMENTS A «NOVA ET VETERA», SANS FRAIS**



# CIGARETTES S A T O



Le vrai fumeur, non pas celui qui cherche une jouissance rapide et fugitive, mais une volupté de l'esprit en même temps que du goût mettra toujours la cigarette orientale au premier rang.

# CIGARETTES O P H I R



## LA PERSONNALITÉ ET L'OEUVRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

---

**S**AMEDI soir, le 3 octobre 1226, dans l'Eglise de la Portioncule, près d'Assise, saint François ferma ses yeux à la lumière de ce monde. Une douleur indicible, mêlée d'allégresse, faisait tressaillir le cœur de sa ville natale, de milliers de disciples, d'admirateurs répandus dans le monde entier. Des siècles se sont passés sans que l'admiration et la vénération pour le petit Pauvre de Dieu aient subi quelque déclin. Aujourd'hui, le monde se prépare à célébrer le 7<sup>me</sup> centenaire de sa mort avec un enthousiasme que l'histoire ne connut jamais.

Depuis plusieurs années, journaux, revues et comités ont préparé cet extraordinaire jubilé. Le 2 août enfin, il s'est ouvert dans la ville d'Assise. De grandioses solennités se succèdent sans interruption dans la basilique de St-François, à Ste-Marie-des-Anges, dans tous les sanctuaires de la cité. Ailleurs, des monuments et des chapelles sont consacrés à la mémoire du Poverello. Toute l'Ombrie, toute l'Italie s'associe à son apothéose. Les milieux ecclésiastiques ne sont pas seuls à l'exalter. Les autorités politiques font concert avec eux. Mussolini a promulgué que le septième centenaire de la mort de François serait une fête nationale, et le 30 juillet, le roi a fait un pèlerinage à l'Alverne, la sainte montagne de la stigmatisation.

C'est aux Italiens que François, par son origine et



son génie, appartient d'abord, mais aucun pays catholique, aucune paroisse de la chrétienté ne doit, selon le désir exprès de Pie XI, négliger de célébrer le centenaire de saint François. Même les non-catholiques s'associent au mouvement franciscain. M. Henry Thode, professeur d'histoire de l'art à l'université d'Heidelberg, écrit : « François d'Assise est devenu l'objet de la vénération de tout le monde ; c'est un saint des protestants aussi bien que des catholiques ». (Préface à l'édition allemande des *Fiorelli* de O. von Traube.) Depuis près de cinquante ans notre époque s'éprend de plus en plus des choses franciscaines ; le jubilé, qui durera jusqu'au 4 octobre 1927, est la consécration d'un vaste mouvement.

Il importe, tant à la religion qu'à l'histoire, d'examiner la nature de l'enthousiasme inouï déchainé par saint François. Chez plusieurs, le culte de ce saint semble l'effet d'un caprice. Ils prêtent arbitrairement au Poverello des vues et des désirs qu'il eût certainement contredits. Ernest Renan, Henry Thode, Paul Sabatier, n'ont-ils pas essayé de le mettre en opposition avec l'Eglise, de faire de lui un précurseur de Luther et de la Réformation ? L'énormité de cette déclaration saute aux yeux. M. Paul Sabatier, lui-même, avoue loyalement aujourd'hui que « François enseigna la fidélité à l'Eglise romaine » et qu'il fut « un catholique incomparable, le plus catholique des saints ». (Cf. *Revue Frate Francesco* 1925, p. 232 et suiv.)

D'autre part, un nationalisme étroit pourrait essayer d'accaparer saint François. Certes, nous l'avons remarqué plus haut, les Italiens se glorifient à juste titre de François comme d'un enfant de leur pays, de leur race. François ne pouvait être qu'Italien et il ne peut être compris que comme Italien. Sa vie, son idéal ne pouvaient être vécus et réalisés complètement qu'en Italie, et même qu'en Ombrie. C'est encore un fait évident que son œuvre de pacification, son intérêt pour la démocratie, son influence et celle de ses disciples sur toutes les classes de la population, ont contribué puissamment au bien-être social et politique

de l'Italie. François enfin a rendu d'éminents services à la langue et à la culture italiennes. Son *Cantique du Soleil*, par le style et le contenu, est le monument le plus important de poésie religieuse écrit en vieil italien. Ce n'est pas sans raison que saint François est appelé « le plus saint des Italiens et le plus italien des saints ». Mais rappelons-nous sa prédilection pour la langue française ; considérons surtout le caractère éminemment international, par conséquent catholique, de son activité et de son institution ; nous comprendrons alors que l'exploitation du centenaire de saint François par un parti politique, serait une grave déviation.

Le plus malséant serait de présenter saint François sous les espèces du snobisme. Les manières de salons, où dames et messieurs, affublés de costumes *Ducento* et attablés devant un festin de Lucullus, discourent coquettement sur l'esprit de saint François ; l'engouement sentimental que professe le public mondain des bains et des clubs pour les *Fiorelli* et même pour la pauvreté du Poverello ; l'idéal franciscain de faux aloi et enfantin prôné par d'Annunzio et par des cénacles pseudo-mystiques, n'ont certainement rien qui s'apparente à saint François.

Même ces amis de François qui ne louent en lui que sa philanthropie et ses qualités purement naturelles, méconnaissent sa juste valeur. Ils admirent en lui le chevalier, le troubadour. Ils subissent le charme de sa personne, parce qu'il fut le virtuose de la joie, le frère toujours content, à la gaité inaltérable. Ils magnifient son cœur compatissant et sensible, sa serviabilité à l'égard de tous, son intervention généreuse dans tous les besoins sociaux, son empressement à fraterniser avec tout ce qui était pauvre, petit et déshérité. Ils l'aiment parce qu'il aimait les animaux ; parce qu'il sut convertir le loup, prêcher aux oiseaux ; parce qu'il ramassait les vers de peur qu'on ne les écrasât sur le chemin, rachetait les agnelets qu'on menait à l'abattoir. Cet amour, jusque-là inconnu, pour la création, ce sens si neuf de la nature, cet émerveillement en face d'elle,



cette harmonie dans ses rapports avec elle : voilà ce qu'ils découvrent de plus beau en saint François. On rencontre même des catholiques cultivés qui ne connaissent de François que son amour cordial et plein de compréhension pour la nature. Pourtant, toutes ces qualités naturelles de François ne forment pas son principal mérite ; et surtout, l'on manquerait d'exactitude en les séparant de sa sainteté. Elles n'étaient que le reflet et le résultat d'une vie foncièrement surnaturelle et intimement unie à Dieu. Qui l'oublie s'expose, malgré tout son enthousiasme, à ne jamais comprendre saint François.

Cependant, tout n'est pas dit. Tous les saints ont été animés de l'esprit surnaturel. D'où vient donc que le culte qu'on leur rend approche bien rarement de la vénération et de l'admiration décernées à saint François ? Quel est le secret du charme émanant de François ? Qu'est-ce qui le distingue de tous les autres ? Quelle est la marque de sa personnalité et de son œuvre ? Voici la réponse : François a suivi l'exemple de Jésus-Christ et observé l'Evangile avec une rigueur inouïe dans l'histoire. Le Pape Pie XI lui-même exprime cette idée dans sa remarquable encyclique sur saint François : « Il est certainement audacieux d'établir des comparaisons entre les héros de la sainteté, appelés à la céleste patrie, et choisis par le Paraclet, les uns pour telle mission, les autres pour telle autre. Ces comparaisons, qui procèdent souvent de sentiments désordonnés, sont bien inutiles et offensent Dieu, l'Auteur de la sainteté. Cependant, il Nous semble que la figure de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, et sa vie évangélique, n'ont paru en aucun saint avec autant de ressemblance et de splendeur qu'en saint François. »

L'imitation de Jésus dans toutes les conditions de la vie, dans tous les actes de l'esprit et de la volonté ; dans les faits et gestes ; une imitation pratique, énergique, ininterrompue et persévérante du Sauveur jusqu'à la mort : voilà le secret de saint François. Il s'efforçait de se rendre semblable au Seigneur dans les petites choses comme dans

les plus grandes, dans la vie intime de son âme comme dans sa conduite extérieure. Görres écrit à ce sujet : « Si, depuis le temps des apôtres, le Sauveur a trouvé un homme qui l'ait suivi pas à pas, qui se soit attaché à l'imiter dans tous ses enseignements, qui ait adhéré à Lui de toutes ses forces, c'est bien, certes, cet homme enthousiaste au plus haut degré qui, sans cesse baigné de la lumière, devint lui-même un porte-lumière et refléta non seulement la clarté, mais même l'image du Sauveur ». (Cf. Görres, *Saint François d'Assise, un Troubadour*, Strasbourg 1828, p. 50.)

Dans son ouvrage : « *De la conformité de la vie de saint François avec la vie du Seigneur Jésus* » Barthélemy de Pise a fait, de Jésus et de saint François, un parallèle en partie naïf et pompeux, mais néanmoins profondément vrai dans l'ensemble. La pensée fondamentale de cette œuvre est déjà exprimée dans les premières lignes des *Fiorelli* : « Conformité de saint François avec le Christ : avant tout, il importe de savoir que notre père saint François était en toutes ses actions conforme au Christ ». Voici d'ailleurs ce que rapporte déjà Thomas de Celano, témoin oculaire et biographe le plus ancien du saint : « Saint François était, à mon avis, un miroir très saint de la sainteté de Notre-Seigneur et l'image de ses perfections ». (Vita II, n° 26.) Cette conformité allait si loin que saint Bonaventure trouva presque naturel que François, par ses stigmates, devint semblable à son modèle crucifié (Vita S. Franc. c. 13, n. 2). Son corps fut une copie du corps du Crucifié (Thom. Cel., Tract. de miraculis, n. 2). Il fut « crucifié avec Jésus-Christ et devint semblable, dans sa vie au Sauveur vivant, dans sa mort au Sauveur mourant ». « On l'a nommé, dit Pie XI, un second Christ parce qu'il est apparu à la société de son temps et des temps futurs comme le portrait du Christ ; ainsi, est-il vivant pour nous comme il le sera pour les âges futurs ». (Encycl. Rite expiatis.) François sera toujours moderne et l'on sera toujours attiré par lui, car il est, pour l'humanité militante et souffrante, la très fidèle reproduction du Christ.



Cette ressemblance avec le Christ ne fut possible pour lui que parce qu'il observait l'Evangile de Jésus-Christ en tout et partout. Jésus était, dans une mesure divine, l'Evangile personnifié ; François le fut dans une mesure humaine. Ce que le monde d'alors admirait le plus en le Pauvre d'Assise, c'était la renaissance de l'Evangile. Qu'un biographe décrive sa vie ou qu'un chroniqueur esquisse en quelques traits sa figure, chacun insiste sur son mérite essentiel qui est d'avoir, par sa vie et son institution, ramené le monde à l'Evangile. Thomas de Celano le caractérise par ces mots succincts : « C'était un homme de vocation évangélique, en vérité et en fidélité le serviteur de l'Evangile. Sa plus haute aspiration, son désir préféré à tous, son principe suprême, c'était d'observer en tout et sur tout le saint Evangile. » (Vita I, n. 7. 84.) Les louanges que les Trois Compagnons donnèrent à sa mémoire attestent d'une manière aussi brève que précise qu'il fut un observateur parfait de l'Evangile et un successeur irrépréhensible des apôtres. « François, homme apostolique, adhérant très parfaitement au Christ, a suivi la vie et les traces des apôtres. » (Tres. Socii, c. 17.) Walther de Gisburn, Jacques de Vitry et autres témoins du XIII<sup>me</sup> siècle, s'expriment d'une façon analogue.

Le retour à l'Evangile apparaît donc aux contemporains de saint François, comme sa première grande œuvre. La chrétienté croyait certes au message du Seigneur ; mais il lui en manquait l'intelligence et la pratique. Dans tous les milieux, dans toutes les classes de la société, s'était creusé un abîme entre la foi et la vie pratique. Le pire était que beaucoup ne s'en rendaient pas même compte. Ils ne saisissaient plus la grandeur et l'originalité de l'Evangile, ils ne savaient plus le distinguer des façons communes d'agir et de ce qui avait passé en coutume. Mais pour François chacun des mots de l'Evangile devint chose vécue. Chacun se grava au vif de son âme. A peine lu ou entendu, il devenait la règle précise de sa conduite. François reproduisait devant le monde l'Evangile dans toute sa

vigueur et son intégrité, avec une simplicité touchante et une ténacité héroïque.

Tels furent son idéal, son œuvre, et aussi la raison profonde de l'influence immense qu'il exerça sur son siècle, de l'influence encore qu'il exerce sur le nôtre. Le nouveau *franciscanisme* peut bien sentir l'attrait de la simplicité et de l'humilité de saint François, de sa joie et de sa gaité, de sa douceur et de sa bonté, de son amour pour la nature et de son originalité. Mais toutes ces qualités ne sont que des rayons réfractés par le prisme de son idéal et de sa vie évangélique. Que ce soit d'une manière consciente ou inconsciente, le monde *franciscanisant* subit l'influence de cette vie et de cet idéal évangélique. L'esprit qui anime les vrais amis de saint François est l'aspiration à l'ascétisme, à une vie intérieure calquée sur l'Evangile. S'ils apprécient tant leur modèle, c'est parce que, depuis le temps des apôtres, ils n'en voient pas de plus conforme à l'Evangile.

Pourtant, il ne suffit pas de démontrer que François a choisi comme programme de vie l'Evangile intégral et que c'est précisément là que résident son originalité et le secret de son influence universelle. S'il parle très souvent de la « vie selon l'Evangile », « d'après la forme du saint Evangile », « selon la perfection de l'Evangile », il ne faut pas perdre de vue que ces expressions ont pour lui un sens très spécial. Après avoir lutté plusieurs années pour trouver sa vocation, François entendit un jour, à la messe, le passage de l'Evangile où le Seigneur envoie ses disciples prêcher. Dès qu'il eut ouï qu'un disciple du Christ ne doit posséder ni or, ni argent, ni cuivre ; qu'il ne peut emporter en voyage ni besace, ni bourse, ni bâton, ni chaussures, ni double vêtement ; mais qu'il doit prêcher la pénitence et le royaume de Dieu, pauvre et dépouillé de tout ; François tressaillit de joie et s'écria : « Voilà ce que je veux, voilà ce que je cherche, voilà ce que je désire faire du fond de mon cœur ! » Et aussitôt, il délia les chaussures de ses pieds, jeta loin de lui le bâton qu'il tenait en main, prit



une corde au lieu de sa ceinture de cuir et, d'une étoffe grossière, se fit un vêtement sur lequel il traga la croix. Puis, s'en allant par les chemins et les sentiers, par les châteaux, les villes et les villages, il commença à prêcher le royaume de Dieu et la pénitence.

Quelques semaines plus tard, ses premiers compagnons se joignirent à lui ; ce furent frère Bernard de Quintavalle et frère Pierre de Catanei. Pour se convaincre qu'eux tous, comme les disciples à venir devaient vivre selon cette règle, François fit ouvrir trois fois l'Évangile au hasard ; il tomba sur les passages de la mission des disciples, de la pauvreté et de l'apostolat. Voyant là une disposition de Dieu, il se tourna vers ses frères et leur dit : « Frères ! c'est là notre vie et notre règle, et celle de tous ceux qui veulent se joindre à notre société. Allez, et faites ce que vous avez entendu ». Et « depuis ce jour-là », ajoutent les Trois Compagnons, « ils vécurent en commun, selon la forme du saint Évangile que leur avait manifesté le Seigneur. C'est pourquoi François dit plus tard dans son testament : Le Seigneur même m'a révélé que nous devons vivre selon la forme du saint Évangile. » (Tres Socii n. 29.)

La pauvreté et l'apostolat : ce furent désormais les deux pôles sacrés de la vie de saint François et de ses frères.

Chaque chrétien sait que l'amour de la pauvreté est une condition principale de la perfection évangélique et de l'imitation complète de Jésus. Aussi, il n'y eut jamais un ordre religieux qui ne prescrivît la pauvreté et ne la considérât comme partie essentielle de la vie ascétique. Au temps des croisades, à côté de l'enthousiasme pour les saints lieux, on vit renaître en maintes âmes d'élite, l'estime pour la pauvreté évangélique. La fondation des « pauvres combattants du Christ », et des chevaliers de St-Jean ; les écrits de saint Bernard de Clairvaux et de l'abbé bénédictin Rupert de Deutz ; tout le mouvement du XII<sup>me</sup> siècle en faveur de la pauvreté, prouvent abondamment que plusieurs milieux, peu de temps avant François, étaient persuadés de l'importance singulière de la pauvreté pour tendre à la perfec-

tion chrétienne et pour imiter le divin Sauveur. François, depuis longtemps, était acquis à ces milieux. Son amour pour la pauvreté était tout ensemble un don de la nature et de la grâce. Le besoin de compatir aux souffrances des pauvres avait grandi avec lui ; ses délices avaient été d'échanger ses riches vêtements contre les guenilles d'un mendiant et de demander l'aumône « per amore di Dio ». Devenu écuyer vigoureux et lors de ses premiers essais dans la vie de chevalier, il choisit Dame Pauvreté pour la bien-aimée de son cœur. Il mit tant de passion à la conquérir que, pour l'amour d'elle, il renonça publiquement et solennellement, devant son père, à tout bien terrestre. Son cœur débordait d'allégresse quand, peu de temps après, il reçut du divin Maître cette révélation : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, et donnes-en le prix aux pauvres ; puis, viens, et suis-mois ». Dès ce moment, jusqu'à sa mort bienheureuse, il aima sans partage, de toute son âme chevaleresque, la « Donna povertà » la pauvreté extrême, sans patrie et sans avoir. Il était épris de celle qui, autrefois fiancée du Christ, était maintenant délaissée et méprisée de presque tous. Il l'aimait passionnément au nom du Christ, afin d'aimer et d'imiter le divin et le suprême Amant de la Pauvreté.

Cet amour insigne de la pauvreté, il le cultiva encore pour évangéliser son temps. Argent et richesses : c'était bien la devise au XII<sup>me</sup> siècle et au début du XIII<sup>me</sup>. Les croisades, sans doute, éveillèrent en bien des cœurs l'amour de la vie pauvre du divin Sauveur, mais elles mirent l'occident en contact avec les trésors et la vie facile de l'orient ; elles devinrent l'occasion d'un désir effréné de richesses et de jouissances. Le clergé, hélas ! ne fut pas complètement à l'abri de cette contagion ; ce fut le motif qui lui fit perdre son influence sur une plèbe plongée dans la misère sociale. Le peuple appelait de tous ses vœux les prédicateurs de la pauvreté ; il tendait avec empressement les bras vers quiconque déclarait la guerre au clergé cupide. Dans les dernières années du XII<sup>me</sup> siècle, plusieurs



groupes, qui finirent dans l'hérésie, prêchèrent la pauvreté en France, en Italie, en Allemagne. Les Vaudois et leurs adeptes espérèrent ramener le clergé et les laïques à l'Evangile par l'imitation de la vie et de l'activité des apôtres, toutes empreintes de l'esprit de renoncement. Mais au lieu de travailler à cet idéal sous la direction de l'autorité ecclésiastique, ils firent opposition à celle-ci ; ils l'accablèrent d'injures et de blasphèmes et, après avoir causé un dommage immense parmi le peuple, ils finirent misérablement leur apostolat anticlérical. François, au contraire, combattit cet amour hérétique de la pauvreté. Dirigé et protégé par l'Eglise, adhérant étroitement à elle, il ne cessait d'exercer et de prêcher une pauvreté qui devint le levier principal de son apostolat évangélique, une source intarissable de bénédictions, pour la chrétienté, de popularité pour son propre ordre.

Pauvre comme les apôtres, il put prêcher comme eux, avec un succès inouï, le royaume de Dieu et la pénitence. Cet homme simple, encouragé par l'Eglise et secondé par ses disciples, entreprit de ramener toutes les classes de la société à la vérité et à l'austérité de l'Evangile. Il lui fallut, avant tout, éprouver et parfaire l'éducation des quelques ouvriers que la Providence avait mis à sa disposition. Mais le fondateur de l'ordre naissant n'oublia pas un instant que le monde entier était son champ d'action. Deux phénomènes excitent à un même degré notre admiration : la vigueur extraordinaire avec laquelle l'idéal franciscain conquiert ses premiers adhérents et la hardiesse incomparable avec laquelle ils se mirent au service de l'apostolat.

L'an 1216, l'évêque Jacques de Vitry écrivait que les nouveaux apôtres avaient déjà gagné l'Italie, de la Lombardie à l'Apulie et à la Sicile et qu'ils étaient partout une source abondante de bénédictions. Trois ans plus tard, François envoya des missionnaires dans tous les autres pays du continent européen. Du vivant même de leur fondateur, les frères mineurs exerçaient leur activité dans tout l'occident chrétien. La prédiction du cardinal Jean

de St-Paul, que François restaurerait l'Eglise de Dieu dans le monde entier, s'était brillamment réalisée. Le petit pauvre de Dieu était devenu le plus grand réformateur de la chrétienté.

Mais sa vocation apostolique le poussait à déployer ses forces dans d'autres directions. A la mission parmi les fidèles, François avait de tout temps associé la mission chez les infidèles. Il voulut d'abord gagner à la foi le mahométisme, l'ennemi juré du nom chrétien. C'était, au temps des croisés, le but qui s'offrait immédiatement au chevalier du Christ. Les croisades étaient une lutte gigantesque de la chevalerie chrétienne contre le fanatisme des Sarrasins. Par des moyens militaires et matériels, les chevaliers devaient d'abord briser ce choc de l'Islam qui menaçait la chrétienté des côtés est, sud et ouest, et soumettre ensuite les pays musulmans au christianisme. François, au contraire, cherchait à spiritualiser l'idéal des croisades. Le regard fixé sur l'exemple du Christ et des apôtres, il ne voulut se présenter devant les Sarrasins qu'en prédicateur de l'Evangile, de la paix, de la pénitence et de la grâce. Trois ans après sa vocation, il entreprit cette mission et se rendit, par mer, au sultanat de Syrie, puis, par voie de terre, au royaume des Maures d'Espagne. S'il ne lui fut pas donné de verser son sang pour la foi, il eut cependant la consolation de voir que les missionnaires qu'il avait envoyés travaillaient, souffraient et mouraient pour l'Eglise du Christ.

Dans ses règles successives, il stipula que la mission parmi « les Sarrasins et autres infidèles », constituerait une partie essentielle de l'idéal et de la vie des Mineurs. Aucun fondateur d'ordre, aucune règle, n'avait, avant François, prévu quelque chose de semblable, et ce fut lui d'ailleurs qui, en occident, porta le premier la lumière de la foi aux peuples hors de l'Europe. Il est le père des temps modernes qui ont à cœur l'œuvre des missions. Inaugurée par lui, cette œuvre s'est développée avec vigueur. Sans être taxé d'exagération, on peut affirmer



que, depuis le temps des apôtres, François est le premier messenger de la foi qui se soit fait de la conversion du monde entier un devoir sacré et ait réalisé à la lettre ce commandement divin: « Allez dans tout l'univers et prêchez l'Evangile à toute créature. »

P. HILARIN FELDER, O. M. C.

---

## LES RUINES

---

LES voyageurs qui sont allés en Syrie, et tous les romanciers, journalistes et hommes de lettres qui ont eu le privilège de visiter ce proche Orient merveilleusement riche de souvenirs, nous parlent volontiers des grandes villes : Beyrouth, Damas, Homs, Hama, Alep ou Antioche. Qu'on lise *Une Enquête aux Pays du Levant* ou bien *Le chemin de Damas*, qu'on parcoure *Yamilé sous les cèdres*, *Un jardin sur l'Oronte*, ou même, seulement, *La châtelaine du Liban*, et l'on aura une représentation assez exacte de cet enchantement, de cette espèce d'envoûtement de l'Orient. Les grands écrivains qui ont évoqué ces contrées, n'ont-ils pas décrit tout ce qu'il y a d'intéressant et de digne d'attention ? Et pourtant, dans aucun livre, dans aucune relation de voyage, je n'ai trouvé une trace, de ce qui, dans ce pays, m'a le plus profondément touché et remué. Ni les cèdres millénaires, ni le puissant « Krach des chevaliers » à Tripoli, ni Damas, la sainte capitale musulmane de Syrie, ni Beyrouth, étrange complexe d'Orient et d'Occident, ville déconcertante, où la vie est si agitée, si incertaine, si pleine de dangers confus et de trahisons possibles, rien, aucun lieu, ne m'a frappé le cœur et l'imagination comme Djebeil, l'antique Byblos.

Je ne puis définir le genre d'émotion qui m'a saisi à la vue de ses ruines. Ce que je sais, c'est que jamais aucun spectacle n'a éveillé en moi un tel afflux d'idées et de sentiments : idées hautes et claires, et que je sentais vraies par la vertu d'une ex-



périence intime, d'une sorte de révélation qui ne trompe pas ; sentiments profonds et passionnés de tristesse, d'abandon et de regret.

\* \* \*

Si l'heureuse destinée d'un homme le conduit en Syrie au début d'avril, qu'il goûte d'abord, en arrivant, le charme de cette côte, et qu'il jouisse simplement du plus merveilleux spectacle dont le printemps ait jamais illuminé les yeux des hommes.

La mer, bleu-cobalt, étincelante, devient violette lorsque le soleil s'y plonge, énorme et rouge, le soir. La grande baie de Beyrouth s'ouvre comme un croissant fleuri de vergers, semé de maisons jaunes, à volets bleus et à toits rouges et surbaissés. La première chaîne des montagnes mauves, aux lignes presque droites, tombe à pic dans la mer. Des bouquets de pins, perchés au sommet, découpent d'étranges silhouettes noires sur le ciel clair. Plus loin et plus haut, le Sahnin et le Kenissii prennent les teintes d'un « Alpenglühn » adouci, jaune et rose ; et la nuit allume, sur les pentes du Liban, tout le long de la côte, des constellations de villages : Halley, au milieu des arbres, Bet-Meri, Bamdouhn, Sofar, au sommet du col, Ghazir, où Henriette Renan est enterrée et où son frère Ernest travailla à l'une des œuvres les plus savamment fauses du XIX<sup>me</sup> siècle.

L'air est d'une douceur incroyable. La nuit, étoilée et chaude, enveloppe et engourdit ; on voudrait qu'elle soit sans fin, tant il fait bon, tant le bonheur semble facile et proche. Qu'il fait beau et comme l'esprit se laisse bercer par le rêve !

On n'a pas la moindre envie de pénétrer dans ces cafés arabes violemment illuminés, tout secoués d'orchestres furieux. Jazz-band, tambours, clarinettes aigres, sont sans écho. Au Miramar, au Kursaal, des gens tournoient : on les devine... et on ne les comprend pas, vraiment : il fait si bon rester tranquille, tout seul, hors du bruit.

Et la nuit prend fin. Alors, au jour naissant, que celui qui veut prolonger son enchantement s'en aille, loin de la ville ; —

il ne sera pas déçu. Il s'en ira, le long de la mer, respirer le parfum violent des orangers et des citronniers en fleurs.

\* \* \*

C'est ainsi qu'un jour, poussé par le démon de ma solitude, je m'en allai. Un Russe, aimable et polyglotte (il y en a tant de ces pauvres gens que leur défaite de 1920 a jetés sur toutes les côtes du Levant !) m'offre ses services.

L'auto file, le long de la mer, sur une belle route taillée dans le roc. L'air frais et salé fouette le visage. On traverse des villages, des plantations. Je suis sur le siège, à côté du chauffeur. Il me conte très simplement ses aventures de Russie : la guerre impitoyable, la retraite horrible, la défaite, le typhus — et l'espoir de rentrer un jour, avec le tzar, dans son pays.

Mais je l'entends à peine, tant est belle la campagne que je traverse ; je dis à mon compagnon : « Parle ! »... et j'écoute la mer qui frappe la falaise doucement, à petits coups réguliers, le vent qui passe, et mes yeux ne se détachent de la mer que pour se tourner vers la montagne. Le parfum des citronniers m'étourdit un peu.

On arrive au « Nahr el Kelb » (le fleuve du chien). Je veux voir les inscriptions cunéiformes et romaines qui marquent ce passage célèbre. Et je veux lire, taillés dans le roc, les mots qui rappellent l'intervention de Napoléon III en faveur des Maronites massacrés et la marche des troupes d'Allenby et Gouraud, poursuivant le Turc sur Damas.

Mais trop de beauté me sollicite. Les lauriers roses, les renoncules rouges, les anémones pourpres et bleues mettent trop de gaité dans l'âme et devant les yeux. Je suis distrait ; je m'en vais...

Baïdak, le chauffeur m'a dit « Djebel ! » Je suis descendu. Je n'ai pas hésité un seul instant ; je me suis dirigé tout naturellement, et comme poussé par mon instinct, vers le lieu que je cherchais : sur la colline, au bord de la mer ; en face du ciel et de la mer.

\* \* \*



Les Français, depuis qu'ils ont mission de veiller au développement de la Syrie et de lui aider à conquérir dans le monde la place d'une nation indépendante, s'y sont livrés à une foule de travaux et de recherches archéologiques. Ils y ont fait beaucoup de découvertes fort intéressantes.

A Djebeil, où j'arrive, sur l'emplacement d'un temple grec dédié à une divinité païenne (Diane ?... Vénus ?... je ne sais plus !) je suis accueilli par deux Sénégalais hilares, en bleu-horizon. Ces nègres, bons enfants, ne m'importuneront pas. J'ai fait leur conquête au moyen facile d'un mot aimable et de quelques cigarettes... je puis rôder tout à mon aise — et rêver.

Je pénètre dans les fouilles. De profondes excavations ont été creusées, qui mettent au jour une nécropole gréco-phénicienne. Les deux custodes emploient leurs loisirs, lorsqu'il ne pleut pas, à recueillir les débris précieux des défunts d'il y y a peut-être trente siècles : Bagues, colliers, bracelets, cachets de jade, d'onyx ou d'émeraude, aux effigies admirables de finesse et de précision. Des débris de poteries jonchent le sol éventré : urnes funéraires, briques, vases rompus, tuiles émiettées. Vainement on chercherait quelque témoin intact de ce passé enseveli et mort, bien mort.

Légèrement en arrière, et dominant le flot, six colonnes de granit rose, groupées en hémicycle, indiquent l'emplacement de l'ancien culte.

Cependant le soleil tourne. Lentement une ombre immense envahit le cimetière violé et le temple en ruines. Mes yeux se détachent du grand trou d'ombre où dorment, bercés par le flot, les morts de tant de siècles. Mon regard abandonne les six colonnes roses, dressées devant la mer miroitante et dont les teintes, d'une douceur infinie, changent d'une minute à l'autre. La ligne, admirable de netteté et de simplicité, qui m'a révélé un instant, dans toute son idéale splendeur, la beauté du paganisme grec s'abolit. Je me retourne, involontairement.

Alors s'impose à moi la masse formidable du château que construisirent les croisés.

*Volonté. Puissance. Durée.*

Rien, dans nos pays d'Occident ne peut donner une idée de ces forteresses bâties par les chrétiens au temps de la Foi. Les pauvres restes d'une cité qui fut puissante (Byblos a été capitale de la Syrie, au temps des Phéniciens), les murs du château les ceignent presque entièrement.

Le donjon, à demi ruiné, tient encore. Des arbustes en couronnent le sommet. Dans la salle d'armes, haute, froide et nue, le soleil pénètre par de grandes fenêtres ogivales. Les murs épais de deux mètres, se lézardent ; par place, le crépi adhère encore. Au milieu, dans le sol, il y a un trou carré et profond, un puits, je pense. Des galeries s'ouvrent, que l'éboulement a transformées en cavernes. Les murailles suintent, et par place, je remarque des cylindres de granit rose parmi les gros moëllons carrés... Le petit temple païen a servi à construire la citadelle chrétienne.

A la place du donjon décapité, j'imagine une tour carrée, énorme et portant au faite, orgueilleusement et comme un défi, l'étendard de la Croix. Il me semble entendre le pas lourd des chevaliers martelant les dalles, je distingue leurs allées et venues ; je vois le soldat qui veille, je devine les ordres ; j'entends la voix de ceux qui content des histoires, et comme eux, je songe au pays lointain.

Mon cœur s'ouvre et mon âme se hausse... Dieu le veut !... Ce cri perce le silence et résonne en moi.

Le soir tombe, et le froid de la nuit ne me trouble pas. La voix persiste : Dieu ! Dieu !

Où vais-je, moi qui ne sais pas ? Où vais-je, moi qui souffre et qui cherche ? Que votre sort misérable, que votre aventure tragique me paraît digne d'envie, ô grands chevaliers d'autrefois ! Et que ne donnerais-je pas pour subir, comme vous, la faim et la soif, l'ardeur des jours brûlants et le froid des nuits, l'assaut des infidèles et toutes les souffrances, avec cette certitude absolue et merveilleuse du Devoir : La Foi ! La Foi qui sauve.

Et je pense : « A quoi servirait-il à un homme de gagner le monde entier s'il perdait son âme ? » C'est mon âme que je cherche. C'est mon âme que je dois trouver et sauver : Dieu le veut ! Et j'ai envie de pleurer.

Baïdak est venu, car il fait tout à fait sombre maintenant. Il m'a appelé discrètement et m'a demandé si je ne songeais pas au retour. En sortant du château, j'ai regardé encore la lourde porte bardée de plaques de fer, constellée d'énormes clous carrés, et qui pend encore au mur par ses gonds aux trois-quarts descellés. J'ai quitté la colline sacrée, emportant avec moi, dans le creux de ma main, un éclat de granit rose, et, tout au fond de mon souvenir, le plus impressionnant des paysages. J'abandonne un coin de terre qui m'est désormais infiniment cher. Je traverse les ruelles étroites, mal pavées et glissantes du village. Des chiens rôdent, qui ont les oreilles coupées. De petits arabes, très sales, me donnent le bonsoir « Lélah Saïdi ! » et sans vergogne quémangent quelques piastres. Pour exciter ma générosité, ils disent, pensant flatter mon amour-propre national : « Vivé la Ffrancé ! Moussié ! Bakchich !!! Machinalement je distribue des sous. Les gamins rient.

Je passe au pied de la mosquée : un édicule tout petit, avec un minaret ridiculement écourté. Quatre lampes rouges brûlent sous le toit en forme de chapeau chinois.

Un petit village, misérable et sale ; une petite mosquée de rien du tout, laide et déserte ; voilà ce qui reste de Byblos, l'ancienne capitale de la Syrie. Djebeil ! voilà ce que les Turcs ont fait.

Oh ! Non ! Non ! Je ne suis pas un Infidèle ! Mais pourquoi, pourquoi ne suis-je pas un Fidèle ? Vous ne pouvez pas savoir comme je suis triste, à ce moment, et combien mon cœur est lourd.

La « Ford » roule de nouveau, sur la route empierrée, avec un bruit de vieille ferraille. On a repassé les villages, les vergers. Je n'ai rien vu : je ne désirais pas voir. Et quand l'automobile a ralenti, soudain, je me suis retrouvé, avec étonnement, à la Place des Canons, à Beyrouth.

\* \* \*

Cette nuit-là, je n'ai pas dormi. La haute silhouette sombre du château me hantait. J'ai compris soudain le sens symbolique



des ruines entrevues. Et maintenant, chaque fois que mon souvenir me ramène en ces lieux, j'en saisis mieux la profonde signification.

Débarassé de tous ses détails inutiles, le paysage essentiel m'apparaît, dans toute sa tragique simplicité. Il semble s'animer. Et je distingue, en un saisissant raccourci, sous l'amas des ruines entassées, les vies fugitives et multiples de la cité.

\* \* \*

Ce fut d'abord le temps heureux de la danse et des chants ; le temps des divinités aimables et souriantes. Ce fut l'existence paisible et sans inquiétude de ceux qui, sensibles à toutes les choses de la chair et de l'esprit, n'eurent d'autre soin que de faire, de chaque heure, un instant parfumé de joie pour le corps et pour l'intelligence.

Dans la plus belle des lumières, au pied de la montagne bleue, en face de la mer et du ciel bleus, au milieu du feuillage luisant des orangers et des citronniers, se cache une petite villa blanche : la maison du sage. Un goût parfait a disposé toutes choses harmonieusement. Rien ne peut troubler l'existence inutile et charmante de l'habitant. Des fleurs, des parfums et des chants remplissent la demeure.

De belles esclaves passent, l'amphore sur l'épaule gauche et le bras droit gracieusement recourbé au-dessus de la tête. Elles sont gaies et ne sentent pas le poids d'une servitude facile. Le philosophe admire leur démarche souple et balancée. Il sourit : Voilà la vie !...

Pourtant, quelquefois, un tourment lui vient : La vie passe... Mais il est résigné à ne pas savoir, puisqu'il sait qu'il ne le peut pas. Il se contente de saisir le plaisir du moment. Il se soumet à la mort inévitable. Mais comme il est prudent, il offre parfois un sacrifice à ces dieux qu'il ne peut se résoudre à adorer, et dont il redoute vaguement, malgré tout, l'influence. Un jour, il s'en ira, sans grand regret et sans espérance, dormir pour toujours dans le caveau qu'il s'est fait ménager, au bord de la mer. La déesse de marbre blanc, droite au milieu du petit

temple rose, n'interrompra pas, pour si peu, son sourire ironique et gracieux, et continuera d'étendre en un geste protecteur son bras impuissant.

Et la vie perpétuelle se poursuivra, surgissant éternellement de la cendre des morts.

\* \* \*

Mais un soir, un grand frémissement secoue le rivage. Deux cris traversent l'espace, en même temps. « Le grand Pan est mort ! » pleure une voix. Et tous les arbres frissonnent.

Et une autre voix, plus puissante, s'élève, qui clame : « Je suis la Vérité et la Vie ! » « Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort ! »

D'étranges rumeurs circulent : Un homme est venu, qui est un Dieu ! Il est né d'une Vierge ; et il a été crucifié injustement ; mais au troisième jour il est ressuscité et par sa mort, il a vaincu LA MORT.

Qui est ce Jésus de Nazareth qui a accompli des prodiges et que les foules suivent ? Quel est ce Dieu qui donne la Vie éternelle ?

Voici que le petit temple rose est déserté. La déesse solitaire continue à sourire, immobile et impassible, jusqu'au jour où des hommes, violant son sanctuaire, brisent le marbre et en dispersent les morceaux. Maintenant des enfants viennent y jouer, le soir, et personne ne s'oppose à leur jeu.

Parfois un homme arrive dans la ville ; il semble fatigué ; et pourtant il ne se repose pas. Ses yeux sont brillants ; il parle ; des gens s'assemblent pour l'écouter : Il raconte des choses merveilleuses. Quelques auditeurs ricanent. Mais beaucoup croient et sont martyrisés à cause de leur Foi.

Cependant, leur constance est inébranlable parce que leur foi est sans limite.

\* \* \*

Puis un jour, une troupe de cavaliers passa, dans un grand nuage de poussière dorée, avec des cris sauvages. Et quand

ils eurent disparu, vers le Nord, il ne restait plus rien qu'un drapeau vert au milieu des ruines. Ce fut une nuit longue, silencieuse, horrible.

\* \* \*

Enfin, le jour revint. Ce fut d'abord un souffle, léger comme une brise printanière ; puis un vent puissant qui balaya la côte. La bannière verte du Prophète en fut arrachée et ses lambeaux dispersés.

Alors, Byblos s'éveilla de son sommeil sans rêve et secoua la poussière de ses ruines. Le rivage fut plein d'une rumeur de joie et de travail. Lentement, des murs épais et bien cimentés s'élevèrent sur les décombres. Tout ce qu'il y avait de pierre taillée, en cet endroit, servit à bâtir la maison : les pierres de la petite villa blanche et celles de toutes les habitations détruites. Et ainsi, le granit du petit temple rose au bord de la mer bleue fut employé à cette grande œuvre. Et quand toutes les pierres taillées furent épuisées, on s'en fut arracher à la montagne d'énormes moëllons. L'œuvre semblait ne devoir jamais finir.

Ceux qui travaillaient ainsi sans relâche, insensibles à la chaleur du jour et à la soif dévorante, étaient vêtus d'un costume étrange. Ils avaient l'armure des guerriers, et ils étaient, en vérité, braves comme des soldats ; ils portaient en outre une longue robe noire barrée d'une croix blanche. et ils étaient humbles et bons comme des prêtres. Et lorsque la fatigue ou la fièvre affaiblissaient leur courage, ils se disaient l'un à l'autre : Dieu le veut !

Quand la construction fut achevée, une grande bannière avec la croix flotta au sommet de la plus haute tour. Un évêque crossé et mitré, bénit la forteresse au nom de l'Eternel et lui souhaita la *Durée*. Ce fut un jour de grande liesse, de réjouissance et d'actions de grâce. Car l'œuvre, terminée, était belle, grande et forte ; elle paraissait invincible et il faisait bon la regarder.

Doublant la pointe de Tripoli, ou venant du Sud, des bar-



ques aux voiles blanches cinglèrent vers la petite crique, au pied de la citadelle, là où le flot, à petites vagues légères, bat les tombeaux oubliés.

Des chevaliers débarquèrent, semblables aux constructeurs. Le festin fut magnifique. Byblos, pour la première fois, connut « le doux parler de France ». Dans la haute salle d'armes, un poète chanta la gloire des Croisés ; il dit aussi la majesté de Charles, l'empereur, et la vaillance de Roland. Les chevaliers applaudissaient de tout leur cœur. La joie était grande et complète.

Quand la fête fut terminée, tout le monde se réunit, pour prier, à genoux. Puis les bateaux repartirent, vers le Nord et vers le Sud. Et les défenseurs du château furent seuls.

Pour tromper l'ennui des lentes heures vides, ils labourèrent le sol autour du château et plantèrent des arbres : des citronniers aux feuilles luisantes, des oliviers argentés, qui sont bleus sous la lune, des amandiers, et quelques hauts dattiers dont le panache se balançait au-dessus du verger. Si bien que la citadelle avait l'air d'un palais.

De pauvres gens passaient, qui n'avaient pas d'asile. Ils s'arrêtèrent au pied de la colline ; on ne les maltraita point et ils obtinrent la permission d'y bâtir leur demeure. D'autres arrivèrent ; un petit village naquit dans l'ombre protectrice de la puissante forteresse. Les champs furent cultivés. Ainsi, la paix régnait à cause des hommes qui étaient venus. La vie était tranquille et sûre à Byblos, parce que les forts protégeaient les humbles.

Parfois, les chevaliers vêtus de noir se promenaient sur le rivage ; et la main élevée au-dessus des yeux, ils regardaient la mer, au loin ; car ils étaient seuls et ils espéraient des nouvelles. Quand le message était heureux, ils se réjouissaient grandement. Souvent, hélas ! ils apprenaient des choses décevantes et leur cœur se serrait.

Ainsi ils apprirent que Jérusalem était retombée aux mains des Sarrasins ; ils connurent que la magnifique armée venue d'Europe, avec, à sa tête, des empereurs et des rois, était détruite ;

ils surent les victoires de Saladin et que le Croissant remplaçait la Croix dans les villes perdues.

Bientôt, ils comprirent qu'eux aussi devaient mourir et que le jour était proche. Mais ils étaient résignés à leur sort et obéissaient à Dieu.

Il n'y eut plus de chants ni de rires dans la haute salle d'armes ensoleillée ; il n'y eut plus que des prières. C'est ainsi que les chevaliers se préparaient au combat.

Cependant, quand l'armée des Infidèles arriva devant la forteresse, elle trouva les portes fermées et gardées. Le siège commença, long et terrible ; il dura des mois. Des milliers d'ennemis périrent dans de vaines tentatives d'assaut, et la garnison, de jour en jour plus réduite, résistait vaillamment. Lorsqu'enfin les Musulmans eurent brisé les portes, ils trouvèrent, dans la chapelle du château, les dix derniers défenseurs, hâves, émaciés, couverts de blessures, morts. Et la main maladroite d'un mourant avait écrit sur le sol : « *Dieu le veut !* »

Alors, saisis d'admiration et de respect, les ennemis donnèrent à ces soldats la sépulture des héros et ils les honorèrent comme leurs propres chefs.

\* \* \*

Et le château fut abandonné. Les murs, disjoints, s'écroulèrent. Des saules, des lauriers-roses, des tamaris crûrent sur ses ruines ; tandis que la petite cité humiliée continuait à vivre à l'ombre de la colline. Les Musulmans y construisirent une mosquée. Mais personne n'allait y prier. Et la ville, devenue village, s'appela « *Djebeil* ». Telle elle est encore aujourd'hui. Seigneur ! Que ta volonté soit faite !

Mais l'écho fidèle des montagnes n'a point oublié le cri mille fois entendu : « *Dieu le veut !* » Et le sang des martyrs n'a pas arrosé une terre ingrate. Celui qui a des yeux pour voir, le voit ; celui qui a des oreilles pour entendre, l'entend ; celui-là, surtout, qui a un cœur et une conscience, le comprend.

Quelquefois, lorsque l'air est très pur et que le vent porte loin, le son des cloches parvient jusqu'aux ruines.

De la mer, si l'on regarde au sommet de la montagne, on voit une haute statue, debout, dans la lumière : la Sainte Vierge protège le Liban ! Partout de petites églises blanches peuplent les flancs du Mont, du rivage à la crête ; et partout aussi, jusque dans le moindre village, on entend « Le doux parler de France ».

Dans leurs tombeaux, au bord de la mer bleue, les défenseurs du château peuvent dormir tranquilles : le secours qu'ils ont attendu si longtemps est venu !

D'autres soldats de Dieu, à leur exemple, ont passé les mers, venant d'Occident. Sans glaives et sans lances, sans armures et sans boucliers, lentement, pied-à-pied, ils ont reconquis le pays ; âme par âme, ils gagnent la population. Comme ceux d'autrefois, ils portent une robe noire ; ils marchent sous le signe de la Croix ; leur langue est le français ; leurs armes sont la douceur, la patience et la Foi. Et ils combattent pour la Vérité.

Leur tâche est rude, car ils sont seuls pour lutter. Ils n'ont pas d'autre secours ni d'autre recours qu'en Dieu. Voilà pourquoi ils ne faiblissent pas. Souvent, lorsqu'ils ont travaillé et lutté pendant des années, que leur sang a été répandu (car il y a encore des martyrs !) et qu'enfin le succès semble assuré, leur œuvre échoue et le fruit de leurs efforts est ruiné. Inlassablement, obéissant à l'ordre divin, ils se remettent à la tâche ; ils recommencent. Y a-t-il, quelque part, dans le monde, un plus merveilleux exemple de dévouement, d'abnégation et de Foi ?

Car tout entrave l'œuvre des religieux du Liban. Ceux-là même, qui devraient leur prêter le concours le plus efficace se détournent d'eux et les combattent sourdement.

Qu'on lise « Une enquête aux Pays du Levant ! » Hé bien ! depuis la guerre, la situation des établissements religieux de Syrie s'est aggravée.

La paix, favorable aux Français, aurait dû leur apporter un soulagement... Et maintenant, plus que jamais, leur œuvre est menacée. Une politique maladroite, ingrate, et franchement malveillante, complice leur tâche et paralyse leur avance. Un gouvernement sans mémoire refuse les crédits les plus nécessaires. L'Université catholique subsiste à cause de sa réputation abondamment méritée, mais surtout à cause du désintéressement



de ceux qui la dirigent. Et c'est par elle, pourtant, que l'influence française et romaine a pénétré profondément dans ce pays ; c'est à elle surtout que la France doit les nombreuses sympathies qu'elle s'est acquises au sein d'une population terriblement versatile...

Tandis que les écoles américaines disposent de capitaux illimités, celles des Frères, les fondations des Congrégations végètent. Pourtant, dans tout le Liban, l'œuvre se poursuit avec une intelligence, un courage et une fermeté admirables.

Il n'est pas possible qu'une telle énergie et qu'un dévouement si complet n'aient pas leur récompense. Le triomphe appartient à ceux qui ont tout sacrifié. Mais il ne suffit pas de les admirer ; il faut leur venir en aide. Il le faut.

\* \* \*

C'est tout cela que j'ai senti confusément, ce soir d'avril où, en face de la mer, je contemplais le quadruple paysage : Le cimetière bouleversé ; les ruines du petit temple rose ; le château énorme et sombre ; le petit village où semblait flotter encore, dans une lumière diffuse, l'ombre de la Croix, et où, pour la première fois, a retenti dans mon cœur vide l'appel irrésistible : « *Dieu le veut !* »

JEAN PULVER.

---

# LES CHEMINS DE LA MONTAGNE

---

## V. LE SOCIALISME A L'ÉPREUVE

**L**E divorce de l'intelligence et du cœur, ouvert dès environ ma treizième année, se trouve en ce point résolu. Toute ma jeunesse a gouverné vers ce port où, à vingt et un ans, je me crois en possession d'une certitude inébranlable. Il n'y a pas de doute, pas d'issue secrète. Les ponts sont coupés. Il n'y a pas eu, au cours de ces huit ans, une seule hésitation, un seul mouvement de recul. Et quand on a d'un tel effort conquis *sa* vérité, certes on ne saurait aisément lâcher prise.

\* \* \*

Au journal, où je fus d'abord secrétaire de rédaction, puis second rédacteur, je me sentis aussitôt entouré d'un public sympathique, qui ne me ménagea point les marques de son approbation. Très épris de mon art et tout bouillant d'ardeur, je fonçai sur la bourgeoisie et sur le capital, avec une violence que mon directeur dut parfois tempérer. De cette brève carrière, au surplus, je ne saurais dire grand'chose. Mes articles témoignent d'une orthodoxie socialiste sans défaut. Quand, sur la fin, des doutes vinrent m'assaillir, je les considérai, aussi longtemps que je le pus, comme des défaillances personnelles dont je me vengeais en redoublant de zèle. Seuls quelques entrefilets,

que je citerai, laissèrent transparaître une angoisse dont certains esprits attentifs s'avisèrent, mais qui fut mise au compte de la littérature.

Cependant, il me souvient que mon premier article rendit un son presque insolite. Il introduisait dans les colonnes du *Droit du Peuple* une note que l'on put juger simplement « originale ». mais sur la résonnance profonde de laquelle on dut se méprendre, comme je m'y trompai moi-même. Pour la première fois, j'essayais de discerner la voix mystérieuse de cet ancêtre qui me suit dans la vie, qui sans cesse revient à la charge, comme s'il avait mission de me guider, de m'inspirer. Cette voix, c'est celle du génie de ma race, d'une race de pâtres, de paysans et de vigneron penchés sur la terre vaudoise. Elle me parle avec une insistance, une tendresse poignantes, lorsque dans le petit cimetière du village je m'incline en priant sur une tombe oubliée, anonyme, envahie par l'herbe et la mousse. L'ancêtre est là, tout près de moi. Il me semble que je pourrais mettre ma main dans la sienne, et recevoir sa bénédiction.

Pour la première fois, dis-je, au seuil de ma carrière de journaliste révolutionnaire, la voix de l'ancêtre se fit entendre. J'en fus ému au point de ne pouvoir retenir mes larmes. Il m'en souvient comme si c'était d'hier. Je le voyais. Peut-être un paysan du temps de la Reine Berthe, avec sa faux, avec ses braies et son sarrau, sur une de ces pentes roides où j'avais si souvent travaillé moi-même à la fenaison. J'engageais avec lui un dialogue haletant, où je parlais avec plus de véhémence que lui, car il fallait à tout prix qu'il me donnât consentement à l'heure où j'entrais dans la mêlée, et lui, le serf, il fallait que, du fond des âges, il me sût gré d'avoir pris rang parmi ceux qui luttent pour l'affranchissement définitif de l'humanité... J'étais un anneau de la chaîne. Je ne voulais pas qu'elle fût rompue par ma faute. Je me voulais digne du suffrage de mes morts.

Etrange appel à la tradition, de la part d'un homme



résolu à tout bouleverser. Mais j'avais étouffé la voix. Je l'avais couverte de mes cris. L'ancêtre s'en alla sans m'avoir livré son secret.

\* \* \*

A Lausanne, l'atmosphère du Parti était beaucoup moins sereine que celle de notre petite section de Leysin. Je tombais dans un fourré d'ambitions et d'intrigues. Je n'entends points porter un jugement téméraire sur mes anciens camarades, à l'endroit desquels je ne nourris aucun ressentiment personnel. Je m'en tiens aux faits. Ils eurent d'ailleurs en juin 1924 un épilogue public, qui aboutit à une scission du parti et à la démission retentissante de M. Charles Naine, alors directeur du *Droit du Peuple*.

« C'est avec un profond sentiment de soulagement, écrivait M. Naine, que je sors ainsi d'un milieu où fleurissent le mensonge, le dénigrement et la calomnie. » Et, ailleurs, en réponse à une protestation du Comité directeur: « Je constate qu'il (le comité) n'a jamais élevé une seule protestation contre les injures et les calomnies dont j'ai été l'objet au sein du parti ouvrier socialiste vaudois, calomnies infâmes que jamais, jusqu'à présent, les plus violents et les moins scrupuleux de mes adversaires n'ont osé inventer ».

Pendant mes dix-huit mois de journalisme, le parti était déjà en pleine fermentation. Je ne soufflerais mot de ces querelles si elles n'avaient été provoquées que par la jalousie et l'ambition. Mais elles trahissaient, ainsi qu'on le verra, de sérieuses divergences de doctrines. C'est par ce côté seulement qu'elles jouèrent un rôle dans le procès de ma conversion. Pour le surplus, j'ignorai jusqu'au bout qu'elles dussent m'atteindre moi-même. Par bonheur, je vivais sur un tout autre plan, et si amère qu'eût été ma désillusion quant à la *fraternité* socialiste, elle n'aurait certainement pas suffi à me détacher de mes convictions.

\* \* \*

Je n'eus pas, d'ailleurs, que des déceptions. Parmi les militants socialistes, j'ai connu des hommes qui m'ont inspiré une durable estime. Surtout, j'y ai connu *un homme*. Je l'ai déjà nommé, c'est M. Charles Naine. Dans la mêlée, les traits des chefs de file se recouvrent d'un masque, tantôt à leur avantage et tantôt à leur détriment. Je démasquerai celui-là. Pendant une année et demie, j'ai travaillé sous ses ordres. Je l'ai vu à l'œuvre. J'accomplis ici un devoir de gratitude que ces lignes, d'ailleurs, sont bien loin d'épuiser. Plusieurs abîmes semblent, aujourd'hui, me séparer de M. Naine, et je ne sais comment il accueillera cet hommage. Il n'importe.

Il me dit un jour, je ne sais plus à quel propos : J'ai l'impression d'être au fond d'un puits avec une gerbe de fleurs dans les mains. — Ce trait suffirait presque à le dépeindre. Dans son dernier écrit (*Orientalisme socialiste d'après-guerre*), il s'élève avec force contre la « prépondérance du ventre et de l'estomac » qui se trahissait dans les débats du parti. Les fleurs, c'étaient celles de son impénitent idéalisme, et le puits, son isolement, l'incompréhension à laquelle il se heurtait et qui devait aboutir à la rupture que l'on sait. L'idéalisme de Charles Naine, c'est à peu près celui des « vieilles barbes » de 1848, dont il parle toujours avec un grand respect. C'est assez dire que le cynisme bolchéviste n'est point son fait. Et quand il aligne ces mots : « intelligence, instruction, ordre, paix, liberté, solidarité, fraternité, entr'aide pour tous les hommes », ce n'est pas de la vaine rhétorique, mais l'expression d'une foi ardente et prête au sacrifice. Ce « modéré » est d'une bravoure à toute épreuve, au rebours de bien des extrémistes qui tremblent à la moindre alerte. — Ces mots que nous venons de citer :

« De bien grands mots, dit-il. Certes, de grands mots, mais qui expriment des choses plus grandes et plus belles encore que les mots. Et c'est la réconciliation de notre but et de nos méthodes, c'est l'harmonie réalisée dans le socialisme lui-même avant de l'être dans la société.

« N'y a-t-il pas de quoi nous remplir d'un sentiment intense de soulagement et de joie, de constater enfin que la beauté de notre programme ne doit pas être ternie par des moyens sans noblesse, et que la réalité nous permet, bien plus, qu'elle nous commande d'atteindre le but sans souiller la route de sang et de destructions, sans empoisonner l'atmosphère par la haine et la corruption. »

Hélas, la querelle des méthodes n'est rien au prix des confusions irréparables que les « grands mots » dissimulent. C'est le but lui-même qui se perd dans une brume que ces « mots » ne peuvent percer, car ils ont eux-mêmes besoin d'être scrupuleusement définis. C'est là que les disputes commencent. Elles sont sans issue. Pour établir un code de devoirs, il faut disposer d'un code de valeurs, de vérités premières, dont le socialisme est complètement dépourvu. J'ai lu cent brochures avant de découvrir l'*Imitation*. Cent fois, je me suis pris à des reflets fugaces avant de découvrir le soleil de l'éternelle Vérité... .

Mais revenons à notre propos. Ce qui domine, dans le caractère de ce chef, c'est la franchise, la probité, la loyauté. Parmi tant d'intellectuels et de politiciens qui se voulaient « peuple », il était *ouvrier* dans le meilleur sens du terme, sans feinte aucune et sans effort. J'entends par là amoureux en tout de la bonne besogne, soucieux que tout fût bien net, propre et en ordre. Une sorte de Péguy venu du protestantisme; moins de souffle, moins de lyrisme, mais la même vigueur, la même solidité. Un peu rude, ennemi des finasseries, jovial et d'un trait allant à ce qui est robuste et sain. Cet antimilitariste irréductible gardait Homère à son chevet, et s'il avait en horreur les grands massacres collectifs de la guerre moderne, les fameux horions des Grecs et des Troyens le remplissaient de jubilation. Souvent, dans son langage d'ouvrier neuchâtois, il m'expliquait ses prédilections homériques de la manière la plus réjouissante.

Surtout, il était bon. Nul mieux que lui ne savait comprendre les soucis des pauvres gens, parler leur langage



et les reconforter, sans d'ailleurs les flatter ni se prêter aux jérémiades. De cette bonté, je regus moi-même trop de marques pour l'oublier jamais. Il est des regards, il est des gestes qui dévoilent une âme. Celle-là est à coup sûr l'une des plus belles qu'il m'ait été donné de connaître. J'ai la joie de le dire.

Pour achever cette silhouette de chef, qu'on me permette d'évoquer l'orateur.

— La Maison du Peuple est comble. Soir d'après-guerre. Dans la salle, on sent passer le souffle des révolutions qui, par l'Allemagne, nous arrive de Russie. Plus l'orateur sera violent, plus il sera fêté, car il se trouve dans l'assistance pas mal de têtes chaudes qui n'attendent qu'un mot d'ordre.

Charles Naine arrive. Le brouhaha s'apaise. On se le désigne. Le front baissé, il traverse la foule d'un pas égal, tout absorbé dans ses pensées. Le voilà sur l'estrade. Les applaudissements éclatent. Lui n'y prend garde. Il vérifie ses poches pour voir si quelque document ne va pas lui faire défaut. Puis il parle, d'une voix chaude et métallique à la fois, d'une voix de bronze. Son visage honnête et énergique de chef gaulois s'éclaire par moments d'un sourire de bonté narquoise. La confiance naît aussitôt. Le peuple sait que cet homme n'est pas un conteur de boniments. Comme un horloger les rouages d'une montre, l'orateur rassemble ses arguments, non sans parsemer sa démonstration de saillies qui font fuser les rires. Avec patience, il construit son mécanisme, et la conclusion arrive avec une force irrésistible. La machine marche sans accroc, le ressort est solide. L'orateur le croit, et il est pris lui-même tout entier. C'est la joie du bon artisan, de toute une race de bons artisans qui éclate en lui. Tout le monde acquiesce et l'acclame...

Et cependant, celui qui a flétri l'injustice sociale avec tant d'âpreté n'a pas abusé de son pouvoir sur cette foule vibrante. Il n'a point flatté les instincts de la populace. Il n'a pas éludé certaines vérités dont les tribuns sont

avares, qui sont dures à dire et à entendre. C'est pourquoi, à la sortie, un clan d'extrémistes murmure...

— Ce n'est que plus tard, dans la retraite et le silence, que je chercherai l'âme de la petite machine, et que je me prendrai à douter de ce monde si soigneusement monté, avec tant de logique et d'apparente sécurité. Les développements étaient honnêtes et justes, mais quelque chose manquait à la base, le point de départ était faux.

\* \* \*

Encore convient-il d'observer que Charles Naine représentait une *tendance*, et très discutée. Les congrès retentissaient à ce sujet d'âpres contestations. La longue dispute qui mettait aux prises les partisans de la démocratie et ceux de la dictature du prolétariat battait alors son plein. Naine avait exposé ses vues dans une brochure qui fut discutée avec passion. Il s'y montrait rigoureusement hostile à toute sorte de dictature, et faisait profession de démocratie intégrale. Mais une fraction puissante se dressait contre lui, dirigée par M. Paul Golay, auquel vint plus tard s'adjoindre le Dr Jeanneret-Minkine, et qui devait finir par l'emporter.

En fait, à ma connaissance, cette dispute ne s'est close en Suisse que sur des « résolutions » très irrésolues, et l'on ne saurait dire que le parti admette ou repousse nettement la dictature. La majorité, je crois, incline à l'envisager comme une éventualité, et à l'accepter, le cas échéant, à titre temporaire. Quoi qu'il en soit, sur ce point, la doctrine est manifestement incertaine.

A cette époque, la lutte était ardente. Les espoirs allumés par le bolchévisme n'étaient pas encore éteints, et plusieurs militants, contaminés par la rage du spartakisme allemand et du communisme hongrois, voulaient qu'on passât outre aux « horreurs » de la Révolution russe pour réaliser sans tarder le front révolutionnaire unique. Charles Naine s'y opposait de tout son pouvoir, et je le

secondais de mon mieux. Ma réaction contre le bolchévisme s'était esquissée à Leysin déjà. Elle ne fit que s'affermir à mesure que le véritable caractère du soviétisme se dévoila. A vrai dire, il y eut bien quelque indécision dans ma conduite. Tantôt, je me berçais de l'espoir qu'un coup de force pouvait, en quelques jours, résoudre la question sociale, tantôt je me représentais les excès de la guerre civile, et la précarité d'une telle conquête, la riposte redoutable qu'elle ne manquerait pas de provoquer. Peu à peu, cependant, ces oscillations se réduisirent. Un camarade en qui j'avais grande confiance se rendit à Bâle pour assister à un congrès où les deux tendances s'affrontaient. Il en rapporta, à l'endroit des communistes, un tel dégoût, une impression si vive de niaiserie et de barbarie que nos craintes en reçurent une confirmation décisive. Dès lors, je me sentis fixé. Les nouvelles de Russie transformèrent mon aversion en haine déclarée. Je sentis que jamais je ne pourrais pardonner au bolchévisme de souiller si basement mon idéal. Je lui dois pourtant d'avoir compris où *va le marxisme* quand on le pousse à ses dernières conséquences...

Les interminables débats qui se greffèrent sur ce thème dans les assemblées du parti ne firent que consolider ma conviction. Je n'ai d'ailleurs jamais rien éprouvé de plus vain, de plus sot et de plus exténuant que ces disputes de doctrines « vulgarisées », que ces chamailleries de délégués dont la cervelle produit les motions comme des champignons, sans préjudice des amendements les plus saugrenus introduits là pour satisfaire à d'inextricables chicanes de clans et de personnes. Les femmes surtout... Qui n'a pas connu la suffragette socialiste, il manque quelque chose à sa galerie de monstres. Révérence gardée à de fort respectables dames égarées dans ce troupeau. Chez la « militante » que j'ai connue à quelques exemplaires, je ne sais ce qui l'emporte de la laideur, de la vulgarité, de l'hystérie, de la bêtise ou du venin. Je laisse à imaginer, d'ailleurs, ce que peut être le cœur d'une femme où se re-



joignent la haine de classe et les rancœurs contre le sexe fort.

\* \* \*

Je fus rapidement dégoûté des parlotes des sections, où des potentats de quartiers faisaient mijoter leurs ambitions et leurs rancunes. J'ai contracté dans ces milieux un définitif dégoût de cette politicaille imbécile, qui n'est pas, d'ailleurs, le monopole des socialistes et dont le plus sûr effet est de porter au pinacle les démagogues, les « riches en gueule », les têtes-en-forme-de-poire où la mâchoire triomphe de l'encéphale. J'y ai connu d'inénarrables braillards couronnés du laurier populaire, à côté d'arrivistes plus habiles, glissants et venimeux. Il y en a partout, mais ils pullulent là où sévit la surenchère, et le socialisme est sa terre d'élection.

C'est donc vers la jeunesse que je me tournai résolument. Là, toute ambition étant écartée, et la générosité juvénile aidant, la discussion pouvait se déployer sans entrave, et l'éducation politique devait être efficace. Aussi est-ce dans ce milieu que je fis mes expériences les plus probantes.

Une salle austère, au rez-de-chaussée d'une sorte de hangar décoré du nom de « Jeune Maison du Peuple », nous servait de local. Nous nous réunissions là chaque lundi, au nombre d'une trentaine. C'était un curieux petit monde où se coudoyaient des gens de toute souche ; où les adultes en quête de controverse désintéressée se donnaient volontiers rendez-vous. Les prétentions doctrinales s'y accusaient avec force, mais comme nulle considération étrangère aux idées n'intervenait, le débat avait en général une véritable portée intellectuelle. Je n'y trouvai d'ailleurs aucune satisfaction, car ce n'était au vrai qu'une pétaudière individualiste où les tendances les plus diverses et les plus diversement interprétées se combattaient. Il y avait, à côté des socialistes bon teint, des communistes, des socialistes chrétiens, des tolstoïens, des anarchistes,

enfin des *idéalistes* indécis. Je fus bientôt classé parmi les « modérés ». Cela me valut l'hostilité des « purs » dont le chef était un brave dessinateur architecte, bafouilleur total, qui mettait un entêtement incroyable à se cramponner aux brochures d'un autre bafouilleur illustre, Boukharine, théoricien moscovite. Les causeries de cet excellent garçon provoquaient, après les séances, des colloques où la raillerie se donnait cours chez tous ceux qui avaient conservé le moindre sens critique. C'était, par bonheur, la majorité. Nous parvinmes à la grouper, et je fus nommé président. Mon opinion était, à l'encontre de celle des « purs », qu'à aucun prix les Jeunesses ne devaient être entraînées à l'action révolutionnaire. Celle-ci ne devait être confiée qu'à des hommes mûrs dont les convictions sont assurées et qui savent où ils vont...

Cette opinion allait être mise à l'épreuve. Au printemps 1920, je reçus la visite d'un émissaire des jeunes spartakistes allemands qui m'apportait, s'il m'en souvient bien, le message du fameux Münzenberg, expulsé de Zurich après divers exploits subversifs. Ce courrier m'arriva un soir, au bureau de la rédaction, escorté par quelques camarades. Il nous conta ce qui se passait à Zurich et à Bâle, ajoutant que nous devions nous tenir prêts à étendre ce mouvement à la Suisse romande. Selon lui, la révolution ne pouvait tarder à gagner notre pays, et les Jeunesses devaient y jouer un rôle de premier plan. Je l'écoutais avec attention tout en l'observant. C'était un jeune homme au teint hâlé, chevelure en bataille, avec des yeux enfoncés où brillait un feu sauvage. Son débit était impérieux et hâché. Ses paroles étaient des ordres, et il ne paraissait pas s'attendre à la moindre objection.

Lorsqu'il eut terminé, je lui répondis sans émoi que la section de Lausanne ne s'engagerait point dans cette voie et qu'elle se bornait, en tout et pour tout, à pourvoir à l'éducation socialiste de ses membres. Là-dessus, notre émissaire entra dans une rouge colère. Dans un flux de paroles passionnées, il s'efforça de nous démontrer qu'en

tenant une telle conduite, nous trahissions la cause du prolétariat, que nous étions l'avant-garde de la révolution, et qu'au surplus la meilleure éducation consistait à se lancer dans la mêlée... Je ne voulus rien entendre. Après m'avoir signifié qu'il me considérait comme un « social-traître », il nous quitta plein de courroux.

En rentrant chez moi, je me pris à réfléchir sur cet incident. Ma position me paraissait inattaquable. Je ne reniais point la révolution; je voulais simplement écarter de la bagarre une jeunesse dont je savais l'incertitude et les anxiétés. Mais en me heurtant à ce forcené, j'avais obscurément éprouvé que je n'étais pas de sa race.

— Etait-ce la voix de l'ancêtre que j'avais invoqué ? En me dirigeant vers mon logis, à quelque distance de la ville, je me mis à contempler le pays endormi. La voix me disait: Voilà ce qui a été fait, voilà l'œuvre des générations, voilà le fruit de tant de siècles de luttes et d'efforts. C'est là, sous ton regard. Ce n'est point parfait. Il y a des abus, des injustices. C'est là pourtant. Prends garde d'y porter l'incendie et la destruction. Eux, malgré tout, ceux qui tiennent la torche, *ce sont des étrangers*: toi, tu es fils de ce pays. C'est à toi de juger par quelles voies il faut aller à la justice, à la fraternité. Lui ne connaît pas cette terre. Il a la tête farcie de violences et de visions. Mais toi, tu as de ce pays une connaissance vivante. *C'est ton pays...* Déjà je me mettais en défense contre l'intrus, contre l'étranger, camarade pourtant, frère de classe.

Et je voyais les massacres de Russie. Peut-être, me disais-je, peut-être que là-bas ces choses étaient inévitables. Mais les bons paysans de Vaud ne sont pas des moujiks. La dictature du prolétariat... Je songeais à l'intrusion de cette caste de meneurs internationaux, et à ceux, chez nous, qu'elle choisirait sans aucun doute comme instruments. Sur leur compte, je n'avais aucune illusion. Je les connaissais bien, les extrémistes. Leurs intrigues, leurs calomnies, leur vanité, leurs phrases, je connaissais tout cela. Et je voyais le gueuloir brutal d'un des plus



enragés, sa face coléreuse, et je savais la niaiserie fulminante de ses propos. Il me souvenait qu'un soir nos jeunes avaient dû le hisser ivre-mort jusqu'à son appartement, et qu'il rendait les siens malheureux. Je me remémorais encore les avanies qui étaient le lot de ceux que je respectais, leur impuissance ou leur timidité. Ceux-là, pensais-je, peu à peu arriveront au premier rang, mais qu'attendre d'une explosion sinon qu'elle fasse monter la lie à la surface..

Je regardais mon pays. Avec des yeux nouveaux, ces chemins que trois ans auparavant, au temps de l'Ecole normale, j'avais parcourus en rêvant d'un monde meilleur, ces chemins qu'alors je ne voyais pas, je les suivais avec un amour plus attentif, et je sentais battre en moi le cœur du pays.

\* \* \*

C'est vers cette époque qu'il me fallut comprendre la nécessité d'une règle de vie, d'une *morale*. J'étais à l'âge où les passions soufflent avec le plus de violence. Elles ne me laissaient aucun répit. La bête grondait en moi. Elle cherchait à m'imposer sa loi, et je savais qu'en tombant sous sa dépendance, je me vouais à la mort. Débridé, je me portais aussitôt à l'excès, n'ayant dans le mal aucune prudence, aucune modération. C'est pourquoi je me défendais avec une énergie désespérée contre tout ce qui pouvait souiller l'image idéale que je m'étais faite de la femme et de l'amour. Un dernier scrupule chrétien ? Non. J'avais simplement la certitude que je soutenais un combat vital. Je *savais* que la première chute, en détruisant le palais intérieur où régnaient l'amour juvénile, les chimères et les muses, me tuerait sûrement. Cet instinct ne me trompait point. Ce n'est pas ici le lieu d'écrire le cruel roman d'une jeunesse possédée, torturée par la soif de l'Absolu, et qui se trompe, qui se meurtrit à l'amour humain. Pourtant, il y aurait une lacune dans le récit de cette conversion, si je la réduisais à ses seuls éléments intellectuels. Il faut donc, et quoi qu'il m'en coûte, dégager la dure leçon de cette lutte intime.

A mesure que ma « mystique » révolutionnaire, s'ébranlait et s'affaiblissait, les forces de mon cœur se portaient avec une ardeur exclusive vers celle que j'aimais, que j'avais arrachée à son milieu et à ses habitudes et qui, sans que je le voulusse croire, s'éloignait insensiblement de moi, rappelée par la voix du sang et des traditions. Jusqu'au dernier jour, je mis une obstination farouche à ne pas prendre conscience de cet éloignement. Certains signes, cependant, auraient dû m'avertir... Je parvins donc à me faire d'elle une image illusoire, à laquelle elle s'efforçait encore de répondre, mais toujours plus faiblement. Enfin, après cinq ans — l'année de ma conversion — la rupture survint, inexplicable, et mon rêve fut brisé. Quoique providentiellement soutenu à ce moment-là, je fus aussi près que possible de la mort, du naufrage moral. On le voit : en me créant de toutes pièces un faux « absolu » féminin, j'obéissais à un instinct vital. Cette illusion me permit d'arriver au cap de la conversion sans être irrémédiablement flétri et blasé.

L'axe de ma vie morale, après de vaines tentatives de se fixer dans la doctrine, déviait donc vers cette image de la femme que je portais dans mon cœur :

*Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone...*

C'est là que se trouvaient pour moi les mesures du Beau et du Bien. L'Ange gardien. C'est à elle que je songeais lorsque la Bête rôdait autour de moi, à elle que je rapportais mes élans les plus généreux, mes impulsions les meilleures. C'est avec elle que je pleurais sur mes faiblesses et mes fautes, sachant qu'elle en devait souffrir. Certes, on peut le croire, cette vertu était singulièrement vacillante et cahotée, elle avait de durs retours. Cependant, elle me soutenait. Sauf à ces heures de doute j'ai parlé et alors, dans l'angoisse et l'abandon, le véritable Absolu féminin commençait à m'apparaître, la vraie Muse chrétienne, la Madone...

\* \* \*

Cependant, je l'ai dit, c'est tout d'abord à l'humanitarisme socialiste que j'allai demander une morale.

Première surprise: je dus constater que tous les jeunes camarades avec lesquels j'étais en rapports vivaient en réalité sur un autre fonds, ou voguaient en pleine incertitude, en pleine confusion. Parmi les premiers se rangeaient tous ceux qui, plus ou moins consciemment, prenaient leur règle de vie dans un christianisme très laïcisé. Et en particulier les « socialistes chrétiens ». Les autres étaient livrés à leurs dispositions naturelles, c'est-à-dire à un désarroi dont je surprenais le secret dans leurs propos et jusque dans leurs gestes et leur physionomie. Il était manifeste qu'ils ne trouvaient chez nous aucun appui, rien qui pût les préserver des désordres moraux particulièrement meurtriers à cet âge.

Je ne veux point qu'on me fasse dire que le milieu socialiste soit corrompu. Par le fait même que mes camarades avaient souci de perfection sociale, ils étaient préservés du cynisme. Un cynique eût été parmi nous un objet de mépris. Les écarts dont je fus témoin n'avaient rien de crapuleux. Ceux qui s'y abandonnaient, au fond d'eux-mêmes, en souffraient. Mais ils ne savaient comment s'en libérer. Car la spéculation humanitaire n'est qu'une fragile barrière contre les sollicitations de l'animalité. Et leur trouble même m'était une leçon.

Ce trouble était profond. Parmi les intellectuels qui fréquentaient nos séances, quelques-uns commençaient à catholiciser, tout en fleuretant avec le communisme. L'un d'entre eux — étudiant en théologie — exhibait volontiers un missel. Cette attitude m'exaspérait. Je n'y voulais voir qu'un lâche snobisme. Je n'arrivais pas à concevoir qu'on pût demeurer, ne fût-ce qu'un seul jour, sur une position aussi radicalement fausse. Cette alliance des extrêmes devait, en effet, provoquer une explosion intérieure qui amena tel de mes camarades à la conversion, tel autre au scepticisme.

Quant à moi, je m'entêtais encore à demander ma



règle au socialisme lui-même. Depuis longtemps, je professais une *morale sociale* dont j'avais pris la substance dans les ouvrages du Dr F., qui lui-même l'avait pour une grande part construite en observant les mœurs des fourmis, insectes *sociaux* entre tous. Cette morale, très prisée dans nos milieux, revenait à une sorte de kantisme dont l'*impératif catégorique* serait purement extérieur: le bien social. Je me la formulais à peu près en ces termes: chacun de tes actes doit être tel que, généralisé, il produise le bien commun, ou du moins qu'il n'y contredise pas. Ou encore: tout ce qui est social est moral, tout ce qui est antisocial est immoral. Et cela, en principe, me paraissait tout à fait suffisant, clair, irréprochable. C'est à l'épreuve que les lacunes me devinrent évidentes.

J'avais, tout en le blessant, hélas, trop souvent, un sens très aigu de la *pureté* morale.

Un vieux camarade, que je considérais comme la « morale sociale » incarnée, me tint un jour, sur les femmes, un propos dont je ris de prime saut, mais qui me laissa une pénible impression. Il s'agissait de la beauté physique, à laquelle il voulait me convaincre de n'attacher aucune importance. Un chrétien m'eût dit: c'est à l'âme qu'il faut regarder, et je l'aurais compris. Lui me disait: qu'importe la beauté, toutes les femmes sont des femelles. Voilà le trait dans sa brutalité, que j'atténue encore. Et cependant, l'intention était louable: choisir sa compagne sans s'arrêter à l'apparence, cela pouvait se réclamer de la plus pure morale sociale. Mais pourquoi cet argument? En cette circonstance, je compris que le sens de la noblesse et de la pureté manque à cette prétendue morale.

C'est ainsi que je finis par distinguer une foule de « nuances » et de délicatesses, dont l'inobservance me paraissait plus immorale, plus dégradante que le vol et l'assassinat. J'étais — et je suis encore — un antialcoolist convaincu. Pourtant un ivrogne m'inspirait moins d'aversion que tel *moraliste* capable de froisser d'un mot mes plus intimes scrupules.

D'où dériveraient ces scrupules ? D'un profond amour de la Beauté dont je rends grâces aux Muses. Car elles m'ont sauvé de la morale utilitaire. Un acte peut *paraître* utile ou indifférent, et conforme par conséquent à la « morale sociale » — et être laid. Par exemple : Hæckel et d'autres ont demandé, en vertu d'un *eugénisme* prétendu scientifique, qu'on enlevât la vie aux nouveaux-nés anormaux, faibles ou mal conformés, ou qu'on tuât les malades incurables et les déments quand leur cas est désespéré. Ou encore qu'on mît, toujours sous couleur d'eugénisme, telle catégorie d'hommes et de femmes hors d'état de se reproduire. Et tout cela est assurément humanitaire. Mais cela insulte à certaine Beauté que les siècles chrétiens nous ont léguée — et ce ne peut être moral, ce ne peut être utile même, en dépit de l'apparence. Toutefois, ce sentiment restait confus, et la doctrine régnait encore sur mon intelligence. J'étais prêt, dans le feu de la discussion, à défendre avec âpreté les pires formules de cette fausse morale, que mon cœur repoussait déjà, qui commençaient à m'offusquer.

Ainsi l'on voit, dès maintenant, s'esquisser le second divorce entre l'intelligence et le cœur, entre la doctrine socialiste *avec tout ce qui la constitue en règle de vie*, et ces aspirations vers la beauté et vers la pureté.

Désormais, il y a de nouveau deux hommes en moi : le théoricien qui développe ses thèses dans le *Droit du Peuple*, et le chercheur anxieux, le pèlerin de l'Absolu, que le matérialisme ne peut plus satisfaire, qui appelle de toute son âme autre chose — il ne sait encore quoi.

Mais, objectera-t-on, celui-là peut partir en quête, il peut découvrir n'importe quoi, même le catholicisme : cela ne l'empêchera pas de demeurer collectiviste. Il n'y a aucune commune mesure entre les besoins de l'âme et la « socialisation des moyens de production. »

Cette objection procède d'une erreur qui consiste à ne voir dans le socialisme que la doctrine économique. Or, il recèle bien d'autres choses qui ne peuvent échapper

qu'au profane. Il suffit du reste de parcourir la liste des livres répandus par les services de propagande pour se rendre compte qu'il serait absurde de vouloir réduire le socialisme au seul collectivisme. La locomotive et les premiers wagons, voilà sa part. Qu'on explore le reste du train. On y verra la place de choix qu'occupe l'athéisme militant. On verra que la plupart des libres-penseurs actifs sont socialistes, parce que le matérialisme historique s'accorde à merveille avec leurs postulats. Réciproquement, on constatera que presque tous les chefs socialistes sont athées — même quand ils se disent chrétiens, et, dans ce cas, il est rare qu'ils professent la moindre croyance surnaturelle.

Un exemple, afin de fixer les idées. La « morale sexuelle » qui a officieusement cours dans le parti ressort soit à un matérialisme pseudo-scientifique, soit à l'évangile rousseauiste des instincts. Elle comprend et excuse l'union libre, le divorce et la limitation des naissances, et quant à celle-ci, on peut même affirmer qu'elle la prescrit. Entre cette morale et l'ascétisme chrétien, il y a une opposition profonde, irréductible. Et quand je parle de l'ascétisme, j'entends celui de l'*Imitation*, que l'Eglise propose au commun des fidèles, sans le réserver à l'héroïsme des anachorètes. Les chefs socialistes s'y méprennent absolument, car ils ignorent tout des exigences précises de la morale chrétienne. Quand ils en savent quelque chose, c'est qu'ils sont en contact direct avec les catholiques. Ils deviennent alors ouvertement anticatholiques, alliés de la libre pensée et de la franc-maçonnerie contre l'Eglise. Les lamentations de Péguy n'y ont rien changé. C'est Jaurès qui a triomphé, et c'est Jaurès qui était dans la logique du socialisme authentique en prêtant la main à la spoliation combiste. Péguy s'est longtemps meurtri à cette fatalité, pour avoir mésestimé la force des doctrines, pour avoir cru qu'on pouvait lier la « mystique » socialiste au christianisme par le truchement de la vieille « mystique » républicaine. A ce sujet, son expérience vaut d'être méditée.



Le socialisme ne dit pas, avec Rousseau : l'homme est naturellement bon, et c'est la société qui le corrompt. Il professe que l'homme est naturellement *neutre*, si je puis dire, et que l'organisation sociale, selon qu'elle est juste ou injuste, l'élève ou le dégrade. En fait, cela revient, pour la plupart de ses interprètes, à attribuer à l'organisation actuelle de la société tous les maux, toute l'immoralité dont nous sommes affligés. C'est par ce biais que nous revenons à Rousseau. De là la croyance diffuse que, dans une société meilleure, les instincts de l'homme, en se déployant, tendront forcément vers le bien. Que la débauche sexuelle, par exemple, est une tare imputable surtout au capitalisme, et qui s'atténuera jusqu'à disparaître dans la Cité future où règnera une heureuse et salubre liberté.

M. Léon Blum, l'oracle des socialistes français, nous fournit un frappant témoignage de cet état d'esprit dans son livre *Du Mariage*, qui vient d'être réédité. Voici comment il s'exprime :

« La vie d'aventures *doit* précéder la vie du mariage. » Et, parlant des jeunes filles, il ajoute :

« La liberté de l'instinct ne gâtera donc pas la fraîcheur de leur jeunesse. Elles reviendront de chez leur amant avec autant de naturel qu'elles reviennent à présent du cours ou de prendre le thé chez une amie... »

« La virginité rejetée gaiement et de bonne heure n'exercerait plus cette singulière contrainte faite à la fois de pudeur, de dignité, et d'une sorte d'effroi. Ce que nous jugeons, *malgré nous*, une défaillance et une faute chez une fille réfléchie, nous paraîtra toujours naturel et avenant chez une fillette à peine nubile, et dont le corps seul a grandi. »

Voilà l'aboutissement logique, dans ce domaine, du matérialisme marxiste mâtiné d'angélisme humanitaire. Les Soviets, qui s'y connaissent un peu, ont accrédité en Russie une « morale » toute pareille. Un journal socialiste a dit à propos du livre de Blum : « C'est un essai futuriste et littéraire » (*sic*). Il n'importe. Pour qu'un chef socialiste

s'abaisse à de semblables « essais », il faut bien que dans son milieu ils paraissent admissibles, et qu'ils n'attirent pas à leur auteur ce qu'il mériterait, une maîtresse volée de gifles. Ce livre est à coup sûr tombé aux mains de milliers de jeunes gens et de jeunes filles. Son auteur cherche à le répandre encore. Quant à ses répercussions morales, il n'est que trop facile de se les figurer.

*Futuriste* est bien dit. Entendez que la morale de Blum est la fausse candeur, la fausse pureté de la Cité d'Utopie où le socialisme veut entraîner les masses, et qui sera, au bout du compte, l'éden des instincts. Cent textes le prouveraient, qu'on peut trouver dans les brochures semées à tous vents par les services de librairies socialistes. Il n'y a pas là-dessus le moindre doute. Le tout est de savoir si cette morale mérite son nom ou si elle n'est qu'une imposture. S'il faut aller chercher des directions dans le livre de Blum, dans la *Morale sexuelle* d'un illustre médecin, dans l'*Education sexuelle* de Jean Marestan, dans les tracts malthusiens — ou chez les maîtres de la morale chrétienne. Au sujet du livre de Marestan, je ne puis m'empêcher de noter le mal que me firent ses descriptions — à la manière du Zola de *Fécondité* — où la sainteté de l'instinct est lyriquement exaltée en même temps que les recettes du néo-malthusianisme y sont minutieusement consignées. Corruption d'autant plus grave qu'elle se présente avec tout l'appareil d'une morale qui prétend extirper les anciens « préjugés ». Ce livre m'avait été fourni par l'Administration du *Droit du Peuple*.

Je sais bien ce que les socialistes peuvent répondre à cela. Trois ans de polémique me l'ont enseigné. Ils répondent que ces divers courants ne doivent pas être confondus avec le socialisme lui-même, que diverses conceptions morales peuvent, sur certains points, se heurter en son sein, mais que dans son impulsion foncière, le socialisme reste sain, reste moral. Cela peut être dit de bonne foi, par des gens très respectables. *Je tiens d'ailleurs à spécifier de la manière la plus énergique que le niveau moral des socialistes,*

*en général, est beaucoup plus élevé que celui de certains milieux bourgeois et capitalistes décadents. Je n'accepte aucune sorte de solidarité avec la société actuelle à ce point de vue.* Certaines revendications socialistes portent le sceau de la moralité et les protestations qu'elles soulèvent sont souvent inspirées par l'égoïsme et l'hédonisme d'une caste de jouisseurs et de dilapidateurs. C'est le christianisme et le socialisme qui vont, ainsi qu'on le verra, se confronter en moi dans leurs exigences morales, dans leur essence même; et il me faudra conclure qu'en dépit de rencontres toutes fortuites les deux doctrines s'opposent irréductiblement. Or, mon expérience me permet d'affirmer, de la manière la plus catégorique, que la *doctrine morale* ci-dessus exposée est celle qui *domine* chez les intellectuels socialistes. C'est elle qui constitue, sous ce rapport, l'atmosphère intellectuelle du parti, que j'ai respirée pendant plusieurs années à mon détriment. J'ai payé assez cher le droit d'en parler comme je le fais. Deux ou trois de mes amis intimes, qui eux aussi, se sont éloignés du socialisme, l'ont éprouvé pareillement. Si donc certains écrivains socialistes pensent se prévaloir de la *moralité* qui règne encore dans les rangs du parti, ils se trompent. *Car celle moralité n'est qu'un reliquat du christianisme que la vraie pensée du socialisme marxiste tend à détruire.* S'il disparaissait, ce reliquat, on verrait — certains signes déjà doivent le faire comprendre — que le socialisme est incapable de donner au peuple une ferme et saine direction morale. Ses chefs entretiennent à ce sujet des illusions meurtrières. Ils n'ont aucune idée de la gravité, de la difficulté profonde du problème. Ils se sont jusqu'à ce jour, contentés de formules idéalistes, de lieux communs humanitaires qui ne vont qu'à l'épiderme, qui ne sont de nul secours dans les luttes de chaque jour.

Engels proclame: « Nous repoussons toute tentative de nous imposer un système quelconque de morale éternelle, définitive, désormais immuable, sous prétexte que le monde moral a aussi ses principes permanents supérieurs à l'histoire et aux diversités ethniques. »



Or, qu'est-ce que la morale chrétienne, sinon l'affirmation constante de ces principes éternels, immuables, définitifs ? Celui qui en repousse le joug n'est pas chrétien. Et dira-t-on peut-être qu'Engels a parlé en son nom personnel, et que son opinion n'engage point le socialisme ? C'est fort possible. Ces sortes de fuites nous sont devenues familières. Mais alors, qu'est-ce que le socialisme ?

« Nous affirmons, au contraire, poursuit Engels, que toute théorie morale a été jusqu'ici le produit, en dernière analyse, de l'état économique de la société à l'époque correspondante. »

De sorte que la « théorie morale » de saint François d'Assise serait, en somme, le produit de l'économie du XIII<sup>me</sup> siècle....

On ne refait pas une morale qui puisse affronter la morale chrétienne. Et la prétention de s'assimiler « ce qu'il y a de bon » dans le christianisme est d'un ridicule insondable. J'ai connu plusieurs « grands hommes » de ce temps qui portaient dans leur tête le plan d'un monde nouveau. J'ai éprouvé qu'ils ne sont rien devant le Maître, les Apôtres et les Saints. Et quand je les vois en train de reviser l'échelle des valeurs chrétiennes, je ne puis m'empêcher de songer à la voix solennelle de l'Eglise disant du fond des siècles :

*Vere, dignum et iustum est, aequum et salutare....*  
Celui qui a entendu cette voix, celui qui a compris ce message est à jamais dégoûté de la sagesse du monde. Ce qui est vrai, juste, digne, salubre et équitable, c'est à la Mère des croyants qu'il le demande, non à sa propre science ou à celle des docteurs de ce siècle.

RENÉ LEYVRAZ.

---

## LÉGENDE

---

Grâce à la générosité de plusieurs paroissiens, grâce à l'esprit de courage et de sagesse de M. l'abbé Etienne Dumas, l'élégante église dont nous présentons la photographie a été édifiée à Echarlens par M. Dumas l'architecte de Semsales. La voûte en caissons a été peinte de la manière la plus inattendue et la plus variée par M. Alexandre Cingria dont un vitrail figurant la parabole des vierges sages et des vierges folles a été posé. Autre vitrail de M. H. Broillet.

La porte du tabernacle de l'église de Corsier, exécutée par M. Marcel Feuillat, donne prétexte à une petite explication sur les tabernacles. Nous la tirons d'une conférence faite à l'Ecole des Beaux-Arts de Lille par M. l'abbé Vanstenberghe.

Les tabernacles datent du XVI<sup>me</sup> siècle.

A l'époque des persécutions, les fidèles emportaient souvent l'Eucharistie dans de petites casselles (arcæ). De bonne heure on la conserva dans des récipients en forme de colombes ou de tours, auxquels s'ajoutèrent, dès le IX<sup>me</sup> siècle, des pyxides. La colombe rappelle le Saint-Esprit par l'opération duquel le Verbe s'est incarné. La tour était l'image du Saint-Sépulcre où fut renfermé le corps du Christ, et qui était construit, dit saint Grégoire de Tours, en forme de tour. La pyxide (mot grec qui signifie : boîte) n'était qu'une tour plus petite.

Colombes et tours étaient suspendues au baldaquin (ciborium) surmontant l'autel dans les basiliques. Au moyen âge, à défaut de ciborium, on plaça souvent la colombe eucharistique dans une sorte de petite tente en forme de tour attachée par une poulie à une lampe métallique dont la crosse dominait l'autel. Parfois la colombe au lieu de contenir les hosties, portait au bec une pyxide. D'autres fois la pyxide elle-même était suspendue dans une bourse.

C'est de la pyxide que dérivent nos ciboires, dont le nom se rencontre déjà en 1376, dans un inventaire de la Sainte-Chapelle. Au XII<sup>me</sup> siècle, paraissent les pyxides pédiculées. Au XV<sup>me</sup>, leur coupe devient plus grande, parce que les hosties sont conservées en plus grand nombre pour donner la Communion hors de la messe. Au XVI<sup>me</sup>, leur couvercle perd la charnière qui l'attachait à la coupe.

Quand on ne suspendait pas la réserve eucharistique au-dessus de l'autel, on la déposait près de lui, soit dans un placard creusé

dans la muraille du côté de l'évangile, soit dans une haute tourelle de bois ou de pierre adossée au mur ou à un pilier. Certaines de ces tourelles (ou repositoires) sont des merveilles d'élégance et de richesse architecturale; ainsi, sans parler de ceux de Louvain, de Nuremberg ou d'Ulm, les repositoires de Flêtre et de Marquette-en-Ostrevant dans le Nord (XVI<sup>me</sup> et XVII<sup>me</sup> siècles), qui ne comptent pas moins de cinq ou six étages de colonnes, de pilastres et de galeries encadrant des statues ou des bas-reliefs.

Vint le moment où l'ont établi, sur l'autel même, l'armoire destinée à contenir le ciboire. Dès lors, les reliquaires des saints font place au tabernacle du Dieu vivant; ils disparaissent ou du moins s'écartent pour laisser à l'Hostie la place d'honneur.

Il n'est pas nécessaire que chaque autel ait son tabernacle. Le tabernacle ne doit pas être « tournant », il ne peut être traité comme un accessoire, ni dissimulé de manière à servir de base à quelque statue, à des vases de fleurs, à des reliquaires; il ne doit pas être surmonté d'une « exposition » fixe.

L'église de Corsier est dédiée à saint Jean-Baptiste. C'est lui qui est représenté sur la porte du tabernacle, comme pour introduire au mystère de la divine Présence. Il a le regard dur et irrité, encore tourné contre les Pharisiens et les Sadducéens, mais il tient déjà contre son cœur, avec une tendresse immense, toute pleine de ménagements et d'appréhensions l'agneau au nimbe crucifère, l'Agneau de Dieu.

La porte, d'environ 60 cm., est en bronze ciselé; elle se détache d'un tabernacle en marbre vert et noir de manière à frapper les premiers regards. Elle résulte d'un bel et pur effort pour enclore l'émotion de la vie dans quelques grandes lignes simples et décoratives, pour rejoindre en quelque sorte la géométrie secrète de la nature, pour atteindre au style.

---







## ROME ET STOCKHOLM

---

### IV. LE ROYAUME DE DIEU : SYNTHÈSE CATHOLIQUE ET ANTINOMIES PROTESTANTES

**E**N cherchant précédemment si l'effort de Stockholm était bien dans l'axe du protestantisme, il nous est apparu que, par ses tendances authentiques, le protestantisme fut porté à méconnaître de plus en plus gravement ces réalités surnaturelles qu'il faut désirer d'abord et par-dessus tout, et qui sont, à nos yeux, le centre, le lien, l'essence même du Royaume de Dieu. La doctrine catholique sur le Royaume, précisément parce qu'elle est divine, représente un sommet spirituel où s'harmonisent des vérités difficilement conciliables, celles par exemple de la motion divine et de la liberté humaine, de la grâce et de la nature, de la matière et de l'esprit, de l'individualité et de la solidarité. « Il y a, dit Pascal, un grand nombre de vérités, et de foi, et de morale, qui semblent répugnantes, et qui subsistent toutes dans un ordre admirable. » Mais pour les hérétiques « ne pouvant concevoir le rapport de deux vérités opposées, et croyant que l'aveu de l'une enferme l'exclusion de l'autre, ils s'attachent à l'une, ils excluent l'autre, et pensent que nous, au contraire ». En brisant



la doctrine catholique sur le Royaume, on va perdre, en effet, le secret de l'ordonnance universelle; faire divorcer la nature et la grâce, la matière et l'esprit, l'individu et la société, la liberté et l'autorité; et préparer une efflorescence du règne des *antinomies*, des *séparations*, des *parallélismes*, des *harmonies préétablies*...

Après un mot très rapide sur la manière dont l'univers et la nature se rangent sous la grâce suivant la conception catholique du Royaume, nous aimerions rappeler comment le Royaume fut scindé par Luther en deuxmoitiés que le protestantisme cherche aujourd'hui à rajuster.

### 1. Le Royaume de la fin des temps.

« Seigneur, est-ce que vous n'allez pas reconstituer le Royaume d'Israël ? » (Act. I, 6.) Ce Royaume d'Israël dont les magnificences passeront celles du paradis perdu, il sera reconstitué, en effet, lorsque le Fils de l'homme, paraissant en majesté et « assis sur le trône de sa gloire » (Matt. xxv, 31), aura dit: « Voici que je fais toutes choses nouvelles » (Apoc. xxi, 5). Alors l'univers visible, vieilli « comme un manteau » (Ps. ci, 27), sera changé, son ordonnance sera rebrassée, « des cieus nouveaux et une terre nouvelle » (Apoc. xxi, 1) seront la demeure préparée pour accueillir les ressuscités. Alors les *corps des élus* seront reformés; pleinement soumis à l'empire des âmes incorruptibles, immortelles et glorifiées, ils auront part à l'incorruptibilité, à l'immortalité et à la gloire. « Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité... afin que s'accomplisse la parole qui est écrite: La mort a été engloutie pour la victoire » (I. Cor. xv, 53-55). La mort, en effet, ne franchira pas le seuil de ce Royaume, « et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur » (Apoc. xxi, 4). C'en sera fini des *combats intérieurs* entre l'esprit et la chair, entre la grâce et la nature, qui déchirent secrètement nos

cœurs : ces « premières choses » seront évanouies ; les mouvements des passions purifiés, les actes des facultés sensibles et spirituelles, se rangeront d'eux-mêmes et sans effort sous l'hégémonie d'une intelligence tout emplie de la lumière de gloire. Plus de conflits de la *personne et de la société* des biens particuliers et du bien universel : les multitudes des anges et des élus, rassemblées autour de la Vierge par des liens de vie d'une délicatesse infinie et d'une complexité sans confusions, seront pour jamais assujetties au Christ, « premier né d'entre les morts, Prince des rois de la terre, et vivant aux siècles des siècles » (Apoc. I, 5 et 18). Royaume de l'Israël nouveau, Jérusalem de l'éternité dont les pierres seront vivantes ; Cité qui « n'a besoin ni du soleil ni de la lune, car la gloire de Dieu l'illumine et l'Agneau est son flambeau » (Apoc. XXI, 23).

Les Apôtres avaient vu Jésus *inaugurer* ce Royaume de la fin des temps. La nature extérieure, la vie et la mort, les démons et les anges lui obéissaient. Lors de la Transfiguration, ses vêtements étaient devenus blancs comme la neige et son visage éclatant comme le soleil. Puis Jésus était ressuscité, il était sur le point de retourner à son Père, de s'élever aux cieux. N'allait-il pas, enfin, selon sa promesse, « *lirer à lui toutes choses* » ? (Jean XII, 32). Il est « les prémices de ceux qui se sont endormis » (I. Cor. xv, 20). Ne serons-nous pas ses « cohéritiers » pour « être glorifiés avec lui » (Rom. VIII, 17), et la création elle-même tout entière, « assujettie maintenant à la vanité », ne sera-t-elle pas « affranchie de la servitude de la corruption pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu » ? (Rom. VIII, 21). Certes ces prodiges s'accompliront, cela est *dû*, cela est *normal*. Mais *au temps fixé par Dieu*. « Et comme tous meurent en Adam, de même aussi tous seront vivifiés dans le Christ, mais chacun en son rang : comme prémices le Christ ; ensuite ceux qui appartiennent au Christ, lors de son avènement ; puis ce sera la fin, quand il remettra le Royaume à Dieu et au Père.... Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort, car Dieu a tout mis sous ses pieds »

(I. Cor. xv, 22-25) et n'a rien « laissé en dehors de son empire » (Hébr. ii, 8). « Et lorsque tout lui aura été soumis, alors le Fils lui-même se soumettra à Celui qui lui aura soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous » (I. Cor. xv, 28). Voilà le retour, le second avènement de Jésus où les êtres seront reclassés ; voilà cette « Parousie » glorieuse, qu'avec les Apôtres, les fidèles de tous les temps appellent — sans que les exégètes rationalistes ou libéraux puissent jamais savoir à quel titre — de toutes les forces de leur espérance ; elle sera le signal du moment formidable où le moule du vieux monde, sous la pression intérieure de la grâce qui, pendant des siècles aura surabondé, commencera par sauter en morceaux... Mais ce n'est pas à nous de « connaître les temps ni les moments que le Père a choisis dans sa puissance » (Act. i, 7) pour faire paraître l'état définitif de son Royaume.

## 2. *Le Royaume de Dieu parmi nous.*

Depuis les jours du Messie, il est vrai, le Royaume de Dieu demeure au milieu de nous. Mais il revêt des apparences moins éclatantes ; il figure, comme à l'état initial et d'une manière encore voilée, la victoire de Dieu sur le monde.

C'est d'abord, essentiellement et principalement l'Eglise, c'est-à-dire l'organisation visible voulue par Jésus pour sanctifier les hommes et pour les orienter vers leur fin surnaturelle invisible : à savoir l'union, par l'humanité du Christ, aux trois personnes de la Sainte Trinité.

C'est ensuite, conséquemment et secondairement le monde, non plus dans l'état désordonné où l'ont jeté les passions humaines, mais purifié par le contact de l'Eglise, et ramené aux vraies lois naturelles qui lui furent assignées lors de la création <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Nous appliquons ici, à l'ordre social, la distinction classique



La première aimée doit donc être l'Eglise: avec ses buts propres qui sont surnaturels, ses vérités reçues d'en haut, ses sacrements que traverse la grâce, son ordonnance visible, image d'une invisible et plus mystérieuse unité. Elle est l'Israël nouveau en marche à travers le désert vers l'éternité. L'Eglise, dont les habits ont parfois la couleur de la terre, mais dont le cœur et l'intelligence sont de feu. Royaume de Dieu où le blé et l'ivraie, les membres spirituels et les membres charnels, les élus et les réprouvés n'ont pas encore été démêlés, Royaume imparfait, par conséquent, mais soutenu néanmoins par une force divine pour annoncer au monde les moyens du salut surnaturel. L'Eglise ne saurait abaisser jamais le droit au fait, les doctrines à la « vie », le surnaturel au naturel, l'esprit évangélique à l'esprit « moderne ». Elle ne saurait modifier jamais les formules très hautes exprimant les rapports selon lesquels s'agencent l'action divine et l'effort humain, la grâce et la nature, la foi et la raison, ses fins éternelles et les fins temporelles de l'Etat. A elle surtout convient ici-bas le nom de Royaume de Dieu.

Le « reste » sera l'ordre du monde qui doit venir en second et par surcroît. L'Eglise est comme suspendue au ciel, non fondée en terre. Au besoin, elle peut

---

que font les théologiens entre la grâce *élevante* et la grâce *guérissante* (1<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, qu. 109). Lorsque Dieu a voulu, par une miraculeuse intervention, réparer en l'homme les ravages du péché, il lui a donné une grâce dont le rôle est double: 1<sup>o</sup> elle proportionne l'homme a des buts jusqu'alors inaccessibles (sous cet aspect, la grâce est dite *élevante*); 2<sup>o</sup> elle guérit peu à peu les blessures qui désorganisent son être moral (sous cet aspect la grâce est dite *guérissante*, *médicinale*). Ainsi peut-on dire de l'Eglise: 1<sup>o</sup> qu'elle instaure un ordre social tout surnaturel: voilà ce qu'il faut aimer premièrement; 2<sup>o</sup> qu'elle restaure l'ordre social naturel lésé depuis le péché: voilà ce qui vient par surcroît, et qui est nécessaire non pas précisément à l'essence mais à l'intégrité du Royaume.

exister avant que soit rectifié le monde, et elle n'a pas attendu, pour vivre, la victoire de Constantin. Mais s'il y a *distinction* entre son organisation et celle du monde, il n'y a cependant pas *séparation*. D'intimes connexions les rassemblent. Tous les principes qui désagrègent la nature tendent, de soi, à détruire l'Eglise. Et, d'autre part, l'Eglise vise sans cesse à rétablir l'ordre humain, afin que s'éloignent les discordances et que le Royaume de Dieu sur terre soit intégral. En plus de ce qui la concerne directement, elle critique les formules dans lesquelles l'ordre naturel essaie de se définir, elle les répudie, les corrige, les ratifie ; elle sait, par exemple, comment se distinguent et se concilient l'intelligence et la volonté, la liberté et l'autorité, l'individualité et la solidarité, l'art et la moralité..., et celui de ses enfants qui a déterminé avec la plus admirable des patiences et des pénétrations les rapports fonciers tant des créatures entre elles que de l'univers avec Dieu, qui a déterminé encore comment ces rapports ne sont pas détruits, mais sauvegardés et surnaturalisés par la grâce, saint Thomas d'Aquin, elle en a fait le Docteur de sa préférence.

L'Eglise dresse au-dessus du tumulte et des contradictions du monde le clair étendard des valeurs spirituelles issues du Christ. Hélas ! elle ne parvient pas toujours à faire monter le fait jusqu'au niveau du droit, l'esprit du monde jusqu'au niveau de l'esprit du Christ : « A présent, nous ne voyons pas encore que toutes choses soient soumises » au Christ (Hébr. II, 8), et la création tout entière est comme « dans les douleurs de l'enfantement » (Rom. VIII, 22). Mais elle compte d'innombrables et splendides *réussites* dès que son influence se déploie sans être gênée par les insuffisances et les résistances des cœurs. Réussites sociales : il faudrait parler ici des temps comme ceux de saint Louis<sup>1</sup> ; des merveilles du régime électif chez les

---

<sup>1</sup> Réalisations qui semblent voulues de Dieu pour illustrer sensiblement la vérité, mais trop pures, trop belles, pour durer

Chartreux, par exemple ; de la miraculeuse unité de l'Eglise elle-même. Réussites individuelles : ses vrais enfants qui sont les saints, elle les attire des régions de la confusion et de la dispersion jusque sur les hauteurs où se fondent les manifestations apparemment inconciliables de la vie chrétienne. Qu'on songe à la manière prodigieuse dont se sont composés, en saint François d'Assise, la mortification et la joie, en saint François de Sales l'ataraxie et le zèle, en saint Louis le nationalisme et le catholicisme, en saint Bernard l'abandon et le souci du siècle, en le bienheureux Angelico l'art et la spiritualité, en sainte Catherine de Sienne le sens de la liberté et de l'autorité, de l'individualité et de la solidarité, en saint Thomas d'Aquin le goût

---

longtemps. *Bonum est nos hic esse...* Régime bon, régime mauvais, les catholiques n'ont jamais la permission de dormir : leur Royaume ne pouvant *s'ajuster* à celui des « Autorités constituées ». « La vie surnaturelle apportée ici-bas par l'Eglise, royaume des cieux au milieu de nous, est d'une nature si transcendante, si proprement divine, que le catholicisme ne saurait jamais se trouver vraiment *chez lui* dans les royaumes de la terre, et que l'ordre de la charité dépassera toujours à l'infini l'ordre humain le mieux établi. L'Etat, comme tel, a des devoirs envers Dieu, et il faut, en raison de ces devoirs comme pour le bien des âmes, que l'Eglise et l'Etat soient unis... Tel est le droit, l'exigence de la justice, et c'est ce qui importe avant tout. En fait, pourtant, l'on doit bien reconnaître avec Claudel (Préface du livre de JACQUES RIVIÈRE : *A la trace de Dieu*) que, sauf quelques exceptions saintes dont elle nous convie à nous émerveiller, l'Eglise a presque autant souffert des princes chrétiens, pour défendre contre eux son indépendance, que des gouvernements antichrétiens, pour défendre contre eux son existence... S'il faut maintenir intactes les vérités concernant les nécessaires conditions politiques d'une droite vie humaine, il y a, en fait, un certain pessimisme sur le cours des choses humaines qui convient au chrétien, lequel n'a pas ici-bas de demeure, et qui le porte à ne pas compter beaucoup sur l'établissement de conditions politiques complètement et durablement bonnes. » JACQUES MARITAIN, *L'apologétique de Jacques Rivière*, Revue universelle, 1<sup>er</sup> juillet 1926.



du discours intellectuel et de la contemplation amoureuse, la science du prix extrême et du néant total de toute la création. Et quant aux demi-chrétiens (que nous sommes) est-ce pour eux un petit avantage d'être instruits *de ce qui est vrai* et *de ce qui est faux*, de ce qui conduit au meilleur et de ce qui en détourne, de ce qui sauve et de ce qui damne; de connaître la vraie Bonne Nouvelle; de savoir à chaque moment où est le droit pour y amener le fait, où est l'Évangile pour y amener le monde ?

### 3. Luther et la dislocation du Royaume.

Or, les principes spirituels qui sont la « forme » du Royaume de Dieu, la Réforme les a brisés ou faussés. Dans la nature et la grâce, la raison et la foi, l'Eglise et l'Etat, l'âme et le corps, l'intelligence et la volonté..., le catholicisme reconnaît des réalités *irréductibles* mais *inséparables* ou du moins étroitement connexes. Sa formule est toujours (avec les transpositions analogiques exigées par la nature des sujets): ni régime de *confusion*, ni régime de *séparation*, mais régime de *distinction*. Mais, depuis la Réforme, le « monde moderne » a changé de formule; partout où l'on disait *distinction* et *relations mutuelles*, il a dit soit *confusion*, soit *séparation*; et là-même où il a conservé le langage du catholicisme, il n'a pas su en garder le sens. Pourrait-on exagérer la portée de cette révolution ? D'elle-même, elle est capable de faire sombrer le christianisme authentique et, avec lui, la société. Les responsabilités remontent certes au-delà du XVI<sup>me</sup> siècle. Pourtant le vrai chef est Luther. C'est lui qui, ayant rompu d'abord la formule catholique résolvant un point de doctrine très haut et très difficile, celui des rapports de la nature et de la grâce dans l'œuvre de notre justification, a su promptement agrandir la brèche et y précipiter les foules. Ce théologien démagogue devenait dès lors l'inspirateur du « monde moderne » et de ses grands courants, et il a suffi d'un temps

assez restreint pour bouleverser à son instar la formule catholique dans ses applications à de nombreux points de théologie, de philosophie, de politique ou de sociologie.

C'est donc à propos d'un problème de théologie spéculative que Luther a cassé les premières mailles de la synthèse catholique. Il s'agissait de la délicate question de la part de Dieu et de la part de l'homme, de celle de la grâce et de celle de la liberté, dans la justification (c'est-à-dire dans la conversion, dans le passage du péché mortel à la sainteté). Les catholiques accordent unanimement que la justification de l'adulte est le résultat du concours, à des titres divers, de la grâce et de la liberté. La grâce *avec* la liberté, toutes deux *distinctes*, toutes deux *indispensables*, telle est la formule catholique<sup>1</sup>. La grâce n'entre pas en concurrence avec la liberté. La raison profonde en est que l'action divine et l'action humaine se déploient sur des plans différents (elles ne sont pas « univoques » mais « analogues », disent les théologiens). L'origine secrète des hérésies sur la liberté et la grâce consiste, au contraire, à imaginer que l'action divine et l'action humaine se déploient sur le même plan, qu'elles entrent en concurrence, que tout ce que fait l'une, est enlevé à l'autre (qu'elles sont plus ou moins « univoques »). La grâce *ou* la liberté, voilà l'anthropomorphisme qui demeure une tentation perpétuelle, formidable, pour les esprits ou bien peu métaphysiciens, ou bien peu avancés dans les voies spirituelles. Mais alors, il devient nécessaire de choisir : la justification sera l'œuvre *soit* de la liberté (et voilà le salut par les seules œuvres, le pélagianisme, et toutes les formes du naturalisme), *soit* de la grâce (et voilà le salut par la seule *foi*, le fatalisme et le pessimisme des premiers Réformateurs).

---

<sup>1</sup> C'est à l'intérieur de cette formule que les théologiens se divisent, les molinistes juxtaposant finalement la liberté et la grâce (causalité parallèle), les thomistes subordonnant la première à la seconde (causalité instrumentale) ; la formule des premiers étant : la grâce *et* la liberté, celle des seconds : la grâce *par* ou *à travers* la liberté.

Luther est tombé très tôt dans l'erreur d'opposer la *foi* et les *œuvres*. On trouve, certes, sans difficulté chez lui des rappels de la doctrine catholique sur l'harmonie du libre arbitre et de la grâce, mais son apport original est l'incompatibilité qu'il place entre l'action de Dieu et celle de l'homme, entre la foi, part exclusive de Dieu et les œuvres, part exclusive de l'homme. — Disjoindre ainsi la foi, part de Dieu, et les œuvres, part de l'homme, conduit fatalement à disjoindre l'homme *intérieur* qu'on fait dépendre des seules influences divines, et l'homme *extérieur* qu'on fait relever des seules initiatives humaines. A l'objection: « Si la foi est tout, si elle suffit à rendre pieux, pourquoi les bonnes œuvres sont elles prescrites ? Contentons-nous de la foi et ne faisons rien<sup>1</sup> », Luther répond, dès 1520, que bien que les œuvres bonnes ne fassent pas l'homme meilleur, il faut néanmoins s'y adonner, afin de « rendre le corps obéissant », de « chasser les mauvaises passions » ou « d'être utile au prochain ». Cependant, les œuvres, bonnes ou mauvaises, ne concernent que l'homme extérieur; l'homme intérieur leur demeure étranger, il ne saurait être sanctifié ni souillé par elles<sup>2</sup>. — Lorsqu'on a si complètement partagé l'individu, on est en bonne voie de partager le monde. On dira, par exemple: pas de rapports entre les œuvres civiles et l'homme intérieur, donc scission de la vie *politique* et de la vie *religieuse*; selon Luther, en effet, saint Paul enseignerait qu'il faut être soumis et obéissant aux autorités politiques « non pour

<sup>1</sup> *De la liberté chrétienne*, trad. M. GOGUEL, Luther 1926, p. 69.

<sup>2</sup> « Un chrétien consacré par la foi qui accomplit des bonnes œuvres, n'est ni perfectionné ni rendu plus chrétien par ces œuvres; il ne peut l'être que par l'augmentation de sa foi... Les bonnes œuvres ne rendent pas l'homme bon, mais l'homme bon accomplit de bonnes œuvres. Les œuvres mauvaises ne rendent pas l'homme mauvais, mais l'homme mauvais accomplit des œuvres mauvaises... Il est vrai que les œuvres rendent bon ou mauvais aux yeux des hommes, c'est-à-dire montrent au dehors qui est pieux ou qui est mauvais. » *ib.* pp. 72 à 74.



être sanctifié, mais pour servir librement par là le prochain et l'autorité, en accomplissant sa volonté librement et par amour »<sup>1</sup>. M. Maurice Goguel le reconnaît sans difficulté : sur le chapitre de la vie sociale « la pensée de Luther manque d'un ferme principe positif. Il admet que tout ce qui concerne la vie civile est régi par le droit naturel, c'est-à-dire par la coutume ; aussi s'en désintéresse-t-il et considère-t-il ce domaine comme abandonné au monde, c'est-à-dire livré à la puissance du péché »<sup>2</sup>.

Ces brèves indications suffiront à rappeler que les conflits intérieurs qui agitent le protestantisme moderne et qui, à propos de la notion du Royaume de Dieu, ont divisé les délégués de Stockholm, ont leur origine dans la *séparation* introduite par Luther entre la grâce et le libre arbitre, la foi et les œuvres, l'homme intérieur et l'homme extérieur, la vie chrétienne et la vie sociale. L'univers étant ainsi partagé en deux, il va falloir partager le « Royaume de Dieu » ou le reléguer dans l'une ou l'autre des moitiés.

Pour les partisans du salut par la foi seule, le Royaume de Dieu est invisible et « intérieur », on le porte en soi ; les réalités « extérieures », l'activité humaine et toutes ses œuvres n'y sauraient rien ajouter ou retrancher. Quoi de plus facile, dès lors, que de glisser au quiétisme, au fatalisme, au pessimisme<sup>3</sup> voire au manichéisme<sup>4</sup>, de se désin-

---

<sup>1</sup> *ib.* p. 79. — Cf. Harnack, selon qui on aurait tort de croire « que Jésus ait reconnu, en Dieu et en César, deux puissances voisines ou intimement unies. Il n'y a pas songé, et, au contraire, il a proclamé la séparation et la division (*Trennung und Scheidung*) de ces deux pouvoirs. Dieu et César gouvernent deux domaines tout différents. La difficulté proposée (par les Hérodiens), Jésus l'a résolue précisément en recourant à ces différences qui sont telles qu'aucun conflit ne peut plus éclater ». *Das Wesen des Christentums* 1920, p. 67.

<sup>2</sup> M. MAURICE GOGUEL, *Luther*, Introduction, p. 18.

<sup>3</sup> Si l'on considère non plus l'ordre spéculatif et théologique, mais l'ordre historique et psychologique, il faut mettre le pessi-

<sup>4</sup> Cf. TH. FLOURNOY, par exemple, qui, pour expliquer l'exis-

téresser du monde extérieur, de renoncer aux efforts nécessaires pour le conquérir et l'organiser sous le signe du Christ ? On n'ose plus le ravir aux puissances du siècle qui le réclament et le veulent ranger sous un autre signe. Luther abandonne au gouvernement des princes jusqu'à l'administration des Eglises et des paroisses. « Ainsi fut fondée la théorie qui légittima l'intervention constante de l'autorité politique dans la vie de l'Eglise, théorie qui a fait au plus haut degré des Eglises d'Allemagne des Eglises d'Etat <sup>1</sup>. »

A ce Royaume de Dieu cantonné dans le monde « inté-

---

misme à la source des erreurs de Luther. C'est la pensée de la corruption totale de l'homme et de l'invincibilité de la concupiscence qui pousse Luther a) à nier toute participation du libre arbitre à la justification, b) à défendre la thèse de la justice imputative, selon laquelle les péchés ne sont pas détruits mais simplement couverts ; c) à fausser, par conséquent, la doctrine de l'action divine dans ses rapports avec l'homme ; en un mot, à anthropomorphiser Dieu. — Notons encore que le pessimisme ne règne que dans une des moitiés de l'univers luthérien, la moitié des œuvres ; dans l'autre moitié règne l'optimisme de la foi-confiance, de la foi-suggestion, ancêtre des naïvetés modernes de la *Christian-Science*.

---

tence du mal, recourt carrément au manichéisme à propos duquel il déclare que « ce ne serait peut-être pas la première fois qu'une hérésie condamnée par les conciles se trouverait avoir raison contre eux et présenter plus de conformité avec la pensée du Christ que la tradition reçue » ! *Le génie religieux*, p. 52.

<sup>1</sup> M. MAURICE GOGUEL, *Luther*, introduction, p. 23. — Vinet regarde encore l'Etat comme une organisation toute païenne et pourtant indispensable. Mais il commence à stigmatiser les Eglises nationales. Harnack aussi. Avec Tolstoï, la défiance pour l'organisation tant ecclésiastique que civile, tourne à la haine : le nihilisme saccage ce que le pessimisme luthérien avait si longtemps toléré. Cf. par exemple, *Le salut est en nous* : « Si étrange que cela paraisse, toute église, comme église, a toujours été et ne peut pas ne pas être une institution non seulement étrangère, mais directement opposée à la doctrine du Christ », p. 73. « Le christianisme dans sa véritable signification détruit l'Etat », p. 249.

rieur » et « nouménal » et livrant à leurs destinées païennes les « œuvres », c'est-à-dire non seulement l'univers extérieur et visible, mais encore l'application, l'effort, le travail, les démarches de l'humanité — d'autres opposent un Royaume de Dieu qui s'enracine profondément dans le monde « extérieur » et « phénoménal ». Les Symboles de foi, disent-ils même, doivent être subordonnés à l'Action, car le salut est attaché non pas aux croyances mais aux œuvres ; les sentences du Jugement dernier (Matth. xxv) ne suffisent-elles pas à l'établir ? Vous ne serez pas examiné sur les persuasions où vous vous serez entretenu, mais sur ce que vous aurez accompli. Qu'importent donc les croyances sur la Sainte Trinité, la divinité de Jésus, la Rédemption, le baptême, le péché, la grâce ? Voici l'heure de donner l'assaut au « bloc du mal » et de tenter « le plus nécessaire et le plus poignant effort pour orienter les disciples du Sauveur vers un programme d'activité pratique, et cela sur le terrain de la vie en laissant de côté les questions doctrinales, liturgiques, ecclésiastiques »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Message de Stockholm à la chrétienté*, § 2. — Est-il même nécessaire de croire à l'individualité et à l'immortalité de l'âme, à la réalité de la vie future, à la valeur du culte extérieur ? M. Wilfred Monod ne l'estime pas. A l'entendre, « des trois dogmes de la religion naturelle » Dieu, l'âme et l'immortalité, le prophétisme d'Israël laissait tomber les deux derniers et « ne conservait que l'affirmation de Dieu ». Quant au sentiment qui inspire le culte extérieur « j'ose affirmer, dit M. Monod, qu'un pareil sentiment, pris en lui-même, n'a aucune valeur morale et spirituelle, pas plus que le gémississement du chien qui hurle à la lune ». L'Eglise, selon M. Monod, est admise à travailler à l'érection du Royaume, mais qu'elle n'oublie pas que ses soucis de doctrine, de liturgie, d'organisation, sont tout à fait provisoires et secondaires. L'immense erreur de vingt siècles serait d'avoir fait du christianisme une religion, c'est-à-dire une Eglise. Il représente au contraire l'état futur de la civilisation, le Royaume de Dieu universel et laïque, préparé par Karl Marx, Darwin, Esaïe, et dans lequel viendra quelque jour s'engloutir l'Eglise avec son organisation, son dogme, son sacerdoce et son culte. (*Dans quel sens le christianisme est-il une religion ?* Discours prononcé le 15 juin 1925 au Palais de Rumine, Univer-



La doctrine de Luther sur le salut par la seule foi était, comme on sait, tout le contraire de la doctrine de saint Jacques sur les œuvres. Luther, qui n'était pas homme à céder pour si peu, déclara que saint Jacques avait « dé-liré », que son épître était « de paille », contraire « à Paul et à toute l'Écriture sainte »<sup>1</sup>. Mais aujourd'hui les tenants du « christianisme pratique » trouvent naturel de reconnaître la vraie notion du Royaume dans un texte de saint Jacques sur la religion qui protège les orphelins et préserve des souillures du monde<sup>2</sup>. Après le salut par la foi sans les œuvres, le salut par les œuvres quelles que soient les formules de la foi ; après le fatalisme qui désespérait de maîtriser le monde, l'« activisme » qui renonce à déterminer la croyance ; après le pessimisme de la nature totalement corrompue, l'optimisme de la « confiance en soi »<sup>3</sup> ; après la religion d'essence individualiste, la religion à sympathies

---

sité de Lausanne, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de la Société vaudoise de théologie, Lausanne, édition La Concorde 1926). — Si nous citons cette étrange conférence où le désordre de la pensée paraît jusque dans le style et le choix des images, ce n'est pas que nous désirions la mettre au compte de tous les protestants ; c'est à cause de la notoriété de M. le pasteur W. Monod, et du rôle de premier plan qu'il eut à Stockholm où un délégué déclara : « Voilà l'homme le plus pieux que je connaisse ». (*Le Christianisme social*, p. 955.)

<sup>1</sup> *Préfaces de la traduction du Nouveau Testament*, trad. M. GOGUEL, p. 152 ; et GRISAR, t. III, p. 443.

<sup>2</sup> M. W. MONOD, *Dans quel sens le christianisme...* p. 28. — Notons un point cependant sur lequel on ne revient pas, un art où l'on ne cesse de « progresser » : l'art de ne point se gêner des Écritures. M. Monod, par exemple, après tant d'autres protestants, n'hésite pas à mettre en contradiction le « christianisme de Paul » et le « christianisme de Jésus » (*ib.* p. 2.)

<sup>3</sup> A mesure que se dépeuplait l'une des moitiés de l'univers luthérien (celle d'une *foi* supposant la croyance à la divinité de Jésus, au péché originel, au ciel et à l'enfer), l'optimisme de la foi-confiance semblait émigrer dans l'autre moitié (celle des *œuvres*, où logent les « bons sauvages », le « progrès nécessaire », les « droits de l'homme »).

sociales. Le Royaume de Dieu est disloqué. On l'a bien vu à Stockholm.

#### 4. *Le conflit de Stockholm.*

Les documents nous apportent l'écho d'une grande discussion entre luthériens et calvinistes<sup>1</sup> ; s'ils ont fait l'unité sur le mot Royaume de Dieu, ils ne l'ont pas faite sur la chose. Le *Message à la chrétienté* l'insinue discrètement<sup>2</sup> lorsqu'il confie au *Comité de Continuation* la tâche de « mettre au point » le vocabulaire, c'est-à-dire, comme le fait entendre M. W. Monod<sup>3</sup>, de révéler enfin à la chrétienté la vraie nature du Royaume. D'ailleurs, les textes explicites abondent. L'archevêque d'Upsal, Nathan Söderblom, écrit, par exemple, à M. Gounelle :

« On a vu aux prises deux conceptions fondamentales du Royaume, ou plutôt du Règne de Dieu... Le Règne de Dieu est-il une force immanente de l'humanité, un programme pour notre activité énergique et enthousiaste ? Ou bien, le Règne de Dieu est-il le jugement et le salut opéré par Dieu d'une manière inscutable au cours de l'histoire et dans son achèvement, une activité divine devant laquelle il faut s'incliner et adorer, même quand

---

<sup>1</sup> Le mot *calvinisme* désigne en Allemagne, avec une justesse qu'on pourrait contester, le protestantisme attaché aux œuvres. « Avant la guerre, raconte M. W. Monod, un étudiant allemand qui fréquentait notre Faculté de théologie, à Paris, me disait :

— Je lis un de vos volumes de sermons. Combien ils portent l'empreinte calviniste !

— Vous m'étonnez.

— Mais si, vous êtes disciple de Calvin par cette perpétuelle hantise des applications pratiques de l'Evangile dans le domaine moral et social. » *Le Christianisme social*, p. 893.

<sup>2</sup> § 13.

<sup>3</sup> « *Mettre au point notre vocabulaire* : voilà qui représente l'une des tâches les plus essentielles à remplir, pour préparer efficacement une future conférence du Christianisme pratique. » *Le Christianisme social*, p. 903.

notre pauvre intelligence n'y comprend rien ?<sup>1</sup> Le débat est encore celui-ci : Le Règne de Dieu peut-il opérer une conversion et une amélioration de la société humaine et de ses conditions ; ou implique-t-il seulement la régénération de l'individu ? Ces divergences de vues et de tempéraments ne se sont pas révélées à Stockholm d'une manière aussi crue et aussi simple que je l'indique ici. On peut parler d'activisme calviniste et de quiétisme luthérien. On peut aussi parler d'optimisme anglo-saxon et de conception plus compliquée, plus lourde et plus sombre du Christianisme du Vieux-Monde<sup>2</sup>. Ces deux conceptions ne se sont jamais rencontrées, autant que je sache, comme à Stockholm<sup>3</sup> ».

Voici maintenant une importante page de M. Gounelle :

« A Nicée, c'est la nature métaphysique du Christ qui avait divisé les représentants de la chrétienté en deux camps, celui d'Arius et celui d'Athanase. A Stockholm, bien que la dogmatique ait été officiellement exclue des débats, c'est tout de même la dogmatique à la fois la plus antique et la plus moderne du Royaume de Dieu qui a dominé tous les débats, tant il est vrai que l'action procède toujours de l'idée, pourvu que celle-ci soit une grande synthèse de pensées, de finalités et de passions.

Quels sont les desseins de Dieu à l'égard de l'humanité ? La première série des discours (ceux de W. Monod, de l'évêque Ihmels, du Principal Garvie, etc.) a fouillé cette question dont toutes les autres dépendent pour des croyants<sup>4</sup>. Et tout de suite

<sup>1</sup> Qu'on remarque la netteté du dilemme.

<sup>2</sup> Il est toujours bien grossier et bien peu « catholique », notons-le, de classer les choses de l'esprit selon les divisions ethniques et géographiques. Dans sa *Lettre au cardinal Gibbons*, Léon XIII refuse d'employer le mot *américanisme* pour désigner certaines erreurs pragmatistes venues d'outre-mer. L'Eglise est capable de sanctifier tous les tempéraments ethniques, comme de baptiser tous les nationalismes. Elle peut guérir les Etats-Unis de leur pragmatisme philosophique et religieux, et leur donner le sens des mystères les plus cachés. C'est la leçon du Congrès eucharistique si grandiose de Chicago.

<sup>3</sup> *Le Christianisme social*, p. 852.

<sup>4</sup> M. Gounelle s'exprimait un peu différemment dans sa réponse au superintendant Klingemann : « Quelle que soit, disait-il,



le conflit s'est manifesté, profond, irréductible en apparence. L'évêque de Saxe, Ihmels, qui a fait une très grande impression sur nous tous par sa piété, son éloquence fine, et qui va au fait, son intransigeance orthodoxe, qui s'achève toujours en cordialité, a concédé que Jésus était venu établir le Royaume de Dieu parmi les hommes, mais que ce Royaume « ne signifie rien d'autre que la royauté de Dieu ». « Ce n'est pas une société éthique, existant comme association de personnes et étendant son action par des conseils humains ». Dans sa nature essentielle, le Royaume de Dieu n'est que Sa royauté dans les cœurs humains que Dieu soumet à son obéissance. — Ihmels complète sa pensée, car il faut bien tout de même rejoindre le Christianisme pratique en un tel Congrès ! « Le Royaume de Dieu entre nécessairement en contact avec l'ordre social naturel du monde dans lequel vivent ceux qui confessent la royauté de Dieu..., mais le Royaume de Dieu est tout à fait distinct de cet ordre, parce qu'il appartient à l'ordre de la Rédemption. Il n'est ni un monde moralisé, ni un monde sublimé, mais une création absolument nouvelle. Il s'oppose à l'ordre commun du monde pour la raison que ce dernier a été infecté par le péché. » « *Ce monde est du diable* », nous criait Ihmels dans notre Commission I (Problèmes économiques), pour expliquer que le Royaume de Dieu n'avait rien de commun avec nos pauvres efforts humains dans le domaine social... Ihmels a fini tout de même par concéder que, si l'ordre naturel obéit à ses lois propres,

---

notre exégèse du Royaume de Dieu, spiritualiste ou réaliste, individualiste ou sociale, *peu importe après tout !...* » *Le Christianisme social*, p. 1094. — Ce n'est d'ailleurs pas la seule contradiction que nous puissions relever. Dans une étude sur la *lumineuse expérience de Stockholm, un soleil de minuit sur la Chrétienté universelle* (*Le Christianisme social*, p. 964.) M. GOUNELLE écrit : L'Eglise « reconnaît et accepte ses obligations dans le domaine des relations économiques, sociales, et internationales : *non pas comme son travail primordial* » lequel est la prédication de l'Evangile, « *mais comme un travail absolument nécessaire* », la prédication et la pratique de l'Evangile étant « dans une multitude de cas impossibles quand Milieux, Lois, Institutions sont réfractaires ou contraires ». Cette déclaration à laquelle M. Gounelle trouve « une immense signification » et « une portée pratique incalculable » est tout bonnement la formule catholique courante. Il faudrait seulement s'y tenir et donc *ne plus faire passer au second plan ce qui a trait à l'unité dans la prédication de l'Evangile, ni au premier plan ce qui concerne l'unité dans le domaine économique social et international !*

il faut essayer de le pénétrer de l'Esprit du Christ, mais « cette pénétration restera incomplète en cette économie, pour chacun et pour tous, à cause du péché »<sup>1</sup>. La création soupire: il faut pour remettre tout en place la seconde venue du Seigneur. La tâche de l'Eglise, c'est l'éveil de la foi personnelle. *Sola fides*. Toute la vie privée et publique ne peut jaillir que de la foi et de rien d'autre.

Le vieux luthéranisme a une façon de penser qui a déconcerté tout le monde, calvinistes, anglo-saxons et orthodoxes grecs. Cette réduction du Christianisme à une vie intérieure, quêtiste et eschatologique, aboutirait, si elle était conséquente, à abandonner les choses de ce monde, — principalement celles de la vie politique et sociale, — à *leurs lois propres, aux lois naturelles* (à leur « *Eigengesetzlichkeit* » !) Or, on sait de reste que ces lois de nature sont l'intérêt, l'égoïsme, la volonté de puissance..., et les guerres qui en résultent ! Ce luthéranisme a trouvé en Fr. Naumann, dernière manière, son idéaliste et tragique expression: et nous doutons fort que Luther lui-même, si humain, eût approuvé tout cela <sup>2</sup> ! »

Les orateurs du parti militariste allemand, incapables alors de reconnaître les premiers linéaments du Royaume de Dieu dans la Société des Nations, ont naturellement soutenu la thèse luthérienne de la séparation du Royaume et de la politique avec une netteté et une « brutalité » qui ont « bouleversé » M. Gounelle:

« Nous n'avons ici rien à faire ni avec le pacifisme ni avec la Ligue des Nations, ni avec l'idée d'arbitrage, toutes choses qui ne sont que des essais humains de régler les relations internationales au point de vue le plus expédient... C'est une tentation pour l'Eglise chrétienne d'interpréter en termes humains le sublime commandement de Dieu en ce qui regarde les relations internationales... L'Eglise doit être plus grande que son temps pour être

---

<sup>1</sup> Luther aurait ajouté: « Un chrétien consacré par la foi qui accomplit des bonnes œuvres, n'est ni *perfectionné* ni *rendu plus chrétien* par ces œuvres... les bonnes œuvres ne rendent pas l'homme bon, mais l'homme bon accomplit de bonnes œuvres » en vertu, sans doute, d'un mystérieux *parallélisme*, d'une secrète *harmonie préétablie* !... Mais, pour le reste, que l'évêque Ihmels est fidèle à Luther ! Il faudrait souligner chacune de ses expressions.

<sup>2</sup> *Le Christianisme social*, pp. 956 à 958.

la voix de Dieu, parce que Dieu est plus grand que tous les temps. » (Rapport du superintendant Dr Wolff <sup>1</sup>.)

« Il s'agit pour nous tous du Royaume de Dieu. Mais nous ne pouvons identifier ce Royaume avec un état quelconque de bien-être temporel, et nous ne pouvons croire qu'un état de choses soumis à nos facultés de travail puisse hâter l'arrivée de ce Royaume. Beaucoup moins encore saurions-nous accepter la croyance que la continuation de l'état présent des choses et des relations entre les nations soit un pas vers la réalisation du Royaume de Dieu. Il y a quatre siècles que Luther nous a enseigné de ne pas mêler les affaires de ce monde à l'idée du Royaume de Dieu et de ne pas marquer du nom chrétien un progrès politique ou social... Quant à l'influence chrétienne, je vous rappelle que les chrétiens formeront toujours une minorité dans la vie des nations et que les questions de paix et de guerre suivent leurs propres lois que nous ne pouvons pas changer. » (Discours du Général-superintendant D. Klingemann <sup>2</sup>.)

Les tenants de la doctrine luthérienne du Royaume ont eu affaire à forte partie. « Le Congrès presque unanime, dit M. Gounelle, était pour le sens actif du Royaume de Dieu et pour le devoir d'y participer de toutes nos forces, sans illusion, mais sans pessimisme » <sup>3</sup>. Pour la première fois, Luther semblait mis en minorité dans le protestantisme par des disciples tard venus : les latins et les anglo-saxons. Le résultat a pu paraître humiliant à certains groupes vieux-luthériens d'Allemagne, et ils n'ont pas toujours pris soin de dissimuler leur dépit. Au fond, pourtant, Luther n'est pas vaincu, car c'est lui qui, en divisant la foi et les œuvres, a préparé les portions qu'ont à s'adjuger les protestants modernes. Mais tandis que lui-même et ses disciples directs n'ont voulu retenir que la pure portion de la « foi », la majorité manifeste aujourd'hui une très forte sympathie pour la portion des « œuvres ».

---

<sup>1</sup> *Le Christianisme social*, p. 957.

<sup>2</sup> *Le Christianisme social*, p. 1092.

<sup>3</sup> *Le Christianisme social*, p. 958.



### 5. Antinomies apparentes ou antinomies réelles ?

1<sup>o</sup> Rien n'empêche qu'on oscille longtemps encore, à l'intérieur du protestantisme, entre la doctrine de la foi quelles que soient les œuvres et celle des œuvres quelle que soit l'expression de la foi. Mais il est manifeste que les termes sont antinomiques. D'un côté, l'on nous dit que l'activité humaine et l'organisation sociale du monde n'ont « rien de commun » avec le Royaume de Dieu, et de l'autre côté, qu'elles lui sont nécessaires ; d'un côté, l'on nous dit que l'essentiel est dû à la seule intervention de Dieu dans les cœurs, — le *reste* (les œuvres) étant de soi indifférent, et de l'autre côté, que « l'essentiel, c'est l'œuvre bonne » de l'homme dans le monde, — le *reste* (l'unité des convictions) étant secondaire.

Cependant, certaines collaborations ont pu se nouer entre les calvinistes ou réformés d'une part, et une bonne partie des luthériens d'autre part. Ceux qui jugent les choses par le dehors admettront sans peine que les oppositions des deux doctrines sur le Royaume, sont plus apparentes que réelles. Tant pis pour eux. Ils sont faits pour redire, après S. A. le prince de Suède, que l'unité de confession — le Congrès l'a amplement prouvé!... — n'est point nécessaire à entretenir l'esprit d'intelligence parmi les hommes. Mais, pour qui regarde aux doctrines, il est clair que les luthériens devront ou renier leur passé ou persister à « déconcerter tout le monde : calvinistes, anglo-saxons et orthodoxes grecs ».

« Il faut une synthèse », a dit, avec beaucoup d'autres, l'archevêque d'Upsal. Oui, mais le malheur, c'est qu'on ne peut pas synthétiser les propositions contradictoires : la foi seule et la foi non seule, l'essentiel qui est l'action bonne<sup>1</sup> et l'essentiel qui n'est pas l'action bonne. Il reste

---

<sup>1</sup> « La Chrétienté... a enfin compris, comme le disait Fallot, que l'essentiel, c'est l'action bonne, c'est la vie *Life and Work* ». M. ALBERT LEQUIN, *Stockholm*, p. 32.

donc à se défaire de la gênante doctrine fataliste des vieux luthériens sur le Royaume sans les œuvres, pour rallier tous les suffrages à la doctrine « activiste » du Royaume par la Vie et l'Action. C'est à quoi l'on travaille. Les protestants se rassembleraient alors en deça des barrières qui marquent les régions de la foi seule. Ils auraient supprimé, du coup, le conflit sur la valeur salutaire des organisations sociales et internationales. Ils auraient « fait la synthèse » : mais des *personnes* qui se dédisent, non des *doctrines* qui demeurent...

2° On peut reprocher au protestantisme des antinomies plus profondes encore que les antinomies retentissantes qui préoccupèrent les délégués du Congrès *for Life and Work*. Antinomies qu'on ne supprimera jamais, et qui reparaitront plus vivaces au moment même où l'on pensera les avoir définitivement réduites. La victoire des tendances « activistes » à Stockholm, qui représente, nous dit-on, le plus puissant effort que le protestantisme ait jamais tenté vers l'unité, effort « qui tient du miracle »<sup>1</sup>, a fait précisément éclater au dehors, avec une nouvelle force, les éternelles incohérences qu'il abrite en son âme.

Qu'a donc tenté le Congrès *for Life and Work* sinon une restauration des valeurs et des organisations sociales ? L'ordre économique, et politique, séparé par le monde « moderne » et conformément à la théologie de Luther, du Royaume de Dieu, s'est assez promptement disloqué, émietté, pulvérisé. Maintenant le communisme essaie de le réorganiser, mais sous un autre drapeau que celui de Jésus. Le protestantisme s'émeut : « L'état présent du monde n'est-il pas le pire réquisitoire dressé contre l'Eglise ? Plus que jamais, ce monde appartient aux puissances des ténèbres qui ont crucifié le Fils de l'homme sur le Golgotha européen »<sup>2</sup> ; il commence, croirait-on, à

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>2</sup> M. ELIE GOUNELLE, *Le Christianisme social*, p. 1054

renier la vieille erreur séparatiste pour annoncer au « monde industriel et économique » le plus certain des messages « *le Message du salut en tous les domaines* »<sup>1</sup>. Il dépasse même les limites puisqu'il va jusqu'à identifier l'ordre social et le Royaume de Dieu, jusqu'à paraître noyer l'Eglise dans l'humanité: « La voilà qui se repent, qui se condamne, qui descend dans la mêlée sociale, là où grouille la multitude des damnés. Elle ne veut plus se distinguer pharisaïquement de l'humanité »<sup>2</sup>; — il est naturel, en effet, qu'on passe ainsi de la « séparation » à la « fusion », et inversement....

En tout cas, ce que l'on a compris à Stockholm (mais les libéraux de la Suisse romande ne l'ont pas encore admis), c'est que, si l'on veut éviter un naufrage de la civilisation, il faut substituer *des formules de société et d'organisation, aux formules d'indépendance et de laissez-faire*. C'est, pour un catholique, un plaisir sans mélange de voir combien les meilleurs des rapports lus à Stockholm se rapprochent des documents pontificaux relatifs à la question sociale. Mais voici où paraît une grave incohérence, au moment même où l'on convient que les formules d'indépendance et de laissez-faire ont ruiné l'ordre humain, on prétend qu'elles sont excellentes à régir l'ordre chrétien; au moment même où l'on bannit solennellement, de la pensée économique et sociale, le libéralisme, on l'intronise non moins solennellement dans la pensée religieuse; on déclare qu'il serait funeste de ne point s'entendre sur la Société des Nations, le féminisme, les corporations, la colonisation..., mais qu'il ne l'est pas, qu'il est même salulaire, que chacun puisse opiner à sa guise sur des points beaucoup plus essentiels: si la puissance de Dieu est infinie; si Dieu nous a vraiment aimés jusqu'à s'incarner et à demeurer caché au milieu de nous pour nous pardonner avec plus de bonté nos défaillances; si le culte extérieur

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 1058.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 1054.



est du paganisme et les sacrements, de la magie... Singulière tactique, en vérité, qui acclame partout l'unité, sauf sur le plan religieux où pourtant l'ont voulue Jésus, les évangélistes et saint Paul !

Même inconséquence en ce qui regarde *les rapports de l'autorité et de la liberté*. On exige désormais, au nom de l'Évangile, des législations corporatives et internationales. On réinstalle l'autorité (l'autorité *visible et extérieure*) à tous les étages de la vie commune, sans plus se souvenir des fameuses antinomies dénoncées par Vinet et Frommel entre la *société politique* et la *régénération chrétienne*, la *loi*, et la *conscience*, l'*obligation civile* et la *liberté intérieure*. Mais à peine arrive-t-on à l'étage de la vie religieuse qu'on se rappelle soudain que l'impératif d'un pouvoir visible et d'une juridiction extérieure est absolument incompatible avec la liberté dite « évangélique » : car on ne voudrait à aucun prix donner dans l'interprétation première, traditionnelle et catholique de l'Évangile, et il devient opportun d'appeler à l'aide Vinet, Frommel, et leurs antinomies...

Même incohérence encore, à propos des *rapports de la matière et de l'esprit*. On réagit contre un angélisme qui a laissé partir à la dérive l'univers visible, tant social que politique « *L'esprit veut s'incarner... la loi de l'Esprit, ici-bas, est l'incarnation* »<sup>1</sup>. Mais s'élève-t-on jusqu'au niveau où s'est manifestée aux hommes la révélation chrétienne, voici qu'on rallie du coup toutes les immortelles incompréhensions de l'angélisme, pour déclarer que les sacrements, véhicules de la grâce, sont de la magie ; que le culte extérieur ne vaut « pas plus que le gémissement du chien qui hurle à la lune » ; que la croyance à la véritable Incarnation, au Dieu fait homme, est périmée : « Celui qui nous a rapprochés les uns des autres, ce n'est pas le

---

<sup>1</sup> M. W. MONOD, *Le Christianisme social*, p. 875.

Christ des symboles, c'est le Sauveur qui est venu non pour être servi mais pour servir<sup>1</sup>. »

Il est facile de reconnaître la source de ces antinomies. C'est l'œuvre originale de Luther d'avoir dressé une séparation entre la foi et les œuvres. Cloison étanche, avec, d'un côté, l'homme intérieur, la vie religieuse, le Royaume de Dieu; de l'autre, l'homme extérieur, la vie sociale, le royaume du monde (du diable, dit l'évêque Ihmels). Dans le Royaume de Dieu, Luther avait logé toute une confession de foi, avec les dogmes de la Trinité, de la divinité de Jésus, de la Présence eucharistique, etc. Mais les confessions de foi furent un sujet de telles discordes entre protestants, qu'on résolut bientôt de les transporter de l'autre côté de la cloison, dans le domaine des choses de soi étrangères à l'homme intérieur. La « foi », détachée presque — du moins on l'espéra! — de toute affirmation pouvant, au cours des siècles, prêter à la contradiction<sup>2</sup>, resta dans le Royaume de Dieu, pendant que les « croyances », c'est-à-dire les affirmations, vraies ou fausses, sur Dieu, le Christ, la grâce, le péché, les sacrements, la vie future..., passèrent dans le royaume du monde et de la dispute. Mais tandis que le Royaume de Dieu, décanté, immatérialisé autant que possible et désincarné des dogmes, rites, organisations *avec lesquels saint Paul lui-même, les évangélistes et les apôtres (on en convient aujourd'hui) l'avaient solidarisé*, devenait la subtile « essence du christianisme » des théologiens libéraux, le royaume du monde, comme un corps séparé de son âme, ne se portait pas bien, et se putréfiait rapidement.

---

<sup>1</sup> Dr Macfarland, « un des grands chefs du Congrès », dit M. LEQUIN, *Stockholm*, p. 31.

<sup>2</sup> Comparer la manière dont Kant *sépare* le domaine de la raison pure et celui de la raison pratique, « afin d'en finir une bonne fois avec toutes les objections dirigées contre la moralité et la religion. » *Crit. de la Raison pure*, préf. de la 2<sup>me</sup> édit.

Maintenant, le protestantisme est très satisfait que l'unité dogmatique, liturgique, ecclésiastique, se soit enfin rompue: cette rupture lui apparaît même comme un progrès qu'il s'agit de maintenir à tout prix. Mais il est très affligé que l'unité corporative, politique, internationale, soit disloquée. Il voudrait d'une religion qui fût, d'une part, assez *contraire à l'unité sociale* sur le plan religieux pour la détruire et assurer ainsi le « respect des diversités légitimes », le « droit des consciences individuelles »; et, d'autre part, assez *conforme à l'unité sociale* sur le plan profane pour la favoriser et sauvegarder ainsi l'« entente nécessaire », les possibilités d'une « rencontre sur le terrain pratique ». C'est bien ce que représente le « Christianisme pratique » de Stockholm. Il sait tout à la fois respecter les « diversités légitimes » et réaliser l'« unité essentielle ». Car il a soin d'abord de laisser « de côté les questions doctrinales, liturgiques, ecclésiastiques <sup>1</sup> », questions estimées secondaires où la diversité est permise, voire louable: *in dubiis libertas*; et il s'efforce ensuite de « définir conformément à l'Evangile, les buts précis de l'industrie, des affaires, de la propriété <sup>2</sup> », questions estimées essentielles où l'unité est requise: *in necessariis unitas*. S'agit-il de dogmatique, de liturgie, d'organisation ecclésiastique, le « Christianisme pratique », en vertu d'une survivance de la doctrine quiétiste du salut sans les œuvres, néglige officiellement, ou même repousse l'unité sociale; s'agit-il d'industrie, de propriété, de politique, il travaille au contraire, en vertu d'une invasion des « œuvres » dans la religion de la « foi seule », à promouvoir l'unité sociale.

\* \* \*

Certains peuvent penser avec l'archevêque d'Upsal,

---

<sup>1</sup> *Message de Stockholm*, § 2.

<sup>2</sup> Cf. par exemple, M. GOUNELLE, *Le Christianisme social*, p. 1054.



Nathan Söderblom, que les deux conceptions protestantes du salut sans les œuvres et du salut par les œuvres « ont beaucoup à apprendre l'une de l'autre », qu'« elles sont nécessaires toutes les deux » et qu'il en faut faire la « synthèse ».

Quant à nous, la synthèse du oui et du non nous paraîtra toujours impossible.

1° Nous voyons un irréductible conflit entre le protestantisme luthérien, d'une part, et, d'autre part, ce qu'on a appelé le protestantisme calviniste, ou le « Christianisme pratique ».

2° Nous voyons encore une antinomie plus grave et plus secrète à l'intérieur même du « Christianisme pratique ». Il accepte la thèse du salut par la « foi seule » pour combattre l'ordre de l'Eglise: l'unité de dogme, de liturgie, de juridiction; et il la répudie pour sauver l'ordre humain: l'unité économique, politique, internationale. A nos yeux, le « Christianisme pratique » n'est pas une synthèse; c'est un royaume divisé contre lui-même.

#### 6. *Notions antagonistes du Royaume.*

Il est maintenant facile de mettre en plus vive lumière la caractéristique, l'« âme » des différentes doctrines relatives au Royaume.

a) La doctrine catholique a pour mot d'ordre non pas *séparation* mais *distinction* et *connexion*. Il est impossible à l'Eglise de découvrir une antinomie de droit entre la liberté intérieure et le pouvoir extérieur, la grâce invisible et l'organisation visible, l'univers surnaturel et l'univers matériel. Rien ne l'empêche donc de prendre à la lettre les révélations des évangiles ou de saint Paul concernant par exemple, la spiritualité de Dieu et l'Incarnation, le culte en esprit et la liturgie sacramentelle, la liberté inté-

rieure et l'autorité hiérarchique, l'excellence de la vie contemplative et la structure sociale de l'Eglise.

Selon cette doctrine, le christianisme porte partout avec lui l'esprit d'ordonnance, de société, de cohésion. Le Royaume de Dieu est un ordre, l'unité y triomphe de la diversité :

Le Royaume de Dieu parmi nous consiste d'abord, essentiellement et principalement dans une organisation surnaturelle, c'est-à-dire dans le groupement, dans la société, dans la communion de tous ceux qui cherchent la face de la Déité. L'unité qui les assemble est religieuse: unité des pensées et des amours en ce qui touche Dieu, la divinité de Jésus, la vie éternelle, la grâce...; unité du culte et unité de la discipline sur les points que l'Ecriture ou les traditions divino-apostoliques déclarent essentiels.

Le Royaume de Dieu parmi nous, consiste ensuite, conséquemment et secondairement dans l'organisation humaine ramenée à son harmonie originelle, c'est-à-dire dans le groupement, dans la société, dans la communion de tous ceux qui recherchent un usage légitime, droit et ordonné, des choses temporelles. L'unité qui les rassemble dans le domaine de la vie professionnelle, politique, internationale, peut encore être appelée chrétienne, puisque c'est l'unité d'un ordre humain rectifié au contact de la grâce; mais elle n'est chrétienne qu'indirectement et par connexion.

b) Luther enseigne au monde « moderne » la formule séparatiste. Cette formule permet de couper l'univers en deux moitiés assez indépendantes pour n'avoir entre elles que des rapports surajoutés et accidentels. Dans la première moitié: l'action divine, la foi seule, le spirituel, l'invisible, le privé, l'homme intérieur; dans la seconde moitié: l'effort humain, les œuvres, la matière, le visible, le social, l'homme extérieur.

Luther — il tenait pour sa part à beaucoup de dogmes,

à certains sacrements, à l'Incarnation, etc. — est le père de ceux qui ont pensé « libérer » le christianisme en le réduisant à un *esprit*, à une *essence*, indifférente de soi aux questions de croyances, de liturgie, d'organisation ecclésiastique. Un christianisme si « vivant » qu'il ne fait corps avec aucun dogme précis; si « spirituel » qu'il n'admet plus l'Incarnation, les miracles, les sacrements, la résurrection des corps; si « intérieur » qu'on peut lui annexer n'importe quelle organisation ecclésiastique: voilà ce que tend à devenir, depuis Luther, le Royaume de Dieu.

Le reste est laissé aux puissances du péché. Le reste, c'est, nous dit-on, « le dogmatisme qui empoisonne tout », les rites empreints de « matérialisme », de « magie », de « paganisme », les organisations ecclésiastiques que le Christ « ferait sauter ». C'est encore « les affaires de ce monde » qu'on ne doit pas « mêler à l'idée du Royaume de Dieu ».

c) En regard de cet idéal authentiquement protestant, on peut placer l'idéal communiste. Pour Karl Marx, comme pour Luther, il y a séparation entre le christianisme et l'organisation sociale. Pour l'un comme pour l'autre « la religion est chose privée ». Mais ils tirent de la même erreur des conséquences contraires. Dans son écrit sur *La liberté chrétienne* Luther prétendait que les bonnes œuvres n'ont pas le pouvoir de sanctifier personne. Elles accompagnent la vie chrétienne, elles s'y ajoutent après coup sans lui appartenir, elles sont, par rapport au Royaume de Dieu, comme un épiphénomène. Mais Karl Marx a précisément choisi pour héritage la portion que négligeait Luther. Son désir a été d'organiser le Royaume de la terre. Le christianisme et, plus généralement, la religion et la philosophie, voilà ce qui fait pour lui figure d'accompagnement, d'épiphénomène. « Les idées des hommes, leurs aperçus concrets autant que leurs notions abstraites, et, en un mot, leur conscience se modifient avec leurs conditions d'existence, avec leurs relations sociales, leur vie sociale. L'histoire des idées, que prouve-t-elle, sinon que



la production intellectuelle se métamorphose avec la production matérielle ?<sup>1</sup> ».

d) Le luthéranisme pur et le communisme sont deux conceptions ennemies issues de la méprise qui sépare et qui oppose le christianisme et l'organisation sociale. Stockholm ambitionnait de faire une synthèse. On ne pouvait réussir qu'en répudiant complètement la formule séparatiste, en défaisant ce qu'avait fait Luther. C'était trop attendre d'un tel Congrès.

On continua d'admettre que, dans le domaine spécifiquement religieux : vérités révélées, actes du culte, hiérarchie ecclésiastique, le christianisme devait demeurer indépendant de toute organisation visible, de toute activité extérieure, de toute unité sociale. Et l'on proclama en même temps que dans les domaines de soi profanes, le christianisme devait comporter une organisation visible, une autorité extérieure, une unité sociale. On parla de *synthèse* où il fallait dire : *conflit*.

Comme les délégués de Stockholm cherchaient avant tout l'unité, ils furent conduits, on le comprend, à mettre au premier plan les réalités profanes où l'unité leur était accessible, et à rejeter au second plan les réalités proprement religieuses et surnaturelles où l'unité était reconnue impossible. C'est le plus grand reproche que nous avons à faire à un Congrès du christianisme.

Du moins, en avouant, contre Luther, que la vie publique devait être mise sous le signe du christianisme, le Congrès de Stockholm allait-il retrouver plusieurs des formules catholiques relatives à l'organisation du monde. Sans qu'on ait fait jamais allusion à leur résonance catholique, ces formules furent en effet reprises. On les mêla à bien des incertitudes et même à de graves défaillances : il ne faudrait rien de moins qu'un miracle pour que

---

<sup>1</sup> *Le Manifeste communiste*, § 50.

la notion luthérienne d'un christianisme asocial ou antisocial qu'on approuve lorsqu'il s'agit de questions dogmatiques, liturgiques, ecclésiastiques, ne vienne pas déranger en secret les efforts entrepris pour organiser chrétiennement la société humaine. Aussi le protestantisme social nous paraît-il constamment menacé soit de pousser jusqu'au socialisme, soit de faire retour au vieux libéralisme économique, qu'il lui est dur de renier.

Ces considérations sur le Royaume peuvent tenir dans la petite synopse suivante :

**I. Formule synthétique du catholicisme :** Le caractère chrétien et le caractère social sont étroitement mêlés.

Le Royaume de Dieu  
comporte :

essentiellement et directement une organisation sociale de la religion et du surnaturel, c'est-à-dire l'Eglise ;

conséquemment et par connexion une organisation sociale du monde en accord avec les principes surnaturels.

**II. Formule séparatiste.** Le caractère chrétien et le caractère social sont indépendants, « la religion est chose privée ».

**1. Luthéranisme.**

Le Royaume de Dieu est un « esprit », une « essence ». Il est d'ordre intérieur. Il est, de soi, indifférent ou contraire aux organisations visibles et à l'unité sociale, qui jouent, dans les meilleurs cas, un rôle de simple épiphénomène.

**2. Marxisme.**

Le christianisme et, plus généralement, la religion étant choses tout individuelles et toutes privées, apparaissent dans les meilleurs cas, comme un épiphénomène au prix de l'organisation visible et de l'unité sociale du Royaume du monde.

### III. Formule hétérogène du « christianisme pratique ».

On admet, selon la formule luthérienne que le Royaume de Dieu consiste dans un christianisme indifférent ou contraire à l'organisation visible et à l'unité sociale proprement religieuses. Ces dernières glissent ainsi définitivement au second rang. « Au fond, le génie religieux se passe d'une religion organisée ; il trouve en lui-même ce que celle-ci prétend lui apporter du dehors » (W. Monod). Il faut donc laisser « de côté les questions doctrinales, liturgiques ecclésiastiques » (Message de Stockholm).

On admet encore, mais suivant une formule différente, que le Royaume de Dieu consiste dans un christianisme qui doit prendre corps dans une organisation visible et dans une unité sociale de soi humaines et profanes, lesquelles passent ainsi définitivement au premier rang. Mais cette formule d'un protestantisme qui veut être social sur le plan naturel, étant contredite par la formule d'un protestantisme qui reste asocial ou antisocial sur le plan surnaturel, demeure vacillante :

b) tantôt elle se dissipera devant les vieilles formules du libéralisme qui sont dans la tradition protestante ; l'esprit qui a provoqué la création des Eglises protestantes étant « plus disposé à briser les cadres corporatifs » que l'esprit de l'Eglise romaine (Ch. Scheer).

a) tantôt elle rejoindra les formules catholiques de l'organisation sociale du monde, par exemple sur le « salaire vital », sur l'« organisation professionnelle » (Elie Gounelle).

c) tantôt elle pourra se distendre au point de coïncider avec les formules communistes. (Cf. l'admiration de W. Monod pour la pensée de Karl Marx « dans le domaine social ».)



Peut-être un léger effort est-il nécessaire pour se rendre maître de ces distinctions concernant le Royaume de Dieu. Ceux qui le feront pourront croyons-nous apprécier avec une entière justice le « Christianisme pratique » de Stockholm; ils sauront mesurer à la fois ses énormes déficits dans l'ordre de l'unité religieuse, et, dans l'ordre de l'unité économique ou politique, ses réels mérites et ses dangers.

CHARLES JOURNET.

---



„PHOTO 5. GLASSON BULLE“





# MARIO\*\*\* ET SA CONVERSION

## A ASSISE

---

**A** l'occasion du septième centenaire de la mort de saint François d'Assise, célébré grandiosement, cette année 1926, en Italie et dans le monde entier, n'est-il pas indiqué de faire revivre des souvenirs et des figures ayant quelque rapport avec Assise, la poétique petite ville ombrienne, qui, à l'heure actuelle, attire plus que de coutume touristes et pèlerins ? Or, l'un de ces souvenirs se rattache à notre littérature suisse romande. Il y a trente quatre ans, en 1892, un de nos écrivains de valeur, Mario\*\*\*, de son vrai nom Marie Trolliet, abjurait le protestantisme dans l'église de la Portioncule, Notre-Dame des Anges, et faisait profession de foi catholique.

Mario est probablement inconnue d'un grand nombre des lecteurs de *Nova et Vetera*. Mais nous sommes persuadés qu'ils auront du plaisir à connaître sa *vie*, ses *ouvrages* et sa *conversion*, d'autant plus qu'elle fut une collaboratrice de l'ancêtre de *Nova et Vetera*, l'ancienne *Revue de la Suisse catholique*.

Puissent ces notes contribuer à remettre en honneur les œuvres charmantes de Mario, les faire lire et, pour cela, les faire rééditer ! Elles le méritent, l'emportant certes sur nombre de productions littéraires, dont le flot nous submerge, et ayant, pour nous, Suisses, un cachet et un parfum de terroir délicieux.

### *I. Biographie et activité littéraire.*

Marie Trolliet descendait d'une branche de la famille Troillet de Bagnes, en Valais, émigrée dans le canton de Vaud au XV<sup>me</sup> siècle. Un de ses ancêtres, Pierre-Antoine Troillet, notaire à Bagnes, avait été anobli par Charles, duc de Savoie, en 1529. Dans

ses *Silhouettes romandes*, elle racontera son *pèlerinage au val de Bagnes*, entrepris aux fins de consulter les archives locales et d'accomplir un voyage de piété filiale au berceau de sa famille: « Je voulais, avant de mourir, m'accorder la jouissance de fouler le sol où mes ancêtres ont vécu, où ils sont morts, où ils ont dormi humblement couchés sous leurs petites croix ». Elle fera un pèlerinage semblable à Nervi, près de Gênes, le pays de sa mère.

A la conquête bernoise, ce rameau transplanté des Troillet avait passé au protestantisme, imposé au Pays de Vaud par les durs conquérants. Dès lors, ils changèrent l'orthographe de leur nom et devinrent les Trolliet. Dans cette ascendance vaudoise, Mario compta des instituteurs, des pasteurs, des notaires et des juges. L'un d'eux, Christophe, qui avait épousé une Claudine de Rovéréa, fut pasteur à Morrens-Montheron, le gracieux site monacal, but d'excursion bien connu des Lausannois. Un autre, Jacob, fut ministre à Daillens, et, depuis, la famille demeura dans cette petite localité vaudoise. Le père de Mario, Charles-Philippe-Jacques Trolliet, naquit le 10 février 1803 et se destina à la théologie.

Beau garçon, fier de sa personne, il manquait quelque peu de pondération et de jugement. Entre les heures de cours, il flânait, trop peut-être, dans les rues de Lausanne. Il s'y laissa prendre aux yeux noirs d'une petite vendeuse de citrons, dont la mère avait son échoppe au bas de la rue de Bourg. Agathe Ravina, c'était son nom, italienne des environs de Nervi, province de Gênes, était catholique. On peut se représenter l'émoi des parents Trolliet, très protestants et conscients de leur situation sociale. Le descendant des nobles de Rovéréa, le futur pasteur allait-il ternir son blason et sa profession en s'alliant à une illettrée papiste ? Le jeune théologien alla de l'avant. Et la petite Ravina, fort peu instruite sans doute, consentit à devenir protestante, « tout en conservant au fond de son cœur, dit M<sup>me</sup> Gailloud dans sa biographie de Mario, un sanctuaire intime où elle avait enfermé ses premières dévotions catholiques <sup>1</sup> » Ainsi, l'élément catholique rentrait dans la famille Trolliet, mais combien affaibli !

Charles Trolliet fut d'abord nommé suffragant du vieux pasteur de Lucens, dans la vallée de la Broye. C'est là que naquit, le 18 janvier 1831, une fille aînée aux yeux noirs comme ceux de sa mère, notre futur écrivain ; on l'appela Marie. Les premières années de Marie se passèrent à Lucens ; bientôt, elle put jouer avec une sœur cadette, Anna, et un frère, Charles. La vie s'écoulait

---

<sup>1</sup> *Un écrivain Valaisan : Mario\*\*\**, par M<sup>me</sup> GAILLOUD, dans les « Annales Valaisannes », numéro de décembre 1919. Nous faisons de larges emprunts à cet article biographique.

calmement. En hiver, des voisins venaient passer les soirées au foyer du suffragant, sous la clarté de la lampe à huile, le *crézu*. On ne recevait guère, alors, les journaux et on se racontait d'autant plus longuement les nouvelles du pays, la dernière chasse au loup, les vieilles légendes. Ces récits s'imprimèrent dans le cerveau de l'enfant, et l'amour du merveilleux ne tarda pas à s'y développer. Le germe déposé là par de rustiques conteurs se préparait à devenir la plante vivace qui portera des fleurs éclatantes et des fruits savoureux, car il devait être développé par l'imagination débordante, le regard observateur et le sens des beautés de la nature, qui furent le partage de la petite Marie.

Elle-même dira, d'une façon charmante, dans *Choses et gens d'autrefois*, comment, toute fillette, une fée la toucha de sa baguette et lui dit en passant : « A toi la tâche de parler des fées, lorsque nous ne serons plus ». Puis, la fillette, ayant grandi et étant devenue femme, se prit à regretter le temps où les fées hantaient le pays. Il lui semblait qu'en partant, elles en avaient emporté toute la poésie et la candeur. Un beau jour, à son tour, elle disparut pour aller, par monts et par vaux, demander à d'autres lieux des souvenirs du temps jadis. « Et de tout ce qu'elle trouve sur son chemin, épis perdus, fleurs oubliées, rameaux bénits, elle forme une gerbe pour le délassement et la joie de ceux qui, comme elle, gardent au fond de leur cœur l'amour et le respect de ce qui est vieux<sup>1</sup>. »

Encore petite enfant, Marie inaugura la longue série de voyages et de déplacements qui devaient se succéder jusqu'à la fin de sa vie. Elle raconte également, dans *Vieux Souvenirs*, son premier voyage. M<sup>me</sup> Trolliet, étant malade, envoya l'enfant, qui avait trois ans, à Dompierre, chez des amis. La tante Nanette, une brave voisine, mit dans sa hotte ce nouveau « Chaperon rouge » : elle était, en effet, vêtue de rouge. « C'était une belle après-dînée de juin. Les blés étaient pleins de bluets et de coquelicots, les prés en fleurs sentaient bon ; les oiseaux chantaient, et autant pour faire comme eux que par habitude, la Nanette... chantait aussi », tandis que la fillette, que cette manière de voyager ravissait, battait de ses petites mains, « la mesure sur les épaules de la pauvre vieille<sup>2</sup> ». On allait également, de temps à autre, à Lausanne, surtout pour célébrer l'anniversaire de la grand'mère paternelle de Marie, le 25 mars, fête de Notre-Dame de Lausanne. Mario décrit de nouveau cet événement annuel dans le précieux récit

---

<sup>1</sup> *Silhouettes romandes*, pp. 10-12.

<sup>2</sup> *Nouvelles Silhouettes*, pp. 37-47.



fixant en outre une tranche de la vie vaudoise d'autrefois et intitulé: *Le jour de la Dame*<sup>1</sup>.

Cependant, le moment arriva où il fallut commencer l'école. Sur cette école, nous sommes encore renseignés par Mario, car ses ouvrages sont pleins de traits et de souvenirs biographiques. M<sup>lle</sup> Margot, l'institutrice, réunissait les tout petits, garçons et filles, dans un bâtiment qui dominait la colline du château de Lucens. Dans le local malsain, où régnait « un mélange d'odeur d'encre et de renfermé », mais aussi une vieille fille au cœur d'or, Marie Trolliet reçut sa première initiation à la science, annonçant, avec les autres enfants, lettres et syllabes sur « un gigantesque alphabet accroché au mur<sup>2</sup>. »

Or, voici que la vie familiale allait devenir plus austère. M. Trolliet fut appelé comme suffragant à Cotterd, dans le Vully vaudois. Le séjour y fut de courte durée. Deux ans plus tard, il était désigné, toujours en qualité de suffragant, pour Huémoz, dans les montagnes d'Ollon. C'est là que Marie, âgée de neuf ans, perdit sa sœur cadette, Anna. Ce deuil devait être le premier anneau d'une longue et triste chaîne.

Quatre ans plus tard, il fallut effectuer un quatrième déménagement, le père de Marie ayant été nommé, cette fois-ci, au poste de pasteur, à Rossinières. Se trouvant, dans ce village reculé, sans compagnes de son âge, privée de sa petite sœur, Marie se sentait à l'étroit « dans un intérieur où il manquait la paix que donne la foi, la sérénité qu'apporte l'espérance ». Car le bonheur des premières années du ménage Trolliet avait cessé. La grand-mère Ravina et son fils, associés à Lausanne pour le commerce des citrons, faisaient de mauvaises affaires. Le pasteur de Rossinières se vit obligé de payer les dettes, ce qui amenait des scènes pénibles, dont Marie fut le témoin et qui laissèrent, dans son esprit, une impression ineffaçable. Puis ce fut la faillite des Ravina, qui eut pour conséquence la ruine totale des Trolliet. On dut se restreindre et s'accoutumer à la gêne. Il fallut surtout recueillir M<sup>me</sup> Ravina, femme irascible, sans tact et sans éducation, dont la présence envenima encore les rapports des deux époux.

Grande, gauche, d'une insurmontable timidité, Marie demeurait effacée, observant tout cependant et prêtant aux conversations une oreille attentive. Immobilisée par la contrainte, elle ne se laissait aller à aucune des expansions si naturelles à une enfant: la tristesse jetait son voile sur sa jeune vie. Aussi, par réac-

<sup>1</sup> *Silhouettes romandes*, pp. 55-68. Nous reviendrons sur cet intéressant récit.

<sup>2</sup> « Lili Pompon », dans *Silhouettes romandes*, p.p. 71-84.

tion, la voyons-nous passionnée pour le beau, affamée de savoir, pleine d'aspirations ardentes. En 1844, elle écrivait à des cousines : « La vue est moins belle ici, à Rossinières, qu'à Huémoz ». Cette remarque d'une fillette de treize ans prouve que le goût de la nature lui était déjà familier.

Puis, de nouveaux deuils surviennent : la mort de la grand-mère Ravina, qui ne laisse guère de regrets, et celle du grand-père paternel de Daillens, « dont la perte nous a sensiblement affectés », confiait Marie. La Révolution de 1845 ne fut pas sans préoccuper aussi les Trolliet, à Rossinières. Marie suit, maintenant, les cours d'instruction religieuse, que son père donne aux enfants du village et de Château-d'Œx. Et la paix, hélas ! n'habite toujours pas la maison : les scènes violentes continuent à y assombrir la vie. Le père acariâtre et la mère souffrante ne sont guère des compagnons de joie pour l'adolescente.

Enfin, à Corsier, où M. Troillet vient d'être nommé pasteur, la pauvre Agathe, née Ravina, finit sa triste existence. C'est une perte immense pour Marie, car elle avoue à une de ses amies avoir perdu « une tendre mère, une excellente amie ». Dans cette situation nouvelle, la jeune fille doit faire le rude apprentissage de la vie et de ses responsabilités. Elle soigne son père, atteint de la petite vérole. Les occupations du ménage l'absorbent : « Charles a fait de bons examens et s'attend à avoir de jolis prix aux promotions du collège de Vevey. Il faut songer au dîner de la visite d'église, qui est le gros événement du printemps ; après, viendra la lessive. »

Une année plus tard, elle continue sa tâche de maîtresse de maison, mais, en secret, elle pleure toujours sa mère. L'épreuve a singulièrement mûri cette âme de dix-huit ans. Jeune fille sérieuse, elle est insensible aux vaines joies du monde. A la maison de Corsier, on a pris des pensionnaires ; l'une de ces demoiselles donne, en 1850, des leçons de piano à Marie. Charles est au gymnase à Lausanne.

L'été suivant, la fille du pasteur Trolliet, grâce aux charmes de ses vingt ans, attire l'attention. Les jeunes filles en vue, de Corsier et de Vevey, l'invitent ; pas de réception un peu brillante sans que Marie n'en soit. Mais, malgré les apparences, elle se sent dépaysée au milieu de tout ce luxe. Son esprit ne comprend plus les élans de la jeunesse, et « c'est avec bonheur qu'elle retrouve sa petite chambre solitaire et ses livres ». Déjà alors, elle formait ce souhait intime qu'elle résumait plus tard en ces mots : « S'il était possible à l'homme d'obtenir ici-bas la réalisation de ses rêves, je demanderais sans hésiter la solitude avec Dieu, des livres et un ami », souhait qu'elle répétait encore à la fin de sa vie, en supprimant le mot « ami » pour le remplacer par celui de « liberté ».

Le poids du souci continue à l'accabler, et cela surtout lorsque son frère Charles, le jeune étudiant en médecine, est frappé d'un mal cancéreux, qui finit par nécessiter l'ablation d'une partie de la mâchoire supérieure. Après cette terrible opération, pour soulager le malade, on emploie des calmants; mais ce n'est qu'un palliatif: le cancer augmente. L'enflure emplit la bouche, empêchant le passage de la nourriture. Pourtant l'infortuné jeune homme s'illusionne encore, espérant une guérison prochaine. Sa sœur doit lui cacher ses larmes et montrer un visage souriant. Encore quelques mois de souffrances, puis, quand l'été radieux fait resplendir de clarté le beau paysage de Corsier, Charles Trolliet ferme les yeux, laissant un vieux père débile, aigri par la vie, et une sœur tristement résignée.

Celle-ci se sent vieillie moralement et se fait violence pour vaquer à ses devoirs domestiques. Ils sont nombreux, d'ailleurs, car, outre les pensionnaires, il faut héberger maintenant un jeune suffragant. M. Trolliet, très éprouvé par la mort de son fils, est devenu souffrant au point de ne plus guère pouvoir sortir. A peine si ses pieds enflés lui permettent quelques lentes promenades au jardin. Empressée à le soigner, préoccupée du confort de ses hôtes, oublieuse d'elle-même, souriante avec tous, vive et active, Marie ne laisse pas soupçonner ses luttes intimes. Mais, quand elle est retirée dans sa chambre, sa plume trace des réflexions désolées. La mort ne tarde pas à franchir une dernière fois le seuil de la maison. En 1862, M. Trolliet est emporté au cimetière de Corsier, où reposent déjà sa femme et son fils.

\* \* \*

Et maintenant, voilà Marie seule au monde. Sans ressources suffisantes, elle est obligée de gagner son pain quotidien. Elle trouve une situation à Berlin, dans la famille du banquier Worschauer, où elle enseigne le français aux enfants et aux neveux de la famille. La vie, ici, est brillante, bien que réglée par une froide étiquette. Le changement de milieu, le confort, l'hygiène bien entendue, d'agréables voyages exercent une heureuse influence sur la santé de la jeune institutrice et sur ses facultés intellectuelles, qui de plus en plus s'épanouissent. Une photographie d'elle, prise à cette époque, montre une figure peu régulière, mais attirante, avec une bouche douloureuse, un menton volontaire et des yeux noirs, étrangement rêveurs.

La halte bienfaisante dans l'oasis doit prendre fin bientôt. D'ailleurs, la nostalgie des montagnes et du sol natal ramènent invinciblement Marie en Suisse, où nous la retrouvons en 1867,



à Aigle. Elle y remplit les fonctions de lectrice ou plutôt de garde-malade auprès d'une grande dame russe, une princesse Galitzine, atteinte d'aliénation mentale. Rien de moins agréable. Cependant, elle conquiert progressivement le calme et la pleine possession d'elle-même.

Grâce à un tempérament extraordinairement sensible, Marie pressent, à ce moment, des événements graves. Il lui semble « qu'un voile de tristesse pèse sur les fronts. Il y a comme un malaise dans toutes les classes ». L'ombre de la guerre prochaine de 1870 plane déjà sur son âme de sensitive. Aussi bien, cette lamentable guerre va-t-elle être pour elle l'occasion de se dévouer utilement. Elle ne demande, en effet, qu'à donner le bonheur à ceux que la vie place sur son chemin. Un séjour à Louèche la rend attentive aux maladies des autres et, de concert avec le curé de l'endroit, elle collecte des fonds, destinés à faciliter la cure de bains à des nécessiteux atteints d'affections cutanées. D'autre part, ce premier contact avec le Valais l'enchanté au point qu'il lui en reste le désir profond d'y revenir le plus tôt possible.

\* \* \*

Il ne faut donc pas s'étonner si, à la mort de la princesse Galitzine, on voit Marie Trolliet abandonner le canton de Vaud et aller s'établir à Sierre. Cette petite cité, qui alors gardait encore tout son cachet local et pittoresque, avait, pour ainsi dire, par son mélange d'influences françaises, italiennes et allemandes, des accointances avec la tournure d'esprit de la nouvelle venue. En même temps, le moment arrivait où Marie, saisissant la plume de l'écrivain, allait livrer au public tant de pages charmantes sur le Valais. Mais, là encore, il fallait une initiation. Marie Trolliet la reçut en continuant à peiner pour gagner sa vie.

En 1870, elle est à l'hôtel Beeger, à Sierre, occupée à donner des leçons de français et à remplir la place de secrétaire. Il se trouve là un certain nombre de Français, que la guerre a chassés de leur pays et avec qui Marie se lie d'amitié. Elle s'ingénie à secourir les soixante soldats internés en organisant une tombola. Le soir, on travaille pour les blessés. Le dimanche, on se retrouve aux offices catholiques, que Marie, toujours protestante, suit assidûment. Bien vite, elle devient même très active dans la paroisse et très mêlée aux œuvres de charité. Rien ne lui coûte, quand il s'agit de venir en aide aux pauvres et elle quête, dans ce but, auprès de ses amis du canton de Vaud.

Cependant, le souci du pain quotidien la tenaille; il n'y a pas suffisamment de travail à Sierre. Aussi, en 1871, accepte-t-elle

une invitation à Mendrisio, chez ses amis Pasta, propriétaires d'un hôtel. Elle espère y trouver des élèves et de nouvelles occupations. La nature du pays l'enthousiasme. De loin en loin, le passé revient, hélas ! assombrir l'éclat de l'heure, et la crainte du cancer, qui la hante depuis l'horrible mort de son frère et la poursuivra jusqu'à la fin de sa vie, paralysera, sans doute, certaines exubérances joyeuses ; mais, malgré ces crises passagères, on peut dire que l'oiseau « a trouvé sa branche ». Arrivée à Mendrisio le 1<sup>er</sup> juillet 1871, elle y reste une année, retenue par ses élèves, « filles studieuses ».

Le mois de juillet 1872 la retrouve à Sierre ; l'automne la ramène à Mendrisio. Désormais, elle se voue résolument à la littérature et essaye son style. Il ne se créa point tout seul. En feuilletant les manuscrits de Mario, on constate la somme de travail que lui coûtèrent ses descriptions. Sur les plus menus morceaux de papier, bandes de journaux, bulletins de vote, etc., elle copiait les phrases qui lui paraissaient caractéristiques, soulignant les adjectifs sonores et notant tous les détails pouvant intéresser les lecteurs. En outre, elle recueillait les pensées d'auteurs divers et se composait de la sorte un riche trésor, où puiser plus tard au fur et à mesure des besoins et des circonstances.

Ainsi orientée, elle entra, en 1873, en qualité d'institutrice dans le pensionnat pour jeunes Anglaises de Haute-Combe, à Lausanne. Cette vie de caserne, avec des élèves accoutumées à considérer leurs maîtresses comme des êtres inférieurs, froissa tous les sentiments de dignité et d'indépendance de Mario. Plus que jamais, elle se confina dans ses livres, sa sauvegarde et son réconfort. En 1875, n'y tenant plus, elle quitta Haute-Combe et retourna à Sierre, où elle dut soigner sa santé, mise à l'épreuve au pensionnat par une tension d'esprit prolongée.

En automne 1875, faisant une course au mont Cervin, elle passe en Italie et réalise un de ses plus chers projets en se rendant à Rome. Elle y reste quatre mois en compagnie d'une amie et y vit dans un véritable enchantement de l'âme et des yeux. Elle ne rentre point au pays sans avoir bourré son portefeuille de documents, auxquels elle va s'adresser pour écrire. De retour à Sierre, elle utilise, en effet, ses notes de voyage pour rédiger ses premiers articles, qu'elle envoie à divers périodiques, notamment à la *Gazette du Valais*, à Sion. Derrière le pseudonyme de Mario qui signe ces pages pleines de fraîcheur, les lecteurs clairvoyants ne tardent pas à reconnaître la secrétaire de l'hôtel Beeger.

A peine l'été de 1876 a-t-il atténué ses chaleurs qu'elle revient à Mendrisio. Malheureusement, les élèves diminuent et manquent d'entrain. Il faut vivre quand même et la bourse

devient légère. Le travail intellectuel ne rapporte pas lourd et les revues payent peu leur correspondante, qui continue à leur adresser des articles suivis. Mais voici que ces pages colorées, où le mysticisme s'allie à l'enthousiasme pour dépeindre le charme des paysages et la beauté des monuments, allaient éveiller l'attention des éditeurs.

La maison Benziger, à Einsiedeln, demanda à Mario d'accepter une place de reporter dans un pèlerinage en Terre Sainte. Cette offre inespérée correspondait encore à un des désirs ardents de l'écrivain. Ce pieux voyage, qui eut lieu en 1878 et dont faisaient partie des Français et plusieurs religieux, qui dès lors demeurèrent en relations avec Mario, l'impressionna au plus haut degré. La beauté du ciel et de la végétation de Palestine l'enthousiasmèrent. Les nouveaux articles qui en résultèrent, à son retour à Sierre, eurent du succès et lui attirèrent la considération du monde catholique, car un peu plus tard, en août, une Œuvre des Pèlerinages en Terre Sainte (sans doute « l'Œuvre des Caravanes ») lui écrivait de Paris pour la prier de livrer au public ses expériences, ses observations et ses bons conseils de pèlerinage.

En 1880, un second voyage, à l'occasion des fêtes de Pâques, la ramenait à Jérusalem. Le 18 avril, le secrétaire du couvent du St-Sauveur lui délivrait un parchemin attestant sa visite à tous les Lieux-Saints. Elle eut l'occasion, au retour, de voir Constantinople et la Mer Noire. Ses impressions de pèlerinage parurent d'abord dans la *Revue de la Suisse catholique* (en 1881, sous les titres: *Jérusalem, Nazareth, Une halte à Tibériade, De Nazareth à Beyrouth par le Mont Carmel*) et plus tard, en feuilleton, dans la *Gazette du Valais*.

Grâce à une existence indépendante, la virilité du caractère de Mario s'affirme toujours davantage. Les obligations qu'impose la vie d'hôtel lui deviennent insupportables; la table d'hôte, avec ses menus bien ordonnés, lui cause des gastrites. Du reste, cette existence « sur la branche » n'est pas favorable aux travaux littéraires. Elle finit donc par prendre un appartement à Sierre. Elle fait venir meubles et caisses remisés chez ses parents à Daillens et s'installe dans deux chambres et une cuisine. Le déballage est une réelle torture. Il faut toucher à ces nombreux objets qui rappellent tant de souvenirs doux et tristes! A les revoir, tout le passé s'évoque! Dès lors, elle organise sa vie d'une manière pratique. Levée très tôt, elle allume sa lampe et vaque minutieusement aux soins du ménage, car elle fut toujours soigneuse en tout. Le soir, après un souper hâtif et une promenade hygiénique, elle ferme sa porte et se met au travail intellectuel; c'est le bon moment de la journée. Seule avec ses pensées et son



imagination, elle ne voit plus que son rêve de beauté et laisse courir sa plume pour le fixer dans de belles phrases.

Maintenant, Mario collabore à la plupart des principaux journaux et revues de la Suisse romande. Ses *Souvenirs de Terre Sainte*, si vivants et si chaudement colorés, lui valent des propositions avantageuses d'éditeurs. Sa vie est remplie et joyeuse. Elle visite les recoins perdus du Valais, afin d'y jouir de nouvelles impressions, de causer avec les vieux et de recueillir les traditions. Outre ses travaux littéraires, elle ne perd pas de vue les pauvres de Sierre et cherche à fonder un asile, auquel elle intéresse ses amis vaudois.

Entre temps, elle devient presque célèbre. « Le jour de la fête patronale (1883), écrit-elle, cinq curés ont demandé à me voir...; à mon âge, le succès ne grise plus; on le prend pour ce qu'il vaut: un peu de fumée, dont on ne verra bientôt plus rien. Si, dans ma triste jeunesse, j'avais pu donner libre carrière à mes dons intellectuels, j'aurais donné quelque chose... » Mais ceci appelle une rectification: elle a, malgré tout, donné quelque chose.

Il est vrai qu'elle ne parvint pas, du premier coup, à la possession d'un style personnel. Il lui fallait un travail soutenu pour agencer les phrases, les émonder de toutes leurs boursouflures et de leurs innombrables adjectifs. Le style de Mario montra, surtout dans les débuts, un caractère essentiellement méridional, pour qui la couleur et la musique du verbe sont choses particulièrement importantes. Occupée à enjoliver le cadre, elle délaissait, un peu trop peut-être, le reste, c'est-à-dire le côté psychologique. Néanmoins, Eugène Rambert, écrivant à une amie de Mario, en décembre 1885, disait à propos d'une esquisse de cette dernière intitulée *Vercorin*: « Cela est vu par des yeux qui savent s'ouvrir et qui ont de la lumière dans la prunelle. C'est un œil de femme et un œil d'écrivain ». Et après avoir relevé « tant de jolies descriptions, prises sur le vif et qu'anime un sentiment si juste du pittoresque dans la réalité », il ajoute: « ...il n'y a pas beaucoup de pages, dans notre littérature descriptive, qui valent celles que l'auteur (Mario) a consacrées aux habitudes nomades des montagnards d'Anniviers, à leurs déménagements de village à village, à la fête de saint Boniface, au départ des moutons, à Pensac, etc. Ces épisodes et nombre d'autres traits descriptifs sont d'un artiste né, d'un artiste et d'un grand cœur! » Ce témoignage, qui n'est certes pas du premier venu en littérature, a sa valeur.

Après un nouveau séjour à Mendrisio, où elle écrit *Horizons lointains*, souvenirs de ses voyages en Orient, Mario revient à Sierre, où l'attendent d'autres demandes de collaborations. Absorbée par ses besognes littéraires et cloîtrée chez elle, elle devient nerveuse. Un accroc à son programme journalier la met hors des gonds,

et, déjà, le 13 décembre, elle est inquiète à la pensée des cinq visites qu'elle doit faire le jour de l'An.

« Il me faut la solitude et les voyages », dit-elle. Aussi la voit-on à dos de mulet, en voiture plus ou moins confortable ou à pied, dans toutes les vallées transversales, à la table d'hôte de Vissoie, sur les hauteurs de Zinal, au glacier du Rhône. Elle rêve près des pauvres mazots à Ferden, zigzague par le chemin de Salvan, passe deux étés chez l'excellent curé de Fins-Hauts et suit, attentive, les processions des Rogations à St-Maurice. Elle s'en va d'un endroit à un autre, d'une ruine à un beau point de vue et à un paysage pittoresque, notant ce qui la frappe et écrivant sans relâche.

Sa santé commence à s'altérer. En 1886, des abcès attaquent tous les doigts de la main droite, puis envahissent la main gauche. Les yeux mêmes sont atteints. Elle cherche des médicaments et des pommades. Cet état de santé précaire ne l'empêche pourtant pas de faire un nouveau voyage à Rome, en 1888. Elle revient avec une immense peine d'avoir dû quitter si tôt la Ville Eternelle et la crainte de ne plus pouvoir y retourner, à cause des abcès qui gagnent les pieds et lui rendent la marche pénible.

\* \* \*

Enfin, Mario va faire paraître des livres. L'éditeur F. Payot, de Lausanne, vient d'acheter son premier volume intitulé *Un vieux pays* (1889), dans lequel l'auteur a mis toute son âme à décrire le charme de ce Valais qu'elle aime et comprend si bien. Une couverture en couleur et de jolies illustrations de E. Ravel lui donnent une allure très avenante. Une fois le livre lancé, Mario connaît la crainte des critiques: elle lit avec avidité les comptes-rendus bibliographiques, s'inquiète de la vente en librairie, interroge les éditeurs. Cette période toujours pénible, pour un écrivain qui débute, est encore aggravée par ses souffrances physiques: les abcès continuent causant de la fièvre.

Et pourtant, elle aurait besoin de forces et de vigueur corporelle pour rédiger tout ce qui bouillonne dans son imagination. Le *Messenger boiteux*, la *Jeune Ménagère*, le *Coin du feu* comptent sur des articles. En août 1890, la Direction de l'*Internationale artistique littéraire et musicale* demande « une composition dans n'importe quel genre, soit en prose, soit en vers, pour laquelle on fera des illustrations spéciales et qui paraîtra dans le *Noël Romand*. Elle envoie là une nouvelle: *Un tire-bas*, qui lui vaut beaucoup de félicitations.

A la fin de 1890, elle est en pourparlers au sujet d'un second

volume, dont Mignot, à Lausanne, sera l'éditeur et qui est intitulé *Silhouettes romandes* (1891). Ce sont bien des silhouettes qu'évoquent ces pages attendries, où l'auteur fait revivre les profils aimés qui peuplèrent son enfance. L'affection filiale, le charme des souvenirs et le culte du passé inspirent Mario, dont l'émotion recueillie gagne aussi le lecteur. Dans un bon nombre de ses « compositions » (nous employons ce mot, faute d'en trouver un autre assez précis pour bien caractériser son genre, difficile à cataloguer), mais surtout dans celles que contiennent les *Silhouettes romandes* et les *Nouvelles Silhouettes*, qui suivront bientôt, elle parsème ses descriptions de souvenirs et de traits autobiographiques.

Et voici que, maintenant, même les changements de température l'influencent à tel point qu'il lui arrive de ne plus pouvoir travailler quand il pleut. L'influenza ou la grippe (car elle eut aussi la visite de cette sombre voyageuse, qui alors faisait un de ses grands tours périodiques d'Europe), dont elle a souffert en 1889, ne se guérit pas complètement et lui amène des rhumatismes. Elle a du noir en songeant à toutes « les maladies, disettes et accidents qui remplissent la chronique des journaux ».

En février 1892, ses amis sont avisés de son départ pour l'Italie. On ne s'en étonne guère, étant accoutumé à ses fréquents voyages. Cette fois, le but est *Assise*. Quand, à la fin d'avril, Mario, de retour à Sierre, alla, non plus seulement à la messe, mais à confesse et à la communion, on fut fixé : elle était catholique. Nous ne dirons rien de plus sur cet événement, ayant à traiter spécialement de sa vie catholique et de sa conversion dans la seconde partie de cette étude.

Mais immédiatement, les préoccupations littéraires reprennent. Un troisième volume paraît chez Mignot et Grassart : *Les nouvelles Silhouettes* (1892), ornées d'un portrait de l'auteur et de dix dessins de M<sup>me</sup> M. B. Digne suite de ses prédécesseurs, il montre les mêmes qualités d'observation, avec des progrès sensibles dans l'aisance de la phrase, qui est plus concise et moins surchargée de qualificatifs.

Une correspondance étendue met Mario en relations avec des personnalités, entre autres avec Edmondo de Amicis<sup>1</sup>, dont

---

<sup>1</sup> Edmondo de Amicis, délicieux écrivain italien, malheureusement aréligieux, né à Oneglia en 1846, mort en 1908. Surtout descriptif (ce en quoi, lui et Mario se rapprochaient), il acquit une popularité vraiment extraordinaire par ses récits de voyages, ses contes et spécialement par son livre éducatif *Il Cuore*. Cet ouvrage traduit en plusieurs langues, a eu un énorme succès de librairie ; ses éditions se comptent par centaines.



elle a traduit quelques nouvelles pour l'*Ecole primaire*, de Sion. Le célèbre auteur d'*Il Cuore* remercie « l'écrivain aimable et spirituel pour l'envoi du *Vieux pays* et des *Silhouettes romandes* ainsi que pour sa photographie, qui restera comme une perle entre deux fleurs ». On ne saurait être plus discrètement, plus délicatement louangeur.

Aussi bien, les admirateurs abondent. Des touristes en villégiature ne veulent pas quitter Sierre sans avoir visité « l'Homère du Valais ». Pour se soustraire à leurs compliments, Mario est obligée de fermer sa porte, sauf le dimanche. Alors, les visiteurs sont admis, de midi jusqu'à trois heures seulement. Un peu craintifs en présence d'une telle renommée, les vieux amis deviennent timides et le lui avouent naïvement : « Je n'oserai bientôt plus vous écrire ; vous serez trop savante pour moi ; mais vous savez que je vous aime de tout mon cœur ».

Le voyage de la conversion à Assise n'a pas eu qu'un résultat religieux. Selon son habitude, Mario a pris des notes, qui lui servent à composer son *Assise à vol d'oiseau*, inséré dans la *Revue de la Suisse catholique*<sup>1</sup>. En outre, on traduit sa nouvelle, *Dame Lucrezia*, pour le numéro dominical de l'*Intelligenzblatt* de Berne.

Mais, de plus en plus, Mario vieillit et « approche de l'heure du tournant ». L'abcès dont elle souffre au pied ne se guérit pas et les nerfs s'irritent progressivement. Le froid lui paraît intolérable ; à l'instar des Esquimaux, elle rêve d'un paradis où il n'y aura jamais d'hiver. « Tout se paye, dit-elle ; les privations, les souffrances, les crève-cœur endurés dès ma jeunesse... prennent leur revanche aujourd'hui sur un corps usé, fatigué ».

Un quatrième volume, le *Génie des Alpes valaisannes*, paraît encore à Neuchâtel, chez Attinger (1893). Ce livre diffère sensiblement des précédents, qui sont des recueils de morceaux n'ayant guère de lien entre eux. Il possède une allure plus didactique et forme un tout suivi, sorte d'étude théorique et historique sur les légendes, récits des vieux âges, coutumes, traits de mœurs, du Valais, avec nombreux exemples à l'appui. Montrant de nouveaux progrès de style, il est l'objet d'une critique très favorable.

Hélas ! il devait être le dernier. Pourtant, la plume de Mario court encore. Elle fait insérer dans la *Concorde*<sup>2</sup> (1894) plusieurs récits valaisans et la *Bibliothèque Universelle* accepte sa longue nouvelle *Edelweiss*. Dans ce roman, fort peu romanesque, il est

<sup>1</sup> *Revue de la Suisse catholique*, année 1893, tome 24, pp. 10-23.

<sup>2</sup> *La Concorde* fut pendant 7 ans, de 1888 à 1895, l'organe de la Société catholique de jeunes gens « Concordia » de Lausanne. Elle fut continuée par *La Quinzaine*.

aisé de reconnaître la personnalité de l'auteur ; et les réflexions qui émaillent chacune des pages ne résument-elles pas aussi ses plus intimes opinions ? C'est une autobiographie plus ou moins déguisée. Comme Edelweiss, qui finit par s'embarquer pour l'Inde dans le but d'aller y soigner les lépreux, Mario aurait voulu partir », « ce mot qui donne des ailes », pour l'Extrême-Orient et ce Thibet mystérieux, où son rêve aussi la conduisait souvent. Eprise d'un immense besoin de dévouement, elle en venait à souhaiter le don de sa personne à tous les malheureux d'ici-bas. L'âge et les infirmités ne permettaient plus la réalisation de tels projets.

Tandis que la maladie continue à diminuer les forces de Mario, les amitiés et les hommages affluent. Les éditeurs la traitent comme une puissance, lui demandent son avis et des collaborations. Charles Fuster « lui exprime sa sympathique admiration ». Dans les conférences qu'il donne à Paris, il citera son nom. « Chaque fois que je vous lis dans le *Semeur*, j'en suis heureux, lui dit-il. J'espère bien que vous nous donnerez nombre d'autres nouvelles. »

Elle, naguère si alerte, souffrait de ne plus pouvoir courir comme autrefois. Fort réservée, elle gardait ses soucis de santé sans les communiquer à personne, et nul ne se doutait du drame : un abcès se formait au côté, sous le bras, et prenait des proportions inquiétantes. On voyait bien sa figure amaigrie et souffreteuse, mais on attribuait ce changement au surmenage, aux veilles et à l'abus du café noir. Un manque d'appétit complet, une soif ardente et une torpeur invincible avaient transformé la malade. Persuadée qu'elle était incurable et trop fière pour implorer la pitié d'autrui, elle se confinait chez elle, désireuse d'employer ses dernières forces à écrire.

Cependant, vaincue par le mal et impatiente d'en connaître la nature, elle consulta de D<sup>r</sup> Burnier de Lausanne, en séjour à Sierre. Celui-ci l'engagea à se rendre immédiatement à l'hôpital de Lausanne pour y être opérée. Quelques jours plus tard, « plus morte que vive », elle arrivait dans la capitale vaudoise, où M<sup>me</sup> Monneron-Tissot et M<sup>me</sup> Burnier l'attendaient à la gare. L'opération, faite avec succès par le regretté D<sup>r</sup> César Roux, dura 50 minutes. Mario se réveilla dans son lit, « emmaillottée comme un bébé et le bras gauche ligotté sur la poitrine ». Dès lors, la fièvre disparut, l'appétit revint et les forces également. Déjà, sa plume courait de nouveau, notant les détails des chambres, les costumes des diaconesses, les visites de l'aumônier catholique, les incidents tragiques ou burlesques de la vie d'hôpital. L'écrivain, réveillé, était prêt à poursuivre sa tâche.

Trois semaines plus tard, Mario reprit le chemin de Sierre. Malheureusement, en se rendant un jour dans une maison voisine

de la sienne, elle tomba du haut en bas de l'escalier. Il en résulta pour la pauvre convalescente une bosse à la tête, des yeux gonflés, un ébranlement général. Excepté deux amies intimes, personne, à Sierre, ne s'en douta. Elle gardait le silence, ne permettant point au public de s'immiscer dans ses affaires et, toute sexagénaire qu'elle était, soignait méticuleusement sa mise et son extérieur.

L'année 1895 devait être la dernière de la vie de Mario. Le mystérieux mal au côté avait recommencé. Cette fois, la certitude s'imposait : le cancer, tant redouté depuis des années, faisait des progrès rapides. Le printemps, si vivement désiré, arriva, mais il n'apporta pas de soulagement. La malade ne mangeait presque plus et passait ses après-midi à sommeiller dans un fauteuil. Elle ne recevait que de rares visites. L'été approchait, ramenant les chaleurs, qui rendent pénible le séjour à Sierre. Encore une fois, Mario voulut aller vers les sommets qu'elle avait tant aimés. Malgré son extrême faiblesse, elle chercha une pension et finit par trouver une chambre à l'hôtel de Vérossaz, sur St-Maurice, choisissant de préférence ce petit village, parce que situé en pleine montagne, peu fréquenté par les touristes à la mode et ayant conservé tout le parfum du « vieux pays ». Avant de fermer son appartement de Sierre, elle mit en ordre ses papiers et disposa toutes choses comme pour une mort prochaine.

Elle partit donc en juin 1895 pour Vérossaz. A l'hôtel, on la vit arriver avec une certaine terreur. Ce visage tiré, ces yeux brillants de fièvre, ce bras immobilisé par le cancer ne présageaient rien de rassurant : on la supposait atteinte de tuberculose. Mais elle était si réservée et se tenait si bien à l'écart des autres pensionnaires qu'on s'habitua peu à peu à cette malade qui passait ses matinées au lit, se faisant servir à part, puis, l'après-midi, rêvait dans un fauteuil, au jardin, en face de ses chères montagnes ! Patient et douce, elle gagnait le cœur de la femme de chambre qui la servait. Soudain, le 31 juillet, celle-ci, affolée, courut prévenir le prêtre et le docteur. Le cancer avait atteint une artère, provoquant une hémorrhagie. En pleine lucidité, Mario reçut les sacrements, donna ses derniers ordres. Puis, tout doucement, les yeux se fermèrent, l'hémorrhagie cessa : Mario était morte.

A l'ensevelissement, qui eut lieu à Vérossaz, assistaient deux représentants de l'Etat du Valais, quelques amis intimes de la défunte, les pensionnaires et le personnel de l'hôtel. Ceux-ci, voyant une délégation officielle et des personnes de marque disaient, mais un peu tard : « Si on avait su !... on aurait été plus bienveillant ! »

Maintenant, Mario repose dans le cimetière de Vérossaz. Si jamais vous y pénétrez, conduit par une sympathie bien méritée.



envers l'auteur de tant de pages charmantes, vous trouverez, à l'angle ouest, la tombe de Mario. Le petit tertre est envahi par les lilas, les rosiers et les framboisiers sauvages. A peine si l'on distingue la pierre funéraire, livre en marbre, sur lequel on a gravé, à droite: *Mario, 1831-1895*, et, sur la page de gauche, un seul mot: *Fin*.

\* \* \*

Ce monument fut érigé le 23 octobre 1921 par la Société d'histoire du Valais romand, grâce à l'initiative de son fondateur et président, M. Jules Bertrand, grand admirateur et connaisseur de son canton du Valais. C'est par ses soins également que la librairie Payot édita le numéro 25 de la collection *Le Roman romand*, intitulé: *Croquis valaisans* et formé de onze récits pris dans les quatre volumes publiés par Mario. Il est à souhaiter, et nous ne sommes pas seul de cet avis, que la réédition des œuvres de Mario se poursuive, car les éditions originales sont devenues introuvables en librairie. Quels charmants livres, quelle délicate lecture il y aurait là pour les abonnés de nos bibliothèques populaires et catholiques, et aussi pour les amateurs de bonne littérature !

Car Mario ne fut pas seulement, comme elle passe aux yeux de certains, une collaboratrice insignifiante d'almanachs et de revues de second ordre (qui contiennent parfois d'ailleurs des articles fort bien pensés et écrits); elle publia des livres et collabora à nos grandes revues. Elle fut appréciée et louée par d'excellents juges: Rambert, Edmondo de Amicis, Paul Sabatier, Charles Fuster et d'autres. A l'occasion de sa mort, la presse de la Suisse romande avait été unanime à reconnaître son mérite littéraire. Toutes les appréciations aboutissaient, en résumé, à ce que disait la *Revue illustrée de la Suisse romande* dans son article biographique: « Au point de vue littéraire, on ne saurait contester à Mario un talent de haute valeur. »

Elle occupe donc une place honorable dans l'histoire de notre littérature suisse romande. Des deux volumes consacrés à cette histoire, celui de Philippe Godet<sup>1</sup> ne parle pas de Mario. Dans le tome second de son *Histoire de la Littérature suisse*<sup>2</sup> en (collaboration avec H.-E. Jenny), il écrit: « Nous ne dirons rien ici de Marie Trolliet, qui sous le pseudonyme de Mario, a joliment croqué gens et paysages du Valais ». Dans sa *Chronique romande*,

<sup>1</sup> Chez Delachaux & Niestlé, Neuchâtel. 1895.

<sup>2</sup> Chez Payot & Francke, Lausanne et Berne, 1910.

préfaçant *Au Foyer romand* de 1893, il disait: « Celle qui signe Mario continue d'explorer et de célébrer le Valais, et y a recueilli à notre intention des traits de mœurs, des tableaux, des souvenirs, toute une mythologie populaire, qu'elle nous offre sous ce titre expressif: *le Génie des Alpes valaisannes* ». Bref! peu d'enthousiasme, semble-t-il.

Par contre, Virgile Rossel, dans son *Histoire Littéraire de la Suisse romande*<sup>1</sup>, est plus admiratif et plus juste: « C'est une Vaudoise, M<sup>lle</sup> Marie Trolliet, qui a, sous le pseudonyme de Mario, célébré avec un enthousiasme communicatif et un invariable optimisme, les choses et les gens de son « vieux pays ». Point de fadeur, point d'admiration conventionnelle: de la bonne humeur et de la sincérité. Son « Vieux pays », d'ailleurs, n'est pas le canton de Vaud, mais le Valais d'autrefois, sa nature grandiose et sauvage, sa population naïve et fruste. Cet écrivain posséda la faculté peu commune de faire vivre ses paysages en une langue pittoresque et familière, comme aussi d'animer, de ressusciter en les évoquant avec une passion d'artiste, toutes ces traditions, ces costumes, ces légendes, ces traits de mœurs qui prêtent au Valais intime un caractère si particulier. Dans *Un vieux pays*, dans les *Silhouettes romandes*, dans le *Génie des Alpes valaisannes*, dans *Edelweiss* (ce roman n'a pas été publié en volume), Mario a donné presque constamment la même note, mais sympathique, fraîche et pure. »

Dans une autre *Chronique romande*, celle qui ouvre le volume de *Au Foyer romand* de 1896, un délicat connaisseur, Henri Warnery, disait avec émotion, à propos de la mort de Mario: « C'est une figure plus modeste que celle de Mario — M<sup>lle</sup> Trolliet, — une aimable figure toute romande, que n'ont point oubliée les fidèles d'entre nos lecteurs<sup>2</sup>. Elle devait être de nouveau notre collaboratrice cette année-ci; la maladie l'en empêcha. Puis, bientôt elle s'éteignait sur cette alpe valaisanne qu'elle aimait tant, qu'elle a racontée et décrite en des livres d'un sentiment profond, d'une touche discrète ».

Le genre de Mario, nous l'avons dit, est assez difficile à classer d'une façon précise. Il lui est, croyons-nous, très personnel. A part un récit de plus longue haleine, *Edelweiss*, qui peut rentrer dans le roman, ses livres sont plutôt des recueils de nouvelles, contes,

<sup>1</sup> Chez Zahn, Neuchâtel, 1903.

<sup>2</sup> Elle avait donné au *Foyer romand* de 1889, « Dans la montagne », croquis valaisan, et à celui de 1892, « Loin du monde », croquis valaisan également.

légendes, souvenirs biographiques et comptes-rendus d'excursions avec copieuses descriptions des paysages et des monuments visités. Deux sentiments relient tous ces croquis: l'admiration du « vieux pays » et l'amour du « bon vieux temps ». Mario a étudié à fond l'histoire du Valais, sa religion, ses mœurs, ses légendes; elle a parcouru ses monts et ses vallées, « prenant à dessein les chemins écartés, pour y trouver dans le secret des hauts vallons quelques profils encore inédits et respirer le parfum de naïveté qui se dégage de l'attachement aux vieilles coutumes ». A l'encontre de tant d'autres « qui ne prisent que ce qui est neuf », qui n'ont pour le passé que du mépris, elle a un culte pour ce qui est vieux; et son amour des antiques institutions, des vieux souvenirs valaisans, elle le chante avec un rare bonheur. Logique avec elle-même, elle est cinglante contre la modernité citadine: « Que sur l'asphalte et les boulevards bruyants d'une grande ville, entre l'étagage d'une marchande de modes et les senteurs écœurantes d'une boutique de parfums, les figurines du tailleur fashionable et les romans éhontés de la librairie voisine, le *flirt* déploie toutes ses audaces et l'élégance tapageuse tout son chic, tournures, pous, plumes, panaches et pompons..., le tableau est tel que le demande le cadre, et les deux sont faits l'un pour l'autre<sup>1</sup>. »

Aussi, quelle douleur pour Mario, lorsqu'elle est à même de constater que le Génie qu'elle a chanté, l'Esprit de la montagne, s'en va, « chassé par les courants modernes, le torrent des étrangers et leur or ! » Oh ! ce n'est pas qu'elle soit opposée au progrès. « Progressons, écrit-elle, oui, mais dans le vrai sens du mot. Progressons en instruction, en savoir-faire, en bonnes mœurs, en droiture, en piété... Sa pensée est claire. Ce qu'elle craint surtout pour sa chère patrie d'adoption, c'est l'influence délétère de ce monde de touristes qui envahissent la montagne, avec un genre de vie « où tout est fait pour les sens et rien pour la pensée, n'ayant ni l'amour de la grande nature, ni la candeur d'âme qui fait comprendre et goûter les joies paisibles et les humbles bonheurs ». Comment ces gens de sport et de mode comprendraient-ils l'âme de la montagne, dans un pays comme le Valais, « où la religion a de si profondes racines, où l'homme se sent si petit en face des montagnes arides et des rocs énormes, où tout lui parle d'un être plus grand que lui ? »

Mario a donc le sens exquis des grandes et belles choses et elle exprime en artiste le charme qu'elles dégagent. Aussi bien, est-ce le côté descriptif qui domine chez elle, peut-être même, parfois d'une façon exagérée. Si elle raconte un événement, une

---

<sup>1</sup> *Un Vieux pays*, préface, pp. 5-8.



légende, un voyage, une course, son récit traîne en longueur, ralenti, entremêlé d'abondantes descriptions, dans lesquelles elle semble se complaire et qui sont d'ailleurs toujours intéressantes, imaginées et précises. Nous pourrions dire que moins psychologue à la façon d'un Paul Bourget, elle est plutôt narrative et descriptive à la manière d'un René Bazin. Mais quoi qu'il en soit, son style et ses ouvrages reflètent admirablement un beau pays et une belle âme, dans laquelle nous allons tenter de pénétrer plus avant.

E.-S. DUPRAZ.

---

## CHRONIQUE DE LITTÉRATURE

---

*Un livre sur l'inspiration antique dans la littérature française contemporaine. — En l'honneur de Ramuz. — Un roman nouveau: « La Grande Peur dans la Montagne ».*

Les anciens, disait M<sup>me</sup> de Staël, ont moissonné dans leurs champs, il nous faut défricher les nôtres. Mot d'ordre d'un esprit romantique qui tend, d'une part, à saisir des différences au lieu d'apercevoir les analogies, d'autre part, à lier plus fortement et, à la limite, à identifier l'art et la vie. A un siècle de distance, Barrès lui fait écho quand il accuse Leconte de Lisle « d'exagérer l'éminente dignité du rôle de la volonté dans l'art » et « de nous conduire à négliger les beaux trésors qu'un artiste porte dans son cœur ». Nombreux pourtant sont au 19<sup>me</sup> et au 20<sup>me</sup> siècles les écrivains qui ont repris le chemin d'Athènes ou d'Alexandrie, dédaigneux des terres natales, dominés par le prestige, toujours renaissant, des histoires et des mythologies classiques.

Ce qui intéresse surtout M. Charly Clerc<sup>1</sup> dans ce mouvement, c'est la spontanéité, c'est la sincérité d'un paganisme qui parfois n'est pas littérature seulement. De préférence, il s'applique à une enquête psychologique qui distingue après les avoir groupés ceux de nos romanciers et de nos poètes contemporains qui furent touchés par « le miracle grec ». Miracle dûment reconnu ou librement rêvé, à l'image toujours de leur désir. C'est pourquoi, tour à tour, au paganisme l'on demande d'approuver

---

<sup>1</sup> *Essais sur l'Inspiration Antique dans la Littérature Française contemporaine. — Le Génie Antique*, Paris, Payot.

les débordements de l'instinct ou de garantir des disciplines rationnelles. On lui prête la physionomie rigide de l'académisme intransigeant ou la physionomie ambiguë du dilettantisme accueillant et sceptique. Bref, on se réfugie auprès de lui pour se complaire en soi-même... Les analyses de Charly Clerc sont conduites de façon alerte, même brillantes. Elles trahissent aussi, à travers l'abondance de l'information et sa diversité une sorte de hâte d'arriver, un doux mépris des résultats plus insignifiants. Il proposerait de lui-même, j'imagine, à la réflexion, quelques retouches, apporterait certains compléments nécessaires. Une note, un peu tardive, voile de tristesse le paganisme de M<sup>me</sup> de Noailles. Peut-on croire après les récentes publications sur l'auteur de Thaïs, à sa sérénité, à cette « sérénité dans l'inévitable désir » ? Nous ajouterons — au risque de passer pour indiscret — qu'à la lecture du *Procurateur de Judée* notre plaisir n'est pas si franc, et qu'à M<sup>me</sup> de Noailles notre hommage, dont, sans doute, elle n'a cure, n'irait pas sans réserve.

Mais un problème général domine tous les cas particuliers, problème que Charly Clerc nous aiderait à mieux poser, auquel nous voudrions bien qu'il proposât sa solution. Mépris du christianisme, désir d'une vie plus nue, plus sensuelle, dilettantisme, sentiment de la mort, il y a simultanément ou successivement tout cela en effet, dans le retour à l'antiquité<sup>1</sup>. Rien donc que de détestable aux yeux d'un christianisme qui n'est pas exténué. Et pourtant, nous sommes si loin de rejeter la tradition humaniste ! Nous croyons si bien à la possibilité de l'acclimater sous un ciel chrétien ! La mythologie même, à sa place, nous agréée. Sans que rien soit confondu dans nos vénération. L'humanisme chrétien consacre l'union des fantaisies les plus libres avec les idées les mieux rectifiées, les inspirations les meilleures de l'homme avec les révélations surhumaines. Il ne saurait mépriser aucune sagesse, mais il établit une hiérarchie. Parce qu'il est sensible à la beauté plastique, au jeu des formes harmonieuses, il assiste

---

<sup>1</sup> Expressions de Ch. Clerc. Tout cela — ou encore autre chose : un procédé de transposition artistique — une satisfaction aussi, accordée au sens de la beauté plastique.



plein de joie aux évolutions d'un chœur antique — qu'il distingue du chœur des anges.

\* \* \*

Les *Cahiers de la Quinzaine* renaissent que fonda Ch. Péguy et c'est pour dire d'abord la louange d'un écrivain suisse. Voici rassemblés quelques études d'étendue inégale et des témoignages considérables, plus au moins autorisés<sup>1</sup>. Le volume procède d'une admiration qui nous réjouit. Son titre est assez malheureux. Les hommes ont assez de sujets de division, ne créons pas artificiellement des antagonismes — non pas même dans la petite république des lettres. La critique se doit, simplement, de faire mieux connaître une belle œuvre, d'en aider l'intelligence d'en dégager les tendances et l'esprit. C'est sa vraie manière de servir. Des écrivains français, non plus les seuls suisses, ont voulu honorer Ramuz, voilà ce qui est significatif. Le *Cahier*, en plusieurs pages, échappe à l'ennui des redites et des indications vagues. Était-il impossible d'y échapper davantage ?

Nous détachons d'un article de J. Maritain (sur *l'Esprit de Ramuz*) quelques lignes profitables :

Les mystiques, on l'a remarqué, ont un grand respect du détail concret des choses, parce qu'ils savent pratiquement qu'il n'y a rien d'indifférent, que nos cheveux sont comptés, que Dieu attache un sens original à chaque brindille de son œuvre. Cette vénération du singulier est pleine de sagesse chez un poète. Ramuz a un amour religieux du singulier. Il a compris profondément l'espèce de rédemption naturelle dont l'art doit s'acquitter, il veut tout sauver de ce que le Père de famille lui a donné, de toute la réalité de chez lui que la nature à elle seule laisse aller, ne peut pas manifester dans un verbe intellectuel. Il sait que sa mission est de donner à tout ce qui est très uniquement sien une voix authentique, et qui ait par-là même valeur universelle.

Des remarques suivent, excellentes, sur le dépouillement de Ramuz qui ne veut garder que « ce qui est strictement exigé par la plus intacte individualité de la chose existante », sur son

<sup>1</sup> *Pour ou contre C. F. Ramuz*, éditions du Siècle.

humanitarisme qui n'est pas celui des nuées. Maritain ne contredit pas mais précise, sans le vouloir, le sens de la phrase finale d'une étude d'Henri Pourrat<sup>1</sup>: « Il est revenu dire que l'amitié est le vrai pain du cœur et rappeler qu'on n'est pas un vivant tant qu'on a pas compris que l'âme a été donnée pour aimer les hommes ».

Sait-on que le *Cenlaure* de Maurice de Guérin fut l'une des admirations juvéniles de Ramuz ? Qui le croirait à la lecture d'*Aline* ou de la *Guérison des Maladies* ? Leur auteur n'a-t-il pas jugé sévèrement l'éducation classique — et tous les livres qui nous masquent les choses ? Vous ne l'imaginez pas recourant aux mythes consacrés. Il défriche sa terre vaudoise, bine ses vignes et ne moissonne pas dans les champs étrangers. Cela n'empêchera pas la critique, tant sa langue est imprécise où les choses difficiles à exprimer, de parler de son classicisme. La mythologie, l'image antique: moyens de transposer, de passer de la vie à l'art. Ramuz transpose certes, mais il a recours à d'autres procédés pour des résultats, pense-t-il, de plus de poids. En outre, sa composition n'est pas arbitraire, mais il est clair qu'elle n'est plus le développement linéaire que communément et classiquement l'on prescrit<sup>2</sup>.

Puisque c'est « le style » qui empêche bien des gens de bonne volonté d'apprécier Ramuz, que n'entre-t-on, pour emporter leur adhésion, dans un examen plus technique de son œuvre ? Ce serait une façon de lui rendre hommage si sans être « un annonciateur de notre spiritualité », il est un poète qui mérite d'être compris et aimé.

« *Je ne cherche pas, dit Elie Richard, à excuser des licences qui me choquent lorsque je n'en vois pas l'utilité: je voudrais en découvrir les raisons sérieuses, défendables.* »<sup>3</sup> Attitude probe et déferente et qui se justifie par le sentiment net de tant de beautés ! En attendant des précisions, enregistrons le jugement de M.

---

<sup>1</sup> *Ramuz et le Paysan*.

<sup>2</sup> Voir entre autres *L'Amour du Monde* et dans la *Grande Peur*, le chap. 3.

<sup>3</sup> Page 204.

Thérive: « *Je ne suis pas de ceux qui accusent son langage et sa syntaxe. Il est très peuple, ce qui est évidemment un arlifice, mais il n'est pas incorrect.* »

Langue et grammaire, composition, et tous ces procédés, qui dénoncent le provincial, l'écrivain patoisant, au particularisme dangereux. « Ignorances », « défauts », « manies » qui répugnent à des esprits mal débarrassés de gros préjugés. Qu'ils éprouvent à nouveau l'efficacité d'un art qui les a déroutés, en lisant le dernier roman de Ramuz.

\* \* \*

Le début de la *Grande Peur dans la Montagne* paraît sans portée et le lecteur pressé se demande si longtemps on va l'immobiliser dans cette innocente trivialité ? Il a déjà tort. Ce dialogue initial, on fait plus que le pressentir, va déboucher sur des développements d'une certaine envergure. Elargissement progressif, mouvement sans cesse recommencé, ascension plutôt inlassablement reprise. Le départ, du reste ne nous est pas indifférent. Ce pittoresque menu nous plaît fort, d'autant plus qu'il n'est pas pour l'auteur une façon commode de fuir de plus rudes exercices.

Quelques-uns sont montés à l'alpage, très haut et délaissé, parce que la montagne veut se le réserver et qu'elle est méchante quand elle s'en mêle ». Les malheurs accablent ces audacieux. La fièvre aphteuse anéantit les troupeaux et par le désespoir conduit aussi les hommes à la mort. Une menace pèse et s'exécute.

La matière d'une chronique agricole, par la vertu poétique prend des proportions bibliques. Il suffit de la fixer avec ce regard attentif et pur du poète pour y voir de grands désirs, de grandes terreurs, de grands désespoirs. Au cours de la lutte des hommes avec la nature, qui pourrait, regardant bien, marquer les coups sans effroi ?

Ramuz, à un point de la route, dit adieu à ses personnages, il ne les oublie pas, ou ils ne l'oublient pas. Nous connaissons déjà Clou par exemple, le chercheur d'or. Les thèmes reviennent,



analogues sinon identiques. Et c'est un divertissement de haut goût de les retrouver ici et là, toujours jeunes. Le thème de la *Séparation des races*, sur un autre plan, d'une autre variété, n'est-ce pas aussi le thème le plus pathétique de *La Grande Peur* ? Les corps et les cœurs s'appellent, font effort pour se joindre, et la vie et la mort trop souvent les séparent... Un épisode, en un canton perdu, signifie une réalité générale. Classicisme si l'on veut, classicisme vers lequel tend spontanément tout poète né — fût-il romantique. Ce qui distingue Ramuz, son mérite incomparable aujourd'hui, c'est d'habiter d'abord plus près des choses, des plus humbles choses, puis d'essayer de monter haut vers les cieux encore qu'il ignore ce que recèle leur profondeur.

Mais à force de regarder que ne découvre-t-on pas, tôt ou tard, quand on a le regard attentif et pur ?

FRANÇOIS BOUCHARDY.

---

# PRINCIPES ET PROPOS

OU

## REVUE DES REVUES<sup>1</sup>

---

*Saint François d'Assise. — Apologétique. — Politique  
chrétienne. — Économique chrétienne. — L'Art.  
Les Lettres.*

### I. SAINT FRANÇOIS D'ASSISE OU : LA FIN D'UNE LÉGENDE.

Nous voudrions attirer l'attention sur un fait plein d'enseignements pour qui aime à penser.

Il n'y a pas, en dehors du catholicisme, d'homme plus expert en choses franciscaines que M. Paul Sabatier. Dans sa fameuse *Vie de saint François d'Assise*, 1894 (mise à l'index), il crut parler du Séraphique Père « avec autant d'amour que le plus pieux Franciscain » ; au vrai, il se contentait d'apporter, aux réalités qu'avait le plus vénérées saint François, le tribut d'une désolante et déformante sympathie moderniste. Saint François n'était que l'initiateur de l'« esprit nouveau » lequel n' imagine pas « Dieu hors du monde » (p. V). Il n'était pas plus catholique que protestant, même pas catholique du tout : le plus grand des saints hérétiques. « Ces deux mots ne sont pas aussi contradictoires qu'ils en ont l'air. » (p. V).

« Quand on parvient à ces hauteurs, on n'appartient plus à une secte, on appartient à l'humanité... Mais ce qui est une vérité banale en ce qui concerne les génies de l'imagination ou de la pensée a encore l'air d'un paradoxe quand on parle des génies religieux. L'Eglise les a si bien réclamés comme lui appartenant qu'elle a fini par créer en sa faveur une sorte de droit. *Il ne faut pas que cette confiscation arbitraire dure éternellement* » (pp. XVI-XVII).

« S'il eût connu la discipline ecclésiastique, il aurait été obligé

---

<sup>1</sup> Nous avons pris sur nous de souligner dans les citations, les passages qui nous paraissaient essentiels.

de l'observer, mais grâce à son ignorance, il put la violer bien des fois sans le savoir, et *être hérétique sans s'en douter* » (p. XIV).

« Quant à son attitude vis-à-vis de l'Eglise, elle fut celle de l'obéissance filiale; cela peut paraître étrange... Mais la plupart des hommes de 89 ne se croyaient-ils pas de bons et loyaux sujets de Louis XVI ? » (p. IX).

« Allez la contempler (la basilique d'Assise) fière, riche, puissante, puis descendez à la Portioncule, passez à St-Damien, courez aux Carceri, et vous comprendrez l'abîme qui séparait l'idéal de François, de celui du pontife qui le canonisait » (p. 399).

Cette légende d'un saint François d'Assise protestant, ou du moins planant « au-dessus des barrières confessionnelles » a fait son chemin. Il est presque impossible de déplier les journaux non catholiques de Suisse romande, sans qu'on nous y dépeigne, assis dans une même gloire, Luther et le Poverello. Le bon peuple catholique n'y comprend rien. Il croirait volontiers à une mystification. Il ignore les adresses d'un Paul Sabatier. A ceux qui voudront en avoir le cœur net, je propose la lecture des *Opuscles de saint François d'Assise* (Nouvelle bibliothèque franciscaine, Couvin). Ils verront de quel amour le saint révérait les dogmes de la Trinité, de l'Incarnation, les sacrements du baptême, de la confession, de l'ordre, le culte de la sainte Vierge, des saints, des morts; son estime pour le jeûne, les prières vocales répétées, les conseils évangéliques, les vœux. Il n'y a pas un de ces textes qu'on ne puisse opposer aux opinions de Luther, de Zwingli, ou des écrivains protestants contemporains. Surtout quel respect du « Seigneur Pape », quel adoration de l'Eucharistie ! Me permet-on de transcrire un seul passage ?

« Tous ceux qui du Seigneur Jésus-Christ ont vu l'humanité sans voir son esprit et sa divinité et sans croire qu'il est le vrai Fils de Dieu, ceux-là sont damnés. Pareillement, tous ceux qui voient le sacrement du corps du Christ, consacré par les paroles du Seigneur sur l'autel dans les mains du prêtre sous les apparences du pain et du vin, et qui ne voient pas son esprit et sa divinité et ne croient pas qu'il soit vraiment le très saint corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ceux-là aussi sont damnés, au témoignage du Tout-Puissant lui-même qui dit : *Ceci est mon corps et le sang du Nouveau Testament, et: celui qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle* » (p. 104).

Y a-t-il beaucoup de gens qui désireront en avoir le cœur net ? L'empire de la redite est si fort ! Heureusement, nous avons l'argument d'autorité. Le 12 décembre 1924, M. Paul Sabatier lui-même a fait, à l'université de Strasbourg, une leçon d'ouverture sur saint François d'Assise, publiée dans la revue *Frate Francesco* 1925, p. 232 :

« Nous commençons aujourd'hui un cours qui, si Dieu le per-



met, nous occupera jusqu'à la fin de l'année académique. Nous lui consacrerons donc une trentaine de leçons.

Il y en a, sans doute, parmi vous qui sont un peu surpris: Voilà, pensent-ils, une place bien considérable faite à un seul homme dans la chaire d'histoire de la faculté de Théologie protestante. Et quel homme! Un catholique, un moine, mort il y a 698 ans, trois siècles avant la Réforme, et qui n'eut jamais rien à faire avec le Protestantisme!

Tout cela est parfaitement exact: L'office de la fête de saint François commence aux vêpres du 3 octobre par l'antienne:

*Franciscus vir catholicus  
Et totus apostolicus  
Ecclesiae teneri  
Fidem romanae docuit  
Presbyterosque monuit  
Prae cunctis revereri*

François, homme catholique et tout apostolique enseigna la fidélité à l'Eglise Romaine et recommanda de révéler les prêtres plus que tous les autres hommes.

Cette antienne qui résume le côté doctrinal de sa vie, est l'expression de la stricte vérité historique.

Mais, serez-vous très étonnés, Messieurs, si je vous dis que c'est précisément parce que saint François a été un catholique incomparable, le plus catholique des saints, qu'il me semble particulièrement intéressant pour nous, protestants?

Tous, nous voudrions, je le suppose du moins, connaître, apprécier ceux qui nous entourent, mais souvent nos tentatives et nos efforts dans ce but, échouent piteusement, faute de savoir comment nous y prendre.

En étudiant saint François, nous ferons connaissance avec le plus grand saint que l'Eglise catholique ait engendré à travers les âges.

On pourrait dire, qu'en procédant ainsi, on juge sur une exception. C'est vrai. Mais y a-t-il grand mal à cela? Les réalités quotidiennes ne viendront-elles pas rectifier les erreurs possibles? Pour connaître l'Eglise n'est-il pas nécessaire de la connaître dans ce qui est son meilleur elle-même, plutôt qu'en fixant obstinément nos regards sur ses représentants les moins heureux?

Connaître un musicien de génie n'est-ce pas connaître et goûter ses chefs-d'œuvre? Comment connaître d'une autre façon celle qui, à travers les siècles, n'a pas seulement bercé et consolé l'humanité, mais lui a enseigné à lever les yeux vers les cimes, du haut desquelles seules, aujourd'hui, comme toujours pourra descendre le salut?»

Sans doute, M. Paul Sabatier avertit, cinq pages plus loin, que les «représentants des Eglises issues de la Réforme» vont «sans hésitation ni crainte, au-devant de saint François, sans la moindre idée d'abjurer entre ses mains». Il veut donc aimer «le plus grand saint que l'Eglise catholique ait engendré à travers les âges», «le plus catholique des saints», et en même temps se refuser à l'Eglise catholique. Ce n'est pas le lieu de discuter cette attitude. M. Sabatier nous rendrait d'ailleurs la tâche difficile: «Les âmes, dit-il, ont leurs secrets qu'elles sont parfois incapables

de se raconter à elles-mêmes. Mais qui sait quels peuvent être les résultats d'un mouvement du cœur, qui commence avec tant de simplicité et de sincérité ? » Il suffit que nous félicitions l'auteur de la *Vie de saint François d'Assise* d'avoir redressé avec beaucoup de netteté et de droiture un jugement si important. Les esprits loyaux et instruits mettront désormais avec lui un point final à la légende d'un saint François d'Assise hérétique.

## II. APOLOGÉTIQUE.

Dans la *Revue universelle* (1<sup>er</sup> juillet), une étude de Jacques Maritain, indispensable à qui veut juger du point de vue catholique *A la trace de Dieu* et l'apologétique de Jacques Rivière.

«... Le procédé exclusivement *psychologique* appliqué aux choses de la religion reste, par nature, inadéquat. Rivière espérait amener ses camarades de captivité à une certaine intelligence — ou à une moindre méconnaissance — de la foi chrétienne, en essayant de préciser devant eux les attitudes mentales, de démontrer les ressorts cachés du chrétien. Cette tentative était plus humble, pensait-il sans doute, moins brutale qu'un essai d'exposé portant sur les objets. Elle était plus téméraire peut-être en réalité (car l'essentiel, qui est de l'ordre de la grâce, est ici substantiellement caché à l'observation psychologique); et plus agressive aussi: car on nous laisse plus libre quand on nous propose des objets d'intelligence à examiner que lorsqu'on nous fait entrer dans les états subjectifs d'autrui; je crois volontiers les mêmes vérités que mon prochain, mais je ne tiens pas du tout à sentir comme lui, ses mécanismes psychologiques n'intéressent que ma curiosité. »

Quant à l'éclipse de la foi dans l'âme de Rivière, Dieu seul en sait toutes les causes. Quelques-unes nous apparaissent:

« Comment ne pas remarquer qu'une certaine insuffisance métaphysique a dû jouer ici un rôle important ? *Je ne veux pas dire que tous soient tenus d'avoir l'esprit philosophique.* Mais Rivière ne sait pas, ne peut pas s'abstenir de philosopher, il fatigue Claudel de questions et discussions philosophiques auxquelles il déclare lui-même n'attacher aucune importance (ce qui est philosopher au second degré), le souci de philosopher, bien que scrupuleusement refoulé, trouve à chaque instant moyen d'apparaître entre les lignes de son apologétique. A qui est ainsi obsédé de philosophie, les déficiences philosophiques sont forcément périlleuses. »

Autre cause qui agit bien fréquemment à notre époque:

« Dans les lettres à Claudel, il est une page significative, où Rivière explique son impossibilité de se fier aux idées comme instrument du vrai, parce qu'il voit trop bien, en suivant leur jeu du dedans, que leur rigueur n'est qu'apparente et qu'elles se plient à notre gré. Cette page, qui avait irrité Claudel, paraîtra bien étrange aux philosophes. *S'il y a une expérience qui leur soit familière, c'est*



*celle de la dureté des idées; qui ne s'est pas meurtri à cette dureté n'a pas commencé de philosopher.»*

Ajoutez à ces dispositions intérieures:

«... l'espèce de dégoût irrité qu'un esprit si soucieux de ne rien méconnaître, si passionné de comprendre et de justifier, si curieux, si sensible à toutes les recherches et à toutes les douleurs de son temps, a dû éprouver, je le suppose, *devant les positions intellectuelles nécessairement tranchées, parfois sommaires, parfois, en matière d'art, bien offensantes en effet, de ce qu'on peut appeler le monde religieux*, — vous comprendrez mieux comment la trame de sa vie spirituelle a pu faiblir, comment il a pu céder à *cette impression, nourrie de désespoir, que s'il restait intégralement fidèle il allait laisser échapper tout ce réel impur mais chargé de beauté, qui passe dans les fleuves du monde et qu'il avait le devoir de sauver*. Non pas encore un coup, qu'il ait pour cela rejeté la foi. Mais il laissait sommeiller ce qu'il avait de plus cher, pour suivre un temps le goût de l'autre.»

A propos de la rentrée de Rivière dans la lumière, un peu avant sa mort:

« Si la force tranquille et le rude bon sens de Claudel, si tant d'humanité, d'amitié, de sagesse, si les grandes affirmations théologiques qui font notre joie à nous qui sommes délivrés comme lui, *peuvent froisser certains esprits attachés encore, faute de mieux, aux détours de leur détresse et à la fragile noblesse de leur souffrance*, il reste que la vertu de Dieu a triomphé en Rivière d'une faiblesse égale... Signe admirable de la ténacité des dons surnaturels, tangible raison d'espérer pour ceux qui cherchent comme Rivière cherchait.»

### III. POLITIQUE CHRÉTIENNE.

Le n° 2 de *Chroniques du Roseau d'Or* publie sous le titre: *La Messagère de la politique divine*, une étude très élevée, que le P. Clérissac écrivit un peu avant de mourir, et qui devrait servir de préface à toute vie de Jeanne d'Arc. Ce n'est qu'après le Sacre de Reims que Jeanne donne au « dauphin », le nom de « Roi ». Le Sacre est le terme de sa mission. Le P. Clérissac détermine avec beaucoup de pénétration quel est d'après le dogme et la liturgie le sens de la Consécration royale ou impériale:

« Ce que fait avant tout la Consécration royale, c'est de *rat-tacher le Pouvoir terrestre à la suzeraineté de Jésus-Christ*, laquelle est unique et universelle; — c'est de *ranger sous une loi plus sainte et plus parfaite que la religion naturelle*, sous la loi nouvelle de Jésus, cet organe et cette fonction de puissance humaine dont le monde est le plus violemment jaloux, le pouvoir politique, point de départ et centre de convergence de toute l'activité sociale, objet des ambitions les plus fières comme les plus basses; — c'est de *coordonner au gouvernement de Jésus-Christ* et de l'imprégner de son esprit. »



L'onction royale ne *crée* pas le droit royal. Elle ne confère, non plus, cela est clair, aucun *caractère sacramental*, ni aucun *droit divin* proprement dit.

« Le Sacre... est un *signe* que celui qui le reçoit est agréé de Dieu, — ne disons pas comme un élu sans défauts, ni avec ratification de tous ses actes passés, ni avec la garantie d'une durée indéfinie, — mais du moins comme un *agent*, un *instrument*, et, si l'on veut même, un *mandataire* de sa Providence surnaturelle.

Ainsi, le *symbolisme* de l'onction royale est-il ramené à sa *signification véritablement primitive*, puisque, dominant l'histoire, le grand consacré, c'est Jésus: le parfum qui est versé au plus profond de son être humain, c'est la divinité. Elle le fait, de droit éternel, Prêtre, Prophète et Roi. Toute communication de sa vie et de sa vertu divines sera donc justement marquée par l'onction. L'image de sa prérogative royale sera ainsi reproduite de quelque manière par le Sacre dans les souverains chrétiens. Une glorieuse vassalité les lie au Christ-Pantocrator, et leur pouvoir devient un des ressorts de son Empire. Ils lui inféodent leur puissance, mais c'est pour la voir changée en une lieutenance plus auguste que leur droit humain, puisqu'ils deviennent coopérateurs du plan surnaturel. »

Il y a, en effet, une Politique divine, un Droit chrétien des peuples:

« Jésus, suzerain de tous les rois, a nécessairement une politique. Comment le nier, si surtout il a institué non pas une religion individuelle, mais une société religieuse, une Eglise ! Si l'Eglise est le prolongement du Christ, le corps mystique du Roi divin, elle a nécessairement part à ses prérogatives suzeraines à l'égard des rois et des peuples. Mais n'est-ce point un malaise très grand qui va résulter pour les nations du fait de l'existence, au milieu d'elles, de cette société disparate à prétentions théocratiques ? — *Le malaise serait bien plus grand, si par impossible Jésus avait négligé de pourvoir son Eglise de droits identiques aux siens. Seuls, des droits vraiment divins peuvent, en pareil cas, être raisonnables.* Il a donc fait de son Eglise la vivante économie du salut des peuples comme des individus, qui domine et embrasse l'économie de leurs destinées temporelles, — si bien que l'histoire de la Politique divine n'est autre chose que l'histoire de l'Eglise au milieu des peuples et se traduit par elle. »

La seconde partie de l'étude du P. Clérissac, où sont appliqués à la France ces principes, montre en quel sens le nationalisme peut être bon et catholique.

Citons encore un aperçu plein de profondeur sur la juste manière d'entendre les rapports de l'Eglise et de l'Etat, sur les causes et sur les conséquences d'une erreur politique en ces matières:

« C'est l'impuissance de la raison à saisir les principes quels qu'ils soient, qui explique la répugnance de l'esprit moderne à admettre ces vérités, sa lâche propension à les déclarer surannées. Au contraire, le moyen âge fut *assez intelligent pour appuyer d'un*

*argument de raison la distinction des choses de César d'avec les choses de Dieu* : « Le droit divin qui procède de la grâce ne détruit pas le droit humain qui procède de la raison naturelle. » (Saint Thomas, II-II, x, 10.) Mais il fut assez intelligent aussi pour établir la subordination des choses de César aux choses de Dieu sur un axiome fondamental de vie sociale et politique : « L'homme n'est pas ordonné à la communauté politique selon tout lui-même et selon tout ce qui lui appartient. » (Saint Thomas, I-II, xxi, 4, ad. 3.)

Or, c'est justement ce qui en l'homme échappe à l'Etat que l'Eglise prend sous sa défense, s'il le faut, contre l'Etat. Il est, au reste remarquable que dans la mesure où l'Etat méconnaît le droit d'intervention de l'Eglise, il cesse de respecter le droit réservé de l'individu. »

Déclarons-le : ce n'est pas en changeant ces principes éternels, c'est, au contraire, dans la mesure où elle tendra à s'en rapprocher, que la Société des Nations pourra travailler efficacement à l'élaboration d'un droit chrétien international.

La *Revue universelle* du 1<sup>er</sup> juillet (article déjà cité de Jacques Maritain) donne en trois lignes la raison théologique qui justifie l'existence d'une *Politique chrétienne* :

« Quant à la vie politique, il est trop clair qu'étant selon l'ordre de la nature elle est non pas abolie mais confirmée et surélevée en nous par notre passage à l'ordre surnaturel, et par la certitude que sa destination principale est d'être au temporel une préparatrice de la vie éternelle, préparatrice dont la nature humaine a essentiellement besoin : car César, comme tout l'ordre des causes secondes, est dans sa sphère un instrument du gouvernement divin. »

Rivière ayant loué, dans son apologétique, le caractère anti-social du catholicisme, J. Maritain dissipe le paradoxe et remet les choses au point :

« S'il est vrai, au témoignage même de Léon XIII, qu'un des signes de la mission divine de l'Eglise réside dans le fait qu'elle seule offre une suprême et efficace garantie à la droite vie temporelle des peuples, il est vrai aussi que la *vie surnaturelle apportée ici-bas par l'Eglise*, royaume des cieux au milieu de nous, est d'une nature si transcendante, si proprement divine, que le catholicisme ne saurait jamais se trouver vraiment « chez lui » dans les royaumes de la terre, et que l'ordre de la charité dépassera toujours à l'infini l'ordre humain le mieux établi. L'Etat, comme tel, a des devoirs envers Dieu, et il faut, en raison de ces devoirs comme pour le bien des âmes, que l'Eglise et l'Etat soient unis, ce qui implique le *pouvoir indirect* de l'une sur le domaine de l'autre, en raison des intérêts spirituels qui peuvent se trouver engagés dans celui-ci. Tel est le droit, l'exigence de la justice, et c'est ce qui importe avant tout. En fait, pourtant, l'on doit bien reconnaître avec Claudel que, sauf quelques exceptions saintes dont elle nous convie à nous émerveiller, l'Eglise a presque autant souffert des princes chrétiens, pour défendre contre eux son indépendance, que des gouvernements antichrétiens, pour défendre contre eux son existence. Le



Christ est roi à tous les sens du mot, roi des nations comme roi du ciel, mais quand on lui a offert cette royauté temporelle qui lui appartient de droit, il n'a pas voulu l'exercer, nous signifiant ainsi un grand mystère de la vie historique de son Corps mystique. S'il faut maintenir intactes les vérités concernant les nécessaires conditions politiques d'une droite vie humaine, il y a, en fait, un certain pessimisme sur le cours des choses humaines qui convient au chrétien, lequel n'a pas ici-bas de demeure, et qui le porte à ne pas compter beaucoup sur l'établissement de conditions politiques complètement et durablement bonnes. Il est vrai que ce qu'il doit haïr en tant même que citoyen, et chercher à renverser, à moins qu'un mal plus grand ne doive s'ensuivre pour la cité, c'est une souveraineté politique qui non pas par accident, mais en droit et en principe, serait tournée contre le Christ. »

C'est une joie profonde, pour les catholiques, de sentir la Politique chrétienne à l'œuvre dans le monde grâce au Souverain Pontife. Ses admirables encycliques sur la *Royauté du Christ*, sur les *Missions* et le clergé indigène, son refus de laisser nationaliser l'Eglise du Mexique<sup>1</sup>, sa crainte de voir l'Eglise inféodée à des mouvements nationalistes même admirables en bien des points, son attention à encourager ce qu'il peut y avoir de sain dans la Société des Nations, tout cela témoigne d'un profond et lucide amour de la catholicité supranationale de l'Eglise romaine.

#### IV. ÉCONOMIQUE CHRÉTIENNE.

« Le royaume n'appartient pas au Dauphin, mais à Dieu, et cependant c'est la volonté de Dieu que le Dauphin soit couronné roi et puisse tenir le royaume *en commende* » disait Jeanne d'Arc à Baudricourt. Le principe qu'à propos de la *Politique chrétienne* elle formulait avec tant de netteté, Claudel l'applique admirablement à l'*Economique chrétienne* dans la préface de *A la trace de Dieu* :

« L'idée qui domine la théorie chrétienne sur cette question, c'est celle de l'*Intendance*, c'est l'idée que chez un homme rien, et pas même son corps et son âme, ni à plus forte raison sa famille et ses biens, ne lui appartient, que tout est à Dieu et pour Dieu à qui il devra rendre des comptes exacts. Si tout cela lui appartenait il pourrait se montrer conciliant et coulant. Il y a même des gens plus nombreux qu'on ne croit qui, par indolence naturelle, seraient disposés à faire abandon de tout ce qu'on veut. Mais précisément parce que rien ne lui appartient, le chrétien, quand il n'a pas opéré une démission générale et préalable entre les mains de son Créateur et reçu décharge, le chrétien ne peut rien céder si ce n'est pour des raisons fortes et par une espèce de dispense. Il ne s'agit pas de convenance momentanée, il s'agit d'une respon-

<sup>1</sup> Lire sur la persécution religieuse au Mexique l'exposé de PAUL DUDON, dans les *Etudes* du 20 août.



sabilité éternelle. *C'est pourquoi, au rebours de toutes les théories socialistes, le chrétien est-il tellement attaché à toute la matière de ses droits civiques, à ses biens, à ses enfants, à sa patrie.* Ce n'est pas lui qui dépend de tout cela, c'est tout cela qui dépend de lui. C'est lui et non pas un autre à qui Dieu a donné charge de tout cela. Il transpose dans le domaine des intérêts matériels, sanctifiés par leur but, cette obstination inflexible dont son Eglise à travers tous les siècles, depuis saint Laurent et saint Thomas Becket jusqu'aux martyrs de la Révolution et depuis Innocent jusqu'à Pie, n'a cessé de lui donner des exemples exaltants... Le reste est du Tolstoï. »

L'écrivain russe orthodoxe, Nicolas Berdiaeff met en un saisissant relief, dans le n° 2 de *Chroniques du Roseau d'Or* l'erreur initiale commune à la fois au *capitalisme* (c'est-à-dire au *libéralisme religieux et économique*) et au *socialisme* :

« La civilisation de l'Europe et de l'Amérique a créé le système capitaliste-industriel. Ce dernier n'est pas seulement un facteur économique puissant, — il est aussi un phénomène spirituel, phénomène d'extermination de la spiritualité. Le capitalisme industriel de la civilisation a tué l'esprit de l'éternité, a détruit les choses sacrées. La civilisation capitaliste des temps modernes tue l'idée de Dieu, c'est la civilisation la plus impie. *La responsabilité du crime d'avoir tué Dieu dans le cœur des hommes incombe à la civilisation capitaliste et non pas au socialisme révolutionnaire qui a seulement adopté l'esprit de la civilisation bourgeoise et hérité tous ses côtés négatifs.* Certes, la civilisation industrielle et capitaliste n'avait pas totalement renié la religion. *Elle était prête à reconnaître l'utilité pragmatique de la religion.* Le socialisme a rejeté la valeur pragmatique de la religion, il défend pragmatiquement l'athéisme qui, selon lui, est plus utile pour le développement de la puissance et du bonheur des masses ouvrières. Mais *l'attitude utilitaire et pragmatique du monde capitaliste à l'égard de la religion est la vraie source de l'impiété et de l'anéantissement spirituel.* Un Dieu utile et nécessaire pour le développement de la civilisation et du système capitalistes ne peut être un vrai Dieu... »

Nous aimerions voir reprendre le beau nom traditionnel d'*économique chrétienne* ou d'*économique catholique* pour désigner ce qu'on appelle communément depuis trente ans le *christianisme social* ou le *catholicisme social*.

Le « christianisme social » ne peut, chez les catholiques, être opposé à un christianisme non social. L'expression fait pléonasme. Le vrai christianisme est toujours social, toujours *catholique*, même quand il ne s'occupe pas des questions de salaire et de corporation : quoi de plus social que la communion des saints, que le Credo, que l'Eucharistie lien d'unité. L'*« économique chrétienne »* s'oppose, au contraire, à l'économique matérialiste des *libéraux* et des *socialistes*. Aristote appelle *économique* la science des organisations familiales lesquelles sont les éléments de la

*politique*, science de l'organisation des cités (*Polit.* I, ch. 2). Il y aura donc une *économique chrétienne*, dont la fin, dit saint Thomas, ne sera pas l'acquisition des richesses *pour elles-mêmes*, mais l'usage des richesses *pour vivre humainement et surnaturellement* (II-II, I, 3, ad. 1): «économique chrétienne» subordonnée à une «politique chrétienne»: ici encore, en effet, il faut redire le: «politique d'abord».

Réserver le mot «christianisme social» au christianisme qui s'occupe de résoudre les questions économiques, risque de faire oublier *comme l'oublie précisément aujourd'hui les protestants chrétiens-sociaux*, que le christianisme est toujours et essentiellement social, même — disons : surtout — en ce qui concerne les dogmes, les sacrements, la discipline religieuse. Le mot d'«économique chrétienne» ne prête au contraire à aucune confusion. Le «christianisme social», la «science sociale» que les catholiques opposent constamment, depuis trente ans à l'économique matérialiste du monde moderne, n'est qu'une «économique chrétienne».

## V. L'ART.

### 1. *La nouveauté dans l'art.*

Dans la *Revue des Jeunes* (25 juillet), après une délicate présentation de *L'Orphée* encore inédit de Jean Cocteau, Henri Gouthier transcrit une critique inadaptée d'Antoine, et ajoute:

«Ces lignes sont d'Antoine, de l'admirable Antoine dont l'effort a ressuscité le théâtre français. Elles montrent simplement que l'heure d'Antoine est passée. *On se demande parfois ce qu'est une génération.* Ce n'est ni affaire d'âge, ni affaire de volonté. Les générations se reconnaissent devant certaines œuvres: appartiennent à la même génération tous ceux qui les comprennent, *tous ceux qui marchent au même pas.* *Orphée* est de ces œuvres qui marquent le rythme des générations.»

Autre article, lucide et suggestif, de Henri Pourrat qui rapproche le *Rappel à l'ordre* de Jean Cocteau et l'*Imagerie populaire* de P. L. Duchartre et R. Saulnier.

«Beaucoup espèrent un grand art nouveau. Il faudrait bien. C'est vrai que l'art ne vit que de nouveauté. — Et c'est plus vrai encore, d'ailleurs, qu'il ne vit que d'éternel.»

Si l'art vit d'éternel, c'est que la beauté n'est pas rouge, verte, ronde, carrée, froide ou chaude: elle est d'un monde autre que le monde de la matière et du changement, la beauté est un transcendantal.

Si l'art vit de nouveauté, c'est encore que la beauté, étant d'un autre monde, ne peut être renfermée dans la matière que

par *contrainte* et par *ruse*, et non point par de faciles *recettes* ou par le poids de l'*habitude*.

Chercher le Beau, c'est trouver le nouveau et gagner l'art :

« LA BEAUTÉ EST UNE DAME EN MARCHÉ. Elle déplace les lignes. Ce que Baudelaire appelle *son expression la plus récente* révolte ceux qui la croient une idole assise et cette expression est inévitable pour un jeune artiste. » (*Rappel.*)

Chercher le nouveau, c'est manquer l'art, et trouver la mode :

« Je ne suis pas de ceux qui adorent les machines. Le mot *moderne* me semble toujours naïf. On pense au nègre prosterné devant un téléphone. » (*Rappel.*)

Henri Pourrat résume tout :

« Il est très bien que le jeune artiste la cherche (l'expression la plus récente de la Beauté), naturel qu'il s'écarte des voies déjà connues, fatal que nombre de ces recherches, tournant le dos à la voie royale, soient des erreurs. La mode joue, les façons de sentir changent. Surtout, il y a nécessité de changement, besoin, le temps venu, d'une expression nouvelle de la beauté. Notre œil, disait Goethe à Eckermann, n'aime pas à rester sur la même couleur, il en réclame une autre et au besoin la produit... Le malheur est que cette quête du nouveau, à laquelle nous sommes nécessairement condamnés — peut-être par manque d'enfance et de fraîcheur d'esprit, — brouille sans cesse les choses. »

## 2. *L'art populaire est les imagiers.*

« Goethe, continue Henri Pourrat, faisait un jour remarquer qu'on ne comprend rien à la statuaire égyptienne si l'on ne voit que c'est le granit qui a contraint le sculpteur à coller les bras au corps de ses statues et à leur donner de roides attitudes. Le marbre grec devait prêter plus de liberté.

De même les caractères des images populaires tiennent d'abord à des nécessités de technique. Le graveur sur bois, pour avoir des tailles franches, des traits nets et résistants, devait simplifier les détails. Une ligne parlante et rien de plus. L'emploi des tons était pareillement restreint. Deux, trois, quatre, pas davantage, parce que la mise en couleurs ne se faisait qu'à l'aide de pochoirs. On usait donc des plus vifs, des plus chauds : ce cheval sera du même rose que la face du dragon qui le pousse à la charge, ces campagnes du même vert et du même jaune que l'habit-veste du cavalier, et le ciel au besoin s'arrangera des mêmes couleurs. L'imagier doit se tirer d'affaire avec le peu dont il dispose.

Or, cette pauvreté a des bénéfices énormes. La vraisemblance sacrifiée laisse entrer à sa place quelque chose de bien plus agréable, et de plus grand...

Ainsi la pauvreté, une certaine pauvreté temporelle joyeusement acceptée, peut-elle ouvrir le royaume. On entrevoit mieux à présent ce qu'est l'art populaire. On hésite à parler d'art, puisqu'il n'est pas proprement création, mais plutôt transposition. La



*forme populaire a toujours été précédée d'une forme artistique.* Toujours l'image d'imagier copie une image d'artiste, un tableau. Le point, c'est qu'elle est d'un accent autre. Et cet accent suffit parfois à en faire non plus une œuvre d'artiste, mais bien mieux, une œuvre d'art.

La pauvreté et ses contraintes ont débarré les grandes portes. L'énergie du trait, sa force narrative, la vigueur simple du coloris, tout cela, la pauvreté contraint à l'acquérir. Qu'un objet soit de façon populaire, fait à la main : ses conditions mêmes lui donneront un chiffre peut-être pas précisément beau, mais forcément intéressant. Tout objet populaire a du caractère : si, de fortune, il est aussi aristocratique, c'est-à-dire d'un individu bien doué, il a de la beauté...

L'art est l'art, disait Goethe, parce qu'il n'est pas la nature. Entre le modèle bien fait et ce que l'imagier sait faire, il y a un certain écart. C'est dans cet écart que pourra jouer son génie. S'il est vraiment doué, en transposant, il créera. Les difficultés, son inhabileté, lui imposent une certaine simplification utile. Telle est la part du populaire même. Reste la part de l'individu. S'il sait mettre dans sa transposition un entrain, de la chanson, de la fraîcheur, une joyeuse liberté d'imagination tenant de la bonne cordialité du peuple et de la légère folie de l'enfance, il fera non plus seulement chose intéressante, mais chose belle. Il faut en somme que lui arrive ce qu'il arrive aux enfants dont parle Jean Cocteau : Les enfants songent la bouche ouverte. Leur regard s'arrête sur une armoire. Un défaut du bois éveille en eux des magies. Ils ne le disent à personne. Ensuite, ils dessinent ce qu'ils ont vu. Mais le milieu familial dirige ces imaginations sans qu'ils s'en doutent. »

### 3. Critiques d'art et reproductions.

Dans l'*Amour de l'Art* (janvier et février), Pierre Courthion présente, avec une agréable étude sur l'*Art français dans les collections privées en Suisse*, un riche ensemble de reproductions des maîtres, tirées des collections Oscar et Georges Reinhart, Sidney-Brown, Emile et Arthur Hahnloser, etc. Admirables portraits de Corot.

*Pages d'Art* de février présente plusieurs reproductions de vitraux et de peintures d'Alexandre Cingria, introduites par une étude aussi sincère que louangeuse de M. Jean Bouvier. Un beau mot de Cingria est rapporté : « Pour ma part, je suis persuadé que tout effort sincère d'un artiste pour exprimer un sentiment religieux au moyen de son art, trouve toujours grâce devant le Seigneur, comme la prière du publicain. »

## VI. LETTRES.

### 1. Roman et théologie.

Dans le *Correspondant* du 25 juillet un article très juste de ton, du P. de Tonquédec, jésuite, sur *Le Soleil de Satan* de Georges Bernanos (article reproduit dans la *Revue catholique des idées et des faits*). Nous en détachons deux fragments :

« Je ne veux que faire ressortir la légitimité de cet emploi du préternaturel diabolique. Si le romancier doit envisager la réalité telle qu'elle est, dans son ampleur terrible et ses profondeurs vertigineuses, je me demande de quel droit il en bannirait le ciel ou l'enfer. Le point de vue catholique est le seul total et le seul juste. Ne composons pas un corrigé du réel, à l'usage d'un gros public demi-croyant, une petite édition raccourcie, étriquée, amendée, édulcorée, où les passages difficiles ou choquants auraient disparu. »

L'autre fragment exprime moins la critique d'un artiste que le souhait d'un moraliste :

« Je ne critique pas, comme certains l'ont fait, *la couleur de la spiritualité* de l'abbé Donissan. Certes, elle n'est pas gaie. Notre homme ne connaît guère le sourire ; il regarde obstinément du côté des perspectives les plus sombres du dogme catholique ; il est comme fasciné par l'idée du péché, des influences de l'Enfer sur les âmes. Mais il y a des spiritualités de ce genre dans l'Eglise de Dieu : tous les saints ne sont pas des François d'Assise ou des François de Sales. Bernanos a forcé le trait, — son saint manque trop continuellement, trop absolument de cette paix foncière, « au delà de tout sens », que le Christ a promise aux siens ; — mais le trait n'est pas faux. Et je n'y vois rien de spécifiquement « janséniste » ou « manichéen ». J'accepte même, comme une donnée d'expérience, empruntée aux sources les plus authentiques, cette désolation perpétuelle, ce désespoir, cette atroce persuasion d'être au nombre des réprouvés, qui enveloppe comme un suaire glacé le pauvre « saint de Lumbrès ». De telles épreuves ne sont pas imaginaires : des âmes en ont souffert et en souffrent.

Ce qui est déplaisant, c'est que cette terrible aventure spirituelle se double, dans le roman, d'une déplorable aventure pathologique. Et encore ici, entendons-nous bien. Je ne prétends pas que le mélange n'existe pas dans la réalité. Je sais que la grâce peut fleurir même chez les détraqués et les demi-fous, bref partout ailleurs que dans la démence pure. Je connais de ces malheureux qui souffrent un martyre affreux et méritoire, qui, dans le crépuscule hagard de leur conscience, pratiquent d'admirables vertus, qui se sanctifient merveilleusement. Mais puisque Bernanos avait conçu le noble et hardi dessein de jeter, pour ainsi dire, la sainteté toute crue devant les yeux de nos contemporains, j'eusse aimé qu'il la prit à l'état pur, sans cette complication malade qui la dépare, qui risque de la faire mal comprendre, de la déprécier dans les esprits, d'amorcer de regrettables confusions, auxquelles une certaine psychologie, à prétentions scientifiques, n'est que trop encline. »

## 2. *Roman et psychologie.*

Dans la *Nouvelle Revue Française* du 1<sup>er</sup> septembre, Gabriel Marcel rend compte en termes clairvoyants de *Mont-Cinère* roman de Julien Green :

« Que *Mont-Cinère* s'apparente presque exclusivement à la littérature d'Outre-Manche, je le crois en effet ; mais la fonction



médiatrice d'un tel livre m'apparaît de ce fait capitale. Il y a de fortes raisons de craindre que bien des romanciers français qui croient pouvoir s'autoriser du grand exemple de Proust pour justifier à leurs propres yeux leur impuissance à inventer se soient engagés dans une impasse, *il ne suffit point d'avoir perdu son moi pour se voir conférer ce sens direct de l'existence des autres qui est au principe de toute œuvre romanesque digne de ce nom*; et il est même certain que *l'émission de soi ne va jamais sans une oblitération non point simultanée mais préalable du sentiment d'autrui*. Si nous avons vraiment perdu la faculté de nous élever par nous-mêmes *au plan où l'individu se saisit dans l'acte même par lequel il reconnaît et éprouve la réalité des autres*, nous devons nous estimer trop heureux qu'un étranger acclimaté parmi nous nous apporte un témoignage de cette vie indivisible et dramatique où toute création romanesque authentique prend racine.

### 3. *Léon Bloy.*

Le n° février-mars du *Taudis* rapporte, en hommage à Léon Bloy, de beaux jugements de ses amis. Nous en détachons quelques-uns.

Henri Ghéon, dans un petit poème à *Notre-Dame de la Salette* :

« Vous que je viens de visiter dans la petite maison de Lorette<sup>4</sup> posée parmi les oliviers, les roseaux et les vignes, au bord des flots

Vous que j'honore chaque année dans cette grotte obscure de Lourdes, pleine de la rumeur du Gave et de votre fontaine éternellement jaillissante pour le rafraîchissement des pêcheurs

Vous voici toujours sur ce haut lieu, non souriante, mais pleurante — et droite et menaçante aussi comme une armée en ordre de bataille, ébranlant et foulant la solitude et le chaos.

O Notre-Dame, votre voix répercutée par les montagnes fait écho au cri des Prophètes sur Ninive et sur Babylone, et à la voix de votre Divin Fils décrétant la ruine de Jérusalem...

Votre voix pure, votre voix douce — et votre peuple obstiné ne se soumet pas.

Je vous prie aujourd'hui pour cet homme tendre et violent qui violemment et tendrement se refusa toujours à diviser la parole du Maître,

L'Evangile doux, l'Evangile dur, le même Evangile, le seul, Et laissa les prudents avilir la miséricorde en étouffant la justice, sa sœur. »

Adolphe Retté :

« Si Tertullien est tombé dans l'hérésie montaniste, Bloy l'a cotoyée de fort près. Mais *cette réserve, que tout catholique doit faire, une fois formulée*, il faut admirer Bloy, parce qu'il a senti mieux que personne la réalité mystique qu'exprime cet aphorisme de Pascal : Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. »

Paul Claudel :

« Léon Bloy avait deux choses à dire. Tout d'abord, dans un siècle abruti par le matérialisme, il a été un témoin de Dieu,



un de ces affamés et de ces assoiffés de la justice qui ont mission d'inquiéter par leurs cris le silence mortel de tant d'animaux paissants. Et son second titre de gloire est d'avoir pris la parole de Dieu au sérieux, d'avoir cru qu'elle avait quelque chose à dire aux hommes de tous les temps et à nous en particulier, les hommes de celui-ci. »

Georges Rouault:

« On a souvent rapproché les *arts* — bien à tort ; c'est la *nature de l'esprit* qui lie si bien certains artistes au cours des siècles, et dans des arts très différents entre eux par leurs moyens d'expression.

...Je n'ai pas craint d'être parfois brutal sans jamais l'être de parti-pris, on est certain de pouvoir me situer et classer, et aussi définitivement que Léon Bloy.

... Les officiels disent de Bloy: C'est un anarchiste, un négateur, un démolisseur. Le pauvre Bloy... il aimait tant l'*ordre intérieur* et la haute raison, il déplorait tellement ce *chavirement*, ce goût du roulis et du tangage moderniste sur l'Océan des doutes et des incertitudes...

Il gémit parfois, mais son abandon à Dieu lui fait oublier ses misères d'autrefois, d'aujourd'hui et de demain, pour dire les larmes aux yeux: *Tout est adorable.* »

Jacques Maritain:

BLOY ÉTAIT UN SILENCIEUX. IL PARLAIT PEU ET A VOIX BASSE. IL DÉTESTAIT LES CRIS. SON CRI ÉTAIT INTÉRIEUR, JETÉ À DIEU. SA LEÇON N'EST PAS DE RÉVOLTE, MAIS D'AMOUR.

Je ne pense pas qu'on rende jamais à Bloy de témoignage plus beau ni plus complet que les douzes pages de Jacques Maritain dans la *Revue des Jeunes* (10 janvier 1925) :

« Qu'on m'entende bien: je ne prétends pas défendre les scories de son étonnante production littéraire, je sais qu'il est aussi facile qu'injuste de tracer de lui une image odieuse en alignant un certain nombre de textes choisis dans une œuvre qui roule des matériaux très divers. La question est de mettre à leur plan ces éléments, et de s'attacher à ce qui est principal dans une âme aussi exceptionnelle par ses prodigieux dons lyriques, par ses excessives douleurs, et par son grand amour de Jésus crucifié...

Ceux qui ont connu et aimé Bloy, et qui l'ont vu souffrir, ceux qui l'ont vu prier et mourir, savent la profondeur de sa vie surnaturelle, de son humilité, de sa pitié, de sa générosité, de son amour de Dieu. « Seigneur, je pleure très souvent, disait-il. Est-ce de tristesse en songeant à ce que je souffre ? Est-ce de joie en me souvenant de vous ? » Ils savent que sa violence était la face inverse d'une charité battue par quelles tempêtes, et qui n'en pouvait plus.

Je comprends fort bien que *pour certains esprits, à qui le vertige de tout abîme fut, grâce à Dieu, toujours épargné*, le cas de Léon Bloy soit une énigme fort obscure. Mais... il y a des âmes périssantes

qui cherchent la beauté dans les ténèbres, et sur lesquelles *une apologétique plus tranquille serait sans efficace*. La pure doctrine elle-même n'agirait pas sur elles, car leur raison est trop alanguie ou déséquilibrée; *elles s'imaginent que l'obéissance de la foi est incompatible avec les hardiesses de l'intelligence, ou avec les jeux et les franchises de l'art et de la beauté*; enfin la médiocrité d'un grand nombre de chrétiens les épouvante. Bloy, en clamant son dégoût de toute tiédeur, en criant sur les toits sa soif de l'absolu, en faisant voir et toucher la splendeur de la Foi, inspire à ces pauvres âmes le pressentiment de la gloire de Dieu. »

Bloy peut-il être plus grand que vu par les yeux de son fils ? Alors, c'est peut-être ainsi qu'il convient de le regarder...

CHARLES JOURNET.

#### P. S. LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES.

Après la vie de Shelley, la prodigieuse vie de Balzac, la vie aventureuse de Rimbaud, la vie paresseuse de Rivarol, voici, petit chef-d'œuvre en quinze lignes, la vie... protestante de saint Thomas d'Aquin (*Journal de Genève*, 19 juillet).

« *Vers la fin de sa vie*, saint Thomas eut la vision très nette que l'intellectualisme ne saurait être à lui seul une source de vie et de joie. Et dans son humilité, il condamnait la sécheresse de ses écrits, lesquels, *ignorant les droits du cœur, n'avaient fait aucune place à la charité souverainement exaltée par Pascal*. Un homme nouveau venait d'apparaître dans saint Thomas. »

Le poème est à clef :

« *N'est-il pas étrange de voir que le plus grand adversaire du thomisme a été saint Thomas lui-même ?* ».

Oui, certes ! cela est « étrange »... Il l'est aussi que le *Journal de Genève* ait publié, sans en soupçonner l'ironie, ce petit divertissement littéraire signé : Alfred Boissier.

---

## BIBLIOGRAPHIES

---

P. Anastasius Bürgler O.M.C., *Der Franziskusorden in der Schweiz*. Verlag der Drittordenszentrale Schwyz. 6 fr.

Voici un ouvrage qu'on sera heureux de lire en cette année franciscaine. On y trouve l'histoire abrégée de toutes les branches de l'ordre franciscain en Suisse et l'on demeure étonné de l'expansion qu'a prise tout de suite chez nous l'œuvre du Patriarche d'Assise. Pour ce qui concerne la Suisse romande on trouvera ici l'histoire des couvents de Genève, Lausanne, Nyon, Grandson, Vevey, Fribourg, Delémont, Sion, Porrentruy, Bulle, Le Landeron, Romont (franciscains et capucins); Vevey, Orbe, Genève, Romont, Monthey, Viège (Clarisses); Montorge à Fribourg (Tiers ordre régulier).

F. C.

CHARLES DE ROCHE et GUSTAVE WISSLER, *Documents relatifs à Jeanne d'Arc et à son époque, extraits d'un manuscrit du XV<sup>me</sup> siècle de la bibliothèque de la ville de Berne*. Une brochure grand in-8° de 48 pages en dépôt chez Sauerlaender & C<sup>ie</sup>, Aarau 1926.

Les documents publiés ici sont le ditié de Christine de Pisan, la lettre aux Anglais, la Consultation de Poitiers, des vers latins et français et des poésies historiques. La lettre de Jeanne aux Anglais est donnée dans une version jusqu'ici inédite qui donne lieu à diverses conjectures intéressantes.

F. C.

JULES ROCHAT, *La Réforme dans le Pays de Vaud, d'après les*

*« Mémoires » de P. de Pierrefleur*. Une brochure de 23 pages, chez M. A. Allaz, éditeur, av. de Tivoli 32, Lausanne 1924, 0 fr. 60.

Les Mémoires de P. de Pierrefleur, grand banneret d'Orbe, sont un ouvrage depuis longtemps épuisé. En attendant qu'on puisse le rééditer, M. Jules Rochat, dans une brochure à la portée de toutes les bourses, nous cite, de ce volume, les passages les plus instructifs. La courageuse brochure de M. Rochat est de nature à détruire bien des préjugés.

F. C.

GONZAGUE DE REYNOLD, *Morat, Jeu commémoratif en cinq actes*. Un vol. in-8°, 94 pages, chez Fragnière Frères, Fribourg 1926, 1 fr.

On connaît le succès bien mérité qu'a obtenu ce poème de notre éminent collaborateur, M. de Reynold. Ceux qui l'ont entendu au théâtre Livio seront heureux de le posséder, comme aussi nos confédérés que la distance a empêchés de venir à Fribourg aux fêtes de Morat. On relira toujours avec plaisir l'émouvant prologue puis l'acte troisième où le poète a mis en scène d'une manière particulièrement heureuse, le duc Charles.

F. C.

M. MAURICE NEESER, docteur en théologie, professeur à l'université de Neuchâtel. *Du protestantisme au catholicisme, du catholicisme au protestantisme, essai de psychologie des conversions confessionnelles*. Attinger, Neuchâtel, 238 pp.



Livre donné pour une impartiale étude de psychologie, et qui est écrit pour démontrer :

1<sup>o</sup> que les convertis protestants ont des exigences scientifiques d'ordre historique et philosophique bien supérieures aux convertis catholiques. — Documentation d'une extrême indigence ; interprétation fautive ou même contradictoire ; ignorance complète de la doctrine catholique sur la surnaturalité de la foi et le rôle des motifs de crédibilité.

2<sup>o</sup> Que le protestantisme est supérieur au catholicisme, car, tandis que le protestantisme se contente d'une vérité et d'une présence divines purement spirituelles, le catholicisme « matérialise » la vérité divine dans le pape et la présence divine dans l'eucharistie. — Toujours la redite ! M. Neeser n'a fait que corriger la grossièreté de ses expressions. Et il est vrai que depuis la Réforme jusqu'à la fin de ses jours, le protestantisme n'a jamais eu et n'aura jamais rien de plus solide à opposer au catholicisme que cet argument qui ruine l'infailibilité de Jésus en même temps que celle de l'Eglise, et le mystère de l'Incarnation en même temps que celui de l'eucharistie. Dire, en effet, que Jésus est infailible ce serait « matérialiser » la vérité divine ; et dire que Jésus est Dieu, ce serait « matérialiser » la présence divine... A la *spiritualité surnaturelle et évangélique* apportée au monde dans l'Incarnation, l'Eglise et les sacrements, et illustrée par le miracle de la résurrection de Jésus, le protestantisme oppose une spiritualité qui volatilise l'Incarnation, l'Eglise, les sacrements, l'œuvre et la résurrection miraculeuse de Jésus. Spiritualité antiévangélique par conséquent, mais camouflée d'évangélisme, et pour laquelle il faut créer un nom : l'angélisme protestant.

3<sup>o</sup> Que cependant catholiques et protestants doivent s'acheminer « vers un au-delà des barrières confessionnelles » où habitent pêle-mêle le P. Hyacinthe, Pascal, saint Augustin et saint Paul. — Cet assemblage suffit à qualifier le livre. Peut-être le P. Hyacinthe est-il ainsi honoré parce qu'il engagea M<sup>lle</sup> de Gardonne à se faire protestante ?... Quant à Pascal, toutes les *Pensées* témoigneraient qu'il entendit la communion eucharistique comme M. Neeser. Voici la preuve, omise par celui-ci :

Que je hais ces sottises de ne pas croire

l'Eucharistie, etc. ! Si l'Evangile est vrai, si Jésus-Christ est Dieu quelle difficulté y a-t-il là ? »

Quelques objections contre le catholicisme qui sont intéressantes, car elles donneraient occasion à des éclaircissements théologiques. Ces objections ne sont pas dans le texte de M. Neeser, mais dans les citations de M<sup>lle</sup> de Gardonne. Les meilleures ont été réfutées en l'an 200 par Tertullien dans le « *De praescriptione haereticorum* ».

C. J.

M. ROGER BORNAND, *Concussions protestantes*. Editions Forum, Neuchâtel, 76 pp.

Avec des renseignements sur l'unification des Eglises protestantes cette brochure contient un involontaire hommage à l'Eglise romaine qu'il nous plaît de relever. L'auteur en convient, l'idéal de l'Eglise c'est l'unité. Il lui faut donc parler de l'unité romaine. D'abord pour la rejeter, et voici la manière amusante dont il la définit : « Au premier regard, en effet, il semble que l'Eglise catholique a su sauver et maintenir l'unité dans la diversité : églises d'occident où le célibat du clergé est sévèrement prescrit et églises d'orient où règnent des tolérances sur ce point ; hiérarchie du clergé séculier dont les supérieurs vivent en de somptueux palais et ordres mendiants avec le vœu strict de pauvreté, tendances orthodoxes rigides et modernisme plus ou moins libéral. » Ensuite pour l'imiter, et voici une description plus sérieuse : « Rome a bien su donner satisfaction à... différents besoins par la création des ordres monastiques qui s'inspirent d'idéals très divers : mission, soin des malades, culture de l'esprit, prédication, apologétique, prière, austérité, activité extérieure ou contemplation. Et les laïques, en s'affiliant par le moyen du tiers ordre à une congrégation de leur choix, adoptent ainsi une chapelle qui, dans la grande nef de l'Eglise, convient mieux à leur tempérament. Mais puisque nous ne possédons pas encore (car il est urgent de le chercher) le moyen de maintenir dans une communion très large ceux qui éprouvent des besoins spéciaux ou qui tiennent à obéir à des principes très particuliers, acceptons qu'il y ait des asso-

ciations religieuses différentes et des Eglises de types divers côte à côte. » Après avoir pensé que l'existence de plusieurs Eglises en un même lieu est une entrave à l'avènement du règne de Dieu et avoir cité souvent la parole de Jésus « Que tous soient un », l'auteur en vient donc à déclarer que la réalisation de l'unité ecclésiastique « n'est ni désirable, ni possible. Et ce n'est pas désirable surtout parce que ce n'est point possible. » Cette brochure est antérieure au Congrès de Stockholm.

C. J.

M. ANDRÉ BOUVIER, *L'Unité du protestantisme*. Lausanne, imprimerie de la Concorde, 1925, 115 pp.

L'auteur oppose l'« union d'uniformité » qui représenterait la formule catholique, intellectuelle, statique, à l'« union de fédération », qui représenterait la formule protestante, pragmatique, dynamique.

Nous faisons remarquer que toute union suppose un principe de différenciation (nommons-le: matière) et un principe d'unification (nommons-le: forme). Dans toute union, par conséquent, les diversités matérielles sont rassemblées (fédérées) sous la loi d'une même forme (uniformité). La division fondamentale de l'auteur est par là renversée.

L'opposition entre l'unité catholique et l'unité protestante tient à ceci: le catholicisme considère comme forme, comme principe d'unification, une révélation venue d'en haut et qui fait converger toutes les pensées et tous les amours vers l'Incarnation et la Trinité. Le protestantisme « for Life and Work », dont il est ici question, considère comme forme, comme principe d'unification, la convergence des actions extérieures vers des buts altruistes et humanitaires, quoiqu'il en soit de l'Incarnation et de la Trinité. Dans un cas l'unité est surnaturelle, dans l'autre cas elle ne l'est pas.

Avec une confiance de novice, M. André Bouvier nous présente comme dernier mot de la Sagesse et comme préface au Congrès de Stockholm les plus barbares philosophies transatlantiques. Il y a pire. M. André Bouvier est pasteur. Evidemment, il ne croit pas à la divinité de Jésus. Mais nous lui demandons s'il croit en un

Dieu distinct du monde et à l'immortalité personnelle des âmes: « Le Dieu personnel de l'Evangile, dit-il, par sa personnalité achevée, comprend dans son unité les parties, c'est-à-dire les personnalités humaines limitées ». Il y a d'autres textes semblables.

C. J.

*La Règle de saint Benoît*, nouvelle traduction littérale par les bénédictins de St-Michel de Farnborough, Art catholique, Paris, 1924, XV-224 pp.

Très belle traduction de la merveilleuse Règle de saint Benoît, divisée en paragraphes à lire chaque jour de l'année, enrichie de nombreuses notes explicatives et d'une précieuse table alphabétique et analytique.

C. J.

*Somme théologique de saint Thomas d'Aquin*, texte latin et traduction française, aux Editions de la « Revue des Jeunes », 1925 et 1926:

1. *Dieu*, présenté par le P. Serpillanges.
2. *La Prudence*, par le P. Noble.
3. *Les Actes humains*, par le P. Gillet.
4. *La Vie humaine; ses formes et ses états*, par le P. Lemonnyer.

Cette traduction, suivie de notes nerveuses et suggestives (prises le plus souvent à Cajetan) et de tables dressées avec intelligence, facilitera beaucoup aux commençants l'étude directe de saint Thomas. Elle représente une œuvre de longue portée dont l'un des aspects importants sera la mise au point du vocabulaire philosophique et théologique contemporain. Le dernier volume qui traite de la vie active, de la vie contemplative, de l'état religieux, sera lu avec joie par toutes les âmes intérieures.

C. J.

R. P. HUMBERT CLÉRISSAC, O. P., *Le Mystère de l'Eglise*, préface de Jacques Maritain. Editions de la Vie spirituelle, St-Maximin XXIX-190 pp.

Ce petit livre forme avec certaines pa-



ges de Bossuet ce qu'on a écrit, en français, de plus beau sur l'Eglise. Il fait sentir le secret surnaturel et liturgique de l'Epouse du Christ et laisse dans le cœur de ceux qui l'ont feuilleté, l'impression d'une douceur impérissable. Pourquoi y a-t-il encore des gens pour peindre l'Eglise sous les traits d'une envahissante gendarmerie hostile à l'esprit intérieur et à l'esprit mystique ?...

Une admirable préface de Jacques Maritain, écrite avec de la lumière, nous révèle l'âme du P. Clérissac: «Ce qu'il demandait à ceux qui venaient à lui, c'est d'adhérer pleinement au «mystère de l'Eglise;» pour cela il pensait que la raison et la foi ont besoin du secours d'une vive tendresse de charité, qui seule peut apprendre à l'âme ce qu'est vraiment l'Epouse de Jésus-Christ. Et il croyait qu'une certaine sécheresse de cœur et un certain amour-propre, obscurcissant l'esprit sur ce point, étaient la principale cause de l'égarement de quelques-uns dans l'erreur du modernisme.»

THOMAS DE CELANO, *La «Vita prima» et la «Vita secunda» de saint François d'Assise*, traduites du latin par l'abbé M. J. Fagot. Paris, 1922, XII-390 pp.

Avec les *Opuscles* de saint François que nous avons signalés dans la Revue des revues, les deux Légendes de Thomas de Celano offrent des documents de premier ordre sur la vie du petit pauvre d'Assise. Le vrai peuple et les lettrés éprouveront une joie pareille, au contact de ces textes primitifs qui laissent toujours un peu de leur fraîcheur et de leur transparence entre les mains des historiens modernes, mêmes les plus délicats.

C. J.

R. P. HILARIN FELDER des FF. Mineurs capucins, *L'idéal de saint François d'Assise*, traduit par le P. Eusèbe de Bar-le-Duc, Paris, 1924, 2 vol. de 384 et 352 pp.

Cet ouvrage où l'on s'efforce de déterminer ce qu'il y a de spécifiquement franciscain dans la sainteté et dans l'œuvre de saint François, est le résultat de toute

une vie d'études. L'amour de saint François pour l'Evangile, le Christ, et l'Eglise, pour la pauvreté, la chasteté, l'obéissance; la joie et le zèle de sa charité; sa pensée sur la science et sur la nature; tels sont les sujets des principaux chapitres. L'auteur remarque que des savants non catholiques comme Goetz et Tilemann établissent, documents en mains, que jamais l'Eglise ne fit dévier l'idéal franciscain. Il note encore que ce serait méconnaître les lois de la psychologie et de l'histoire de ne regarder comme l'idéal de saint François que les tout premiers commencements de son œuvre, et de tenir pour autant d'écarts toutes les modifications ultérieures.

C. J.

MAURICE BEAUFRETON, *Saint François d'Assise*. Paris, 1925, 340 pp.

Cette vie n'est pas destinée à supplanter la poétique évocation de Jørgensen qu'on lira toujours avec fruit. C'est une présentation de saint François, appuyée sur une critique sévère (on a dit: trop sévère), écrite en un style sans personnalité, mais où la personnalité du saint ressort splendidement. Contrairement à beaucoup d'historiens, M. Beaufreton prend à la lettre les révélations de Celano sur la jeunesse coupable de François. C'est ici question d'interprétation de textes, donc de psychologie; dès lors, il peut bien sembler que la similitude si parfaite du petit Pauvre avec Jésus, la pureté sans trouble de son regard sur la nature, supposent une perpétuelle virginité.

C. J.

G. K. CHESTERTON, *Saint François d'Assise*, traduit de l'anglais par M<sup>me</sup> Isabelle Rivière. Editions du Roseau d'Or, Paris, 1925, 244 pp.

Suite d'aperçus pleins d'originalité, d'humour, et parfois d'émotion, destinés à présenter saint François tout entier, avec ses mortifications et ses miracles, aux croyants et aux demi-croyants teintés de littérature et influencés par la lecture de Renan, de Matthew Arnold, ou par les préjugés tant bourgeois que modernistes.

C. J.



EMILE DERMENGHEM, *La vie admirable et les révélations de Marie des Vallées*, d'après des textes inédits. Editions du Roseau d'Or, 1926, 326 pp.

Tout est extraordinaire dans cette vie: la manière du biographe qui fait suivre la description des plus hauts états mystiques, de réflexions sur l'ectoplasmie, le folklore, les saints musulmans, la psychanalyse et les refoulements; l'héroïne elle-même, toute proche de Dieu, mais qui concentre en elle les souffrances de l'enfer et les angoisses terribles de la possession démoniaque; la splendeur verbale des exclamations de cette pauvre paysanne sans culture: « Elle criait fortement: Retirez-vous terre; nous ne voulons d'autre terre que la sainte Humanité de Jésus ».

« Terre! terre! pourquoi me tiens-tu prisonnière? »

« Je voyais toutes les puissances de mon âme agoniser et mourir l'une après l'autre,

l'esprit le premier, puis la mémoire, puis l'entendement... La volonté partit ensuite; puis je ne les ai point revues et ne sais où elles sont. »

« Depuis que je vis Notre-Seigneur crucifié devant moi et qu'en me disant ces paroles: Qui es-tu? il me fit voir que je n'étais point et qu'il était tout en moi, il a toujours demeuré dans mon cœur. Mais je n'entends pas ce cœur charnel qui est dans mon corps, mais dans le cœur qu'il m'a donné et qui est sa Passion. »

« O mort, répétait un jour continuellement la sœur Marie, ô belle mort: venez promptement. O glorieuse mort! O triomphante mort!

— C'est ma Passion, lui expliqua Jésus, c'est ma Passion qui désire ainsi en vous la mort du Pêché. »

De telles vies jettent la déroute dans les âmes tièdes. Elles entr'ouvrent tous les abîmes de l'Enfer et de l'Amour.

C. J.

---

## IMPRIMATUR

Friburgi Helv.  
23 Septembri 1926

L. EMS,  
V. G.

---

PETITE LETTRE

---

Nous avons le regret — mais la joie — d'annoncer, qu'en dépit d'un second tirage auquel nous avons dû nous résoudre, le premier numéro de *Nova et Vetera* est épuisé.

Il y a eu, du second numéro, un tirage unique, produisant autant d'exemplaires que les deux tirages précédents. Deux ou trois dizaines de ces exemplaires sont encore sans emploi.

Les nouveaux abonnements ne pourront être servis bientôt, qu'à partir du numéro trois, dont le tirage fut haussé de trois cents exemplaires.

Il est temps que nous remercions : nos chers collaborateurs d'abord, d'un esprit qui s'est révélé constamment *admirable* ; et nos amis, beaucoup plus nombreux que nous n'osions le souhaiter, dans le catholicisme et au dehors, du réconfort qui nous est venu par leurs prières surtout, par leur approbation, par leurs conseils, par leurs secours... Après DIEU, c'est à eux que nous devons d'avoir tenu la mer.

Il faut être pessimiste dans la victoire et optimiste dans la défaite, a dit le plus étonnant des hommes d'Etat contemporains. Nous sommes donc pessimistes ; nous attendons d'autres abonnements. Et puis, si longtemps qu'il soit donné à un catholique de marcher, il lui reste toujours à parcourir le plus grand chemin. Nous ne nous croyons pas au but.

Il reste à dire qu'un fascicule, contenant la Table détaillée des noms et des matières pour l'année 1926, sera encarté dans le numéro de janvier 1927.

LA DIRECTION.

---

# NOVA ET VETERA

---

Revue catholique pour la Suisse romande, paraît tous les trois mois, en fascicules d'au moins 80 pages, agrémentés de reproductions artistiques. Elle s'adresse au public cultivé, et se propose d'étudier à la lumière de l'enseignement catholique, les doctrines et les œuvres de notre pays.

## DIRECTION :

MM. FRANÇOIS CHARRIÈRE et CHARLES JOURNET.

## ADRESSE DE LA RÉDACTION :

« NOVA ET VETERA » Fribourg.

## ADMINISTRATION ET EXPÉDITION :

MM. Fragnière Frères, éditeurs, Fribourg.

*Compte de chèques 11a 20.*

*Représentant pour la Suisse allemande :*

Librairie J. et F. HESS, Schiffflände 2, Bâle.

## ABONNEMENTS (Suisse et Etranger)

9.— fr. par an.

Prix du numéro : 3.50 fr.

*NOVA ET VETERA signalera ou analysera les ouvrages qui lui seront adressés.*

---

---

## TARIF DES ANNONCES DE « NOVA ET VETERA »

|                 |           |          |
|-----------------|-----------|----------|
| Une page :      | 4 numéros | Fr. 70.— |
|                 | 2 numéros | » 40.—   |
|                 | 1 numéro  | » 20.—   |
| Une demi-page : | 4 numéros | Fr. 40.— |
|                 | 2 numéros | » 20.—   |
|                 | 1 numéro  | » 12.—   |

*S'adresser à l'administration de NOVA ET VETERA  
Grand'rue 6, Fribourg.*



# LIBRAIRIE ST-PAUL, FRIBOURG

130 Place St-Nicolas

— —

38 Avenue de Pérolles



*Nous fournissons tous les ouvrages  
approuvés ou recommandés  
par le Clergé de n'importe quel  
genre et de toute provenance AUX  
-- meilleures conditions --*



## PAPETERIE - IMAGERIE

Les plus belles fourrures  
les plus beaux manteaux

*sont toujours signés*

# ONEYSER

A L'OURS NOIR

4, PLACE LONGEMALLE,

## GENÈVE



**EDITIONS FRAGNIÈRE FRÈRES, FRIBOURG**

## **Nos Origines chrétiennes**

Etude sur les commencements du christianisme en Suisse romande

par S. G. MGR M. BESSON

Evêque de Lausanne, Genève et Fribourg.

Grd in 8°, pap. pur fil Lafuma, 32 pl. hors texte dont 8 bois originaux de M. J. L. Gampert. 7 reproductions en couleurs, 15 phototypies et 2 pl. au trait . . . . . Broché fr. 16.—

## **Monasterium Acaunense**

Etudes critiques sur les origines de l'Abbaye de St-Maurice  
en Valais

par S. G. MGR M. BESSON

Evêque de Lausanne, Genève et Fribourg.

Grd in 8°. Initiales et titres en rouge . . . . . Broché fr. 8.—

## **Commentaires des Litanies du Sacré-Cœur**

par MGR FRAGNIÈRE, Prot. apost.

Supérieur du Séminaire.

Préfaces de S. G. Mgr Besson, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg  
et de S. G. Mgr Chassagnon, évêque d'Autun.

In-8°, 344 p. . . . . Broché fr. 4.50

## **Catholicisme et Vie internationale**

publié à l'occasion du centenaire du cardinal Mermillod par  
l'Union catholique d'Études internationales.

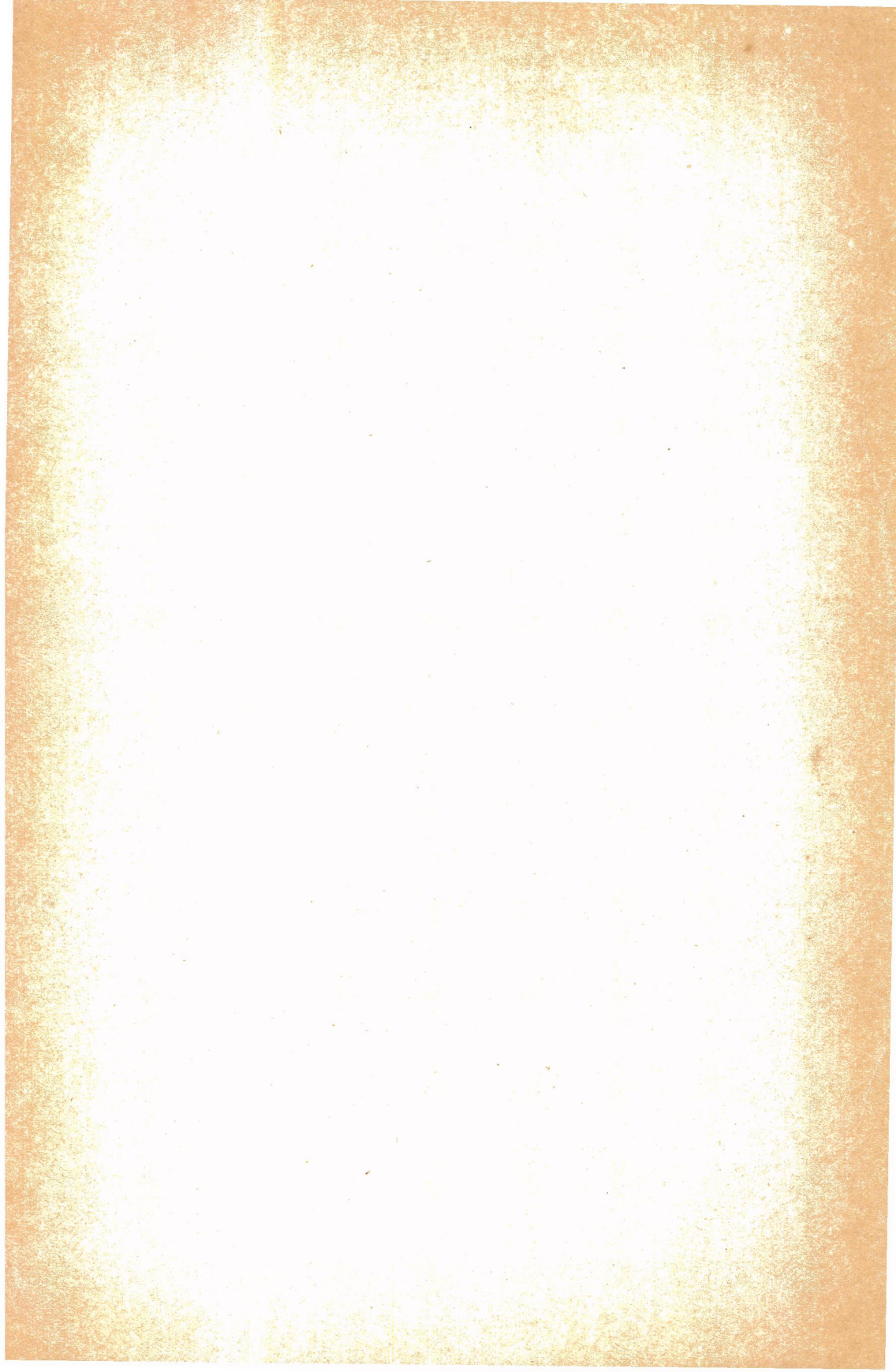
### **TABLE DES MATIÈRES:**

Préface, *La Tour du Pin Chambly*. — Le Cardinal Mermillod, *S. G. Mgr Besson*. — L'Union de Fribourg, *Eugène Duthoit*. — L'Union catholique d'Études internationales, *G. de Reynold*. — L'Union internationale d'Études soc., *Maurice Defourny*. — Die soz. Entwicklung seit der Enzyklika Rerum Novarum, *Dr. J. Beck*. — La S. des N. devant l'opinion catholique, *P. M. de Munynk*. — L'Unità del Mondo cristiano nel Medio Evo, *Fr. Agostino Gemelli*. — Les Catholiques et la S. d. N., *Yves de la Brière, S. J.* — David Urquhart, *F. Martindale*. — La Commission de coopération intellectuelle de la S. d. N., *O. de Halecki*.

Grd in-8°, Edition très soignée . . . . . Broché fr. 7.—

**::: Demandez notre dernier catalogue d'Édition :::**









MONASTÈRE  
NOTRE-DAME  
de la  
STE-ESPÉRANCE